Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/deuxanschezlesan00colr

DEUX ANS

CHEZ LES ANTHROPOPHAGES

ET LES SULTANS DU CENTRE AFRICAIN

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juin 1902.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3152.

M. COLRAT DE MONTROZIER

DEUX ANS

CHEZ

LES ANTHROPOPHAGES

ET LES SULTANS DU CENTRE AFRICAIN

PAR

RAYMOND COLRAT DE MONTROZIER

MEMBRE DE LA MISSION BONNEL DE MÉZIÈRES

Préface de M. Camille GUY

GOUVERNEUR DES COLONIES

Avec vingt-quatre gravures d'après des photographies

ET UNE CARTE

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1902

DT
546
C71d

A

MONSIEUR CHARLES GAUTHIOT

MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DES COLONIES

CONSEILLER DU COMMERCE EXTÉRIEUR

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

En témoignage de ma profonde reconnaissance

et de ma respectueuse amitié.

1220451

PRÉFACE

Mon excellent ami M. Colrat de Montrozier m'a fait le grand honneur, très inattendu du reste, de me demander une préface. J'ai peur que son affection pour moi ne l'ait bien mal conseillé en cette circonstance, mais j'ai dû céder à sa prière flatteuse — et voilà une préface de plus. Bien d'autres que moi, plus qualifiés à tous les titres, auraient pu présenter au public le livre que voici, mais je doute fort que personne ne pensât aussi sincèrement tout le bien que je vais dire et de l'auteur et de l'œuvre elle-même. Cet ouvrage a sur beaucoup d'autres cette supériorité rare d'avoir été vécu avant d'avoir été écrit, d'avoir été souffert avant d'avoir été pensé. Ce que nous raconte M. Colrat n'est pas une légende créée par une imagination : c'est sa vie de tous les jours notée chaque soir en arrivant à l'étape, dans un style qui ne manque ni de saveur ni de grâce,

avec une grande simplicité qui n'exclut pas une émotion sincère, et une perspicacité qui quelquefois étonne chez un homme aussi jeune et aussi indépendant.

C'est qu'en effet l'auteur appartient à cette génération qui arrive aujourd'hui à la vie publique, mûrie par une sorte de noble inquiétude et de préoccupations non vulgaires que n'ont pas connues les générations précédentes. Il semble qu'elle comprenne, inconsciemment peut-être, combien est lourde la responsabilité qui pèse sur elle, combien aussi elle aura à donner la solution de problèmes qui sont posés depuis peu, solutions de qui dépendent l'avenir de notre nation et la destinée de notre race. Questions sociales, questions économiques, questions de politique extérieure, qui, toutes, sont discutées en même temps et dont la gravité assombrit à la fois la fin du dix-neuvième siècle et l'aurore du vingtième! Et cette préoccupation, je ne la retrouve ni chez les hommes plus âgés qui, ayant une patrie à refaire, ont couru au plus pressé et n'ont pas eu le temps de se perdre dans les spéculations, ni chez les enfants de moins de vingt ans qui ne comprennent pas encore la situation présente ou qui espèrent profiter des solutions préparées par leurs devanciers. Et voilà, sans doute, pourquoi des hommes éminents se

penchent inquiets sur la jeunesse actuelle, l'interrogent et l'auscultent dans l'espoir de lire dans ces jeunes âmes le secret de notre avenir. A des questions ainsi posées, des hommes comme M. Colrat de Montrozier répondent par leurs actes.

De tous les problèmes que j'indiquais tout à l'heure, il n'en est guère d'aussi pressants ni d'aussi graves que le problème colonial. Après avoir longtemps résisté à cette expansion au dehors qui était pourtant conforme à nos traditions historiques et à notre génie national, l'opinion publique s'est laissé séduire par les promesses que nous avons faites et aussi par la grandeur des résultats obtenus en moins de vingt ans. Aujourd'hui, moitié par réflexion et moitié par entraînement, la France est devenue, ou mieux est redevenue, une puissance coloniale. Mais elle ne se contente pas de l'héroïsme dont ont fait preuve nos explorateurs et nos officiers ; tout en admirant les beaux faits d'armes, les conquêtes vaillamment menées, la grandeur épique d'un Gallieni, d'un Archinard, d'un Doods, elle demande quelque chose de plus et elle est pour la politique des résultats matériels et des bénéfices évidents. Elle est sensible, sans doute, à l'orgueil de voir son drapeau flotter sur de vastes territoires au delà des mers, mais elle veut savoir si les sacrifices

consentis en hommes et en argent lui seront remboursés et si notre commerce et notre industrie trouveront chez ces peuples inconnus, non pas conquis, mais séduits, des clients nouveaux et les débouchés qui leur sont nécessaires. Et alors sont venus des jeunes gens qui, épris d'aventures et de visions nouvelles, effrayés de la vie factice que la civilisation nous a faite, sont partis simplement, sans fracas et sans pose, ne cherchant à passer ni pour des héros de roman, ni pour des Lohengrin exotiques, mais désireux simplement d'agir en bons citoyens et en bons Français. La plupart sont revenus après avoir couru gaiement les dangers d'usage et ont rapporté des notions précises, des indications précieuses sur les régions traversées, et les ressources naturelles qu'elles offrent, les populations qui les habitent et les moyens de les gagner à notre civilisation. D'autres y sont morts, mais comme on sait mourir en France pour une idée, pour un sentiment ou simplement pour un beau rêve!

La mission dont M. Bonnel de Mézières était le chef est revenue tout entière, et nous avons revu, avec M. Colrat de Montrozier, M. Charles Pierre, qui, atteint de la nostalgie des pays noirs, a déjà repris le chemin du Congo, et le doux et intrépide Mercuri, qui, seul et sans escorte, avait tenté de

sauver l'infortuné de Béhagle. Tous nous ont raconté ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils avaient fait. Par la parole et par la plume ils ont détruit bien des préjugés, ils ont combattu bien des erreurs et, sans vouloir décourager personne, ils ont démontré que l'Afrique n'était pas l'Eldorado décrit par des voyageurs enthousiastes ou doués d'une imagination supérieure à la réalité, ni la terre inhospitalière flétrie par des explorateurs désabusés. Ils ont dit qu'aux colonies comme partout ailleurs il ne fallait pour réussir que peu de chose : de la volonté, du travail et de l'argent; qu'en Afrique il fallait solliciter la terre pour qu'elle produisît, semer pour récolter et donner aux indigènes de nouveaux besoins pour leur inspirer le goût du travail, c'est-à-dire du gain régulier. Ils ont dit aussi que tous nos efforts seraient vains tant que les voies de communication ne permettraient pas le transport économique des produits récoltés; ils ont commenté, par l'exemple, le mot fameux, « que l'Afrique appartiendrait au premier qui saurait y pousser le rail, » et ils ont étudié les voies navigables, complément naturel des routes de terre et des voies ferrées. Ils nous ont avertis que la main-d'œuvre manquait, que les habitants étaient rares, et qu'au surplus ils avaient horreur de la tâche quotidienne. Et ainsi ils ont

posé la question de la main-d'œuvre, qui est pour nos colonies une question de vie et de mort. Ces voyageurs n'ont donc pas voulu faire du tourisme au delà des mers et traverser des pays inconnus pour dire simplement qu'ils les avaient traversés. Ils ont eu l'intention de faire œuvre sérieuse et profitable à eux comme aux autres. Lisez le journal de M. Colrat : vous y verrez comment un chef jeune et expérimenté sait organiser sa marche en avant, utiliser les bonnes volontés groupées autour de lui, comment il évite les dangers sans les craindre et épargne à son convoi les fatigues inutiles, et comment enfin le légitime amour de la gloire peut s'allier aux profits non moins légitimes. Pendant que MM. Bonnel de Mézières et Colrat de Montrozier suivent l'itinéraire tracé et commandent le corps d'armée principal, M. Charles Pierre joue le rôle d'éclaireur, tente une incursion vers le nord, et seul, dans un pays inconnu, passe au travers de populations hostiles et d'un pays plus hostile encore pour revenir enfin, avec Mercuri, miraculeusement sauvé, à son point de départ. Et dans cette vie active et pleine d'imprévu, pas un moment d'ennui, pas une minute de découragement! Ces jeunes gens trouvent le moyen de noter leurs impressions. Déjà les *Annales de géographie* ont publié des pages pleines de vie et d'humour

que M. Charles Pierre notait sur son carnet entre une chasse à l'hippopotame et un combat singulier avec un éléphant, et voici maintenant le livre de M. Colrat, nourri de faits et d'idées, d'une notation très juste, d'une psychologie aiguisée et souvent d'une critique aussi meurtrière qu'un coup d'épée. Et ainsi Bonnel de Mézières et ses compagnons nous ont donné en quelque sorte le type de l'exploration nouvelle, exploration commerciale avant tout et pratique, mais géographique en même temps et scientifique par surcroît. Sur les pas des explorateurs d'avant-garde et des soldats conquérants, ils ont pénétré, à leur tour, dans ces pays neufs, et c'est maintenant aux négociants et aux ingénieurs à poursuivre l'œuvre entreprise.

Ce livre nous rend encore un autre service. Il nous est souvent arrivé, à nous, géographes en chambre ou coloniaux de sociétés de géographie, de nous demander quel pouvait être l'état d'âme de ces missionnaires laïques, dignes successeurs des découvreurs du quinzième siècle et qui vivaient par eux-mêmes l'œuvre que nous nous contentons de commenter et de faire connaître. Cet état d'âme, M. Colrat nous l'a décrit avec simplicité et précision. Il nous montre combien affaiblis leur arrive, dans les ténèbres de l'Afrique, les échos de nos querelles politiques, de nos agitations fac-

tices et de nos luttes si vaines ; combien des événements que nous jugeons si graves et si dangereux leur apparaissent petits et insignifiants, et combien, en somme, nous nous agitons dans le vide et l'impuissance, alors que nous nous prenons volontiers pour les premiers rôles d'un drame fortement charpenté. A cette distance le jugement sur les hommes comme sur les choses s'affermit et se précise. Dans le grand silence de la nature, les passions s'apaisent, les intérêts personnels sont oubliés, et à des hommes qui jouent leur existence plusieurs fois chaque jour, la mort apparaît, ainsi qu'aux hommes de l'Extrême-Orient, comme un incident ordinaire. Le soir, rendus à l'étape, après le repas pris en commun et quelques paroles échangées avec ses compagnons, l'explorateur donne une pensée à ceux qu'il a aimés, soit que vivants encore ils soient éloignés dans l'espace, soit que, disparus déjà, ils se soient évanouis dans le temps, et il roule au sommeil profond que ne trouble ni le cri des sentinelles, ni le rugissement des fauves perdus dans la forêt profonde. Le lendemain, le soleil renaît, la vie recommence. En route, à travers la terre sèche et rocailleuse, les cailloux roulés d'âge en âge, les ruisseaux où court une eau venue d'une source mystérieuse ! Et ainsi l'existence se passe heure par heure, dans

une monotonie qui n'est pas sans charme et avec une austérité qui n'est pas sans grandeur. Voilà ce que trouveront dans ce livre tous ceux qui sauront le lire; et ainsi l'auteur nous instruit en même temps qu'il nous charme. Par ses qualités comme par ses défauts, l'auteur est bien de notre race, de notre temps, et il est bien, en même temps, de son âge, ce qui n'est pas une critique, bien au contraire.

Est-ce à dire que nous soyons toujours du même avis sur toutes les questions, M. Colrat de Montrozier et moi? Non, certes! et nos amicales discussions sont là pour le prouver. Il est tel de ses jugements auxquels je ne souscrirais qu'à moitié; il en est tel autre auquel je ne souscris pas du tout. Mais ces divergences de vues n'entament en rien mon affection pour l'auteur et mon admiration pour l'œuvre. Je me serais bien gardé de demander à un esprit aussi libre et aussi indépendant le sacrifice d'une de ses opinions, de même qu'il m'en voudrait de ne pas faire ici les réserves que j'indique. Et c'est une grande consolation, dans cette mêlée actuelle des théories et des idées, que l'on puisse encore ne pas être du même avis sans cesser d'aimer les mêmes choses, de combattre pour les mêmes causes et d'avoir le même idéal. C'est de cette libre recherche que naîtra la vérité,

et le livre de M. Colrat apporte à l'enquête coloniale un document nouveau, précis et bien informé. De cela je le félicite, comme je le félicite d'avoir eu, à côté de son chef, tant d'initiative et de courage. A voir agir de tels hommes aujourd'hui, personne n'a le droit de douter de demain.

Camille Guy,
Gouverneur du Sénégal.

MISSION BONNEL DE MÉZIÈRES

(1898-1900)

DEUX ANS
CHEZ LES ANTHROPOPHAGES
ET LES SULTANS DU CENTRE-AFRICAIN

CHAPITRE PREMIER

Constitution de la mission. — Voyage en mer. — Madère. — Sierra-Leone. — Monrovia et la république nègre de Libéria. — Aventure du président.

Crampel mort, son idée ne s'était pas éteinte avec lui. Il se trouve toujours en France des hommes à l'initiative hardie pour entreprendre à nouveau une œuvre restée en détresse, même lorsqu'elle a coûté la vie au premier qui avait tenté de la réaliser.

Dans la circonstance cet homme fut de Béhagle. Habitué aux aventures africaines, connaissant fort bien les mœurs arabes, il voulut, avant de mettre son plan à exécution, se livrer encore à une étude plus profonde des pays qu'il voulait parcourir plus

tard et suivit C. Maistre dans son inoubliable voyage du Congo au Niger.

Ses renseignements pris, son plan bien arrêté, il partait en 1897, accompagné de Bonnel de Mézières, qui lui aussi avait été l'un des dévoués compagnons de Maistre, et de Mercuri.

Sa mission n'avait rien de militaire. Il pensait que pour être durable une occupation devait être d'abord commerciale, et se proposait, tout en reliant nos possessions du Congo à l'Algérie, d'établir dans le bassin du Tchad les bases d'une vaste compagnie à charte sur le modèle de la Royal Niger. Mais, tout en poursuivant son but, il ne perdait pas de vue les intérêts que des commerçants et des industriels lui avaient confiés, et trouvant sur sa route une occasion d'engager dans une affaire à peu près sûre les capitaux français, il pria son second de retourner en France et d'organiser de son côté une nouvelle mission vers le haut Oubanghi et le Bahr-el-Ghazal, tandis qu'il poursuivrait lui-même vers le Tchad avec son autre compagnon Mercuri.

Bonnel de Mézières revint donc en France en décembre 1897. Il était assez heureux pour intéresser à son œuvre une élite de commerçants parisiens, plusieurs chambres de commerce et différents ministères.

Il constitua une nouvelle mission dont j'eus l'honneur de faire partie avec MM. Charles Pierre, Louis Martel et Georges Bourgeau.

M. BONNEL DE MÉZIÈRES

Charles Pierre possédait parfaitement la langue arabe; Martel était un vieil Africain, avait habité longtemps le Dahomey et le Kouilou et connaissait à fond la question commerciale.

Quant à Bourgeau, ancien sergent d'infanterie de marine, il avait déjà exploré le haut Oubanghi et fondé, avec le capitaine Hossinger, notre premier poste dans le Bahr-el-Ghazal, à Tamboura.

J'étais le seul ignorant la brousse et n'avais à mon actif qu'une santé florissante, une humeur assez égale et l'envie de bien faire.

Le 6 mai 1898 nous nous embarquions à Anvers avec trente tonnes de marchandises, perles, verroteries, tissus, armes de traite, corail, ambre, pacotille, etc.

Comme toutes les traversées, la nôtre fut monotone. Partagés entre le désir de voir des pays inconnus et la tristesse de quitter notre patrie, nous songions, en contemplant les vagues et les lumineuses phosphorescences de l'Océan, mystérieux voyage de la pensée qui s'envole vers l'avenir tout en planant sur le passé.

Les escales furent peu nombreuses. D'abord Madère, l'île enchantée, véritable Paradis terrestre où l'on oublierait les tristesses de la vie si la rencontre d'Anglaises étiques et tuberculeuses ne venait trop souvent vous rappeler à la réalité.

Comme intermède le baptême de l'équateur, scène d'un carnavalesque nautique plus amusant que spirituel.

Enfin le pays noir avec Sierra-Leone et sa lumière des pays chauds qui donne à toutes les cases des couleurs féeriques et à tous les habitants des allures orientales. Nous embarquions là à notre bord vingt Sénégalais dont j'aurai souvent l'occasion de reparler, qui nous rendirent beaucoup de services et eurent souvent droit à notre admiration.

Gênés d'abord par le mal de mer, ils ne tardèrent pas à s'accommoder à leur nouveau genre de vie et nous pûmes bientôt les voir, pour le grand divertissement de la galerie, se livrer à des scènes chorégraphiques aussi inconvenantes qu'originales.

J'aimais à descendre sur l'entrepont et à engager avec ces hommes à face simiesque des conversations sur leur pays et sur le nôtre. Presque tous étaient d'anciens tirailleurs. Très fiers, ils sortaient de leur barda (1) la médaille de Madagascar, « Madame Gaspard, » et c'étaient des récits interminables où se mêlaient les *Malgaches sauvagi, général Duchesne et colonel Combo*. Et tout cela se terminait par : *Avec Sénégalais, Français seulement y a bien faire la guerre. Anglais y en a bon seulement pour acheter coquenotes et arachides.*

Ce chauvinisme nègre me paraissait fort amusant. Je le croyais alors de circonstance. Je vis plus tard qu'il n'en était rien et que ces récits

(1) Paquetage.

épiques sur la guerre du Dahomey et de Madagascar, sur l'intrépidité dans cette guerre des troupes sénégalaises étaient bien l'expression de la vérité. Je ne crois pas en effet qu'il puisse exister une race plus brave au feu, plus méprisante du danger que cette admirable race sénégalaise. Nous les avons battus, ils ne se sont pas rendu compte de la supériorité de notre armement et n'ont conservé que le souvenir de leur défaite. Chose curieuse, c'est le plus beau titre que nous ayons à leur admiration et à leur affection. L'attachement provoqué par un système de colonisation très doux, quoi qu'en dise M. Vigné d'Octon, est venu vite et nous avons eu, durant toutes nos campagnes africaines, dans les tirailleurs indigènes des auxiliaires précieux. Le Sénégalais est le type du soldat d'escorte de l'explorateur; et, ce qu'il y a de plus beau dans toutes les conquêtes pacifiques du continent mystérieux, ce n'est peut-être pas le courage de nos pionniers de civilisation, c'est le dévouement à toute épreuve, c'est l'endurance extraordinaire de nos Sénégalais et de nos Soudanais.

Une race peut-être plus belle au point de vue des formes, mais certes bien inférieure au point de vue intellectuel, est celle que nous rencontrions quelques jours après à notre escale de Libéria.

Le nègre de Libéria est le produit de la civilisation américaine. La république est en effet peuplée d'anciens esclaves rapatriés. On a voulu voir les résultats que donnerait le contact ancien du

noir avec le blanc. Par une idée très généreuse on a accordé à ces libérés un territoire où ils peuvent se gouverner à leur guise sous des institutions républicaines.

La république a son président, un semblant de parlement. Toutes ces institutions sont purement extérieures. Le rôle du président, encore plus qu'en France, est représentatif. Les noirs n'ont pas compris que c'est seulement par le travail qu'un État peut se rendre digne de porter ce nom. Parce qu'ils avaient des redingotes et des gibus ils se sont crus les égaux des Européens. Mais, encore une fois, on a pu vérifier le vieil adage que « l'habit ne fait pas le moine ».

M. le Président de la république avait tenu à venir à bord pour saluer le capitaine du steamer, ou plutôt pour obtenir de lui quelques briquettes de charbon.

Au passage de chaque bateau il vient faire la même demande. Au bout de deux ou trois ans il a réuni assez de combustible pour faire faire à son croiseur, un tout petit vapeur, le tour du port.

Toute la population de Monrovia assiste à cette manifestation navale, et M. le Président arrive à se persuader qu'il possède une marine des plus puissantes, si bien qu'il disait un jour à M. de Brazza, je crois, en l'assurant de ses sympathies pour la France, qu'en cas de conflagration européenne il garderait vis-à-vis de notre pays, sur terre et sur mer, une neutralité bienveillante.

Les sentiments actuels de la république paraissent moins empreints de sympathie pour nous. Malheur, en effet, au voyageur confiant qui se risque à visiter la ville ! A la moindre infraction au règlement il se voit appréhendé au corps par de vigoureux policemen qui le conduisent au poste. Pour se faire relâcher il lui en coûte toujours plusieurs livres, lorsqu'il n'est pas obligé de villégiaturer forcément durant quelques jours à Monrovia pour attendre le passage d'un nouveau bateau. Le budget de l'État libre de Libéria n'a pas d'autres ressources. Avis donc au téméraire qui se risquerait en ces lieux trop hospitaliers.

Elle est pourtant bien intéressante à visiter cette petite ville de Monrovia. Il ne faut pas craindre, pour s'y rendre, les désagréments de la barre, terribles lames successives qu'on franchit en baleinière. Deux ou trois fois souvent on est obligé de s'y reprendre, et c'est chaque fois une douche fort abondante.

On est récompensé par une délicieuse impression d'éclairage et un aspect unique peut-être au monde par son originalité burlesque. Les messieurs noirs se promènent gravement, lisant quelque journal londonnien, quelquefois tenant leur gazette à l'envers, mais toujours calmes et imperturbables.

Les fenêtres des cases aisées, construites à l'européenne, sont toujours entr'ouvertes et l'on aperçoit à l'intérieur, à toutes les heures du jour, un

couvert élégamment disposé. Les gentlemen propriétaires de la maison et du couvert mangent généralement à la cuisine, sous la table, avec la fourchette du père Adam.

Les plus grandes solennités de Monrovia sont les enterrements. Toute la population suit le corps en chapeau haute forme, redingote, quelquefois les pieds nus, en chantant sur un mode nègre des cantiques bibliques, œuvre de quelque pasteur en mal de littérature sacrée. Les hommes ont presque tous des ombrelles de couleurs éclatantes.

J'allais oublier de parler de ces dames. Elles portent dans la rue le costume européen, des robes voyantes et des chapeaux cascadeurs, et rappellent vaguement ces pauvres singes que les acrobates de foire affublent chez nous de toilettes féminines. Je dois, pour être juste, toutefois affirmer que les corsages sont mieux remplis.

Rentrées chez elles, ces dames si élégantes ne dédaignent pas de reprendre leur costume national, c'est-à-dire un pagne de la ceinture au genou. Elles sont ainsi bien mieux et ne s'en doutent certainement pas.

Voilà donc à quel résultat on est arrivé en prenant ces grands enfants de nègres au sérieux. Résultat décourageant, diront les uns. Je ne crois pas qu'il faille être aussi pessimiste. On a eu certes tort de croire que la civilisation s'apprenait comme le catéchisme. On a voulu faire vite. C'est toujours le moyen de faire mal. Mais il ne

faut pas pour cela abandonner la partie, et dans deux ou trois siècles les nègres se seront assimilés notre civilisation, sinon complètement, du moins assez pour qu'ils puissent, sans être ridicules, imiter notre vie et prendre nos mœurs. Sera-ce un progrès bien évident?

En attendant les habitants de cette république amusante s'engagent sur les bateaux comme débardeurs. Leur force musculaire les fait particulièrement apprécier pour ce genre de métier. Aussi, dès notre arrivée avions-nous été environnés par une nuée d'indigènes montés sur des pirogues minuscules. Leur précipitation pour arriver à la coupée était telle que cinquante au moins de ces frêles esquifs furent chavirés. Nous pûmes alors admirer la façon simple et ingénieuse employée pour vider les embarcations. L'indigène, après l'avoir retournée, lui imprimait un mouvement de va-et-vient de la proue à la poupe, et la vidait en moins de deux minutes.

Le frère du président de la république ou son oncle (ici ma mémoire me trahit), coiffé d'une casquette de cocher, accompagnait les solliciteurs. Il avait trouvé plus décent de gagner le bord dans la baleinière du docteur, un mulâtre, docteur, du reste, *in partibus*. Malgré sa noble parenté, il n'eut pas droit aux égards de ses concitoyens. Son canot fut chaviré aussi et nous pûmes avoir sous les yeux le joyeux spectacle du docteur et de l'oncle à la nage repêchant les banquettes, les

rames et le pavillon de la république. Leur vengeance ne se fit pas attendre. Comme furieux ils montaient l'escalier, occupé déjà par d'autres indigènes; ils les saisissaient à bras le corps et les lançaient dans la mer, ce qui gênait du reste fort peu les Libériens, excellents nageurs. Un grand diable, qui avait sans doute le caractère plus indépendant, saisit à son tour le docteur et le précipita avec lui. Le spectacle devenait amusant. Malheureusement une pluie diluvienne se mit à tomber, et nous dûmes quitter le pont, édifiés sur l'esprit de hiérarchie qui régnait à Monrovia.

Monrovia fut notre dernière escale avant l'embouchure du Congo. Les quelques jours passés à bord du *Bruxellesville* n'étaient pas perdus pour moi. Vivant en contact permanent avec les officiers et les commerçants de l'État indépendant qui peuplaient le bateau, je m'initiais peu à peu à la brousse que j'allais parcourir, je m'instruisais de ces mille riens qui rendent la vie plus facile et vous préparent aux surprises d'un pays inconnu.

Combien, hélas! sont morts de ces joyeux compagnons, presque tous braves et bons, et comme on leur pardonne leur exubérance et leur habituelle intempérance quand on connaît de quels sacrifices ils furent capables. La maladie a terrassé les uns; d'autres se sont perdus dans les eaux de quelque rivière ignorée et ont servi de proie aux rapaces caïmans, à moins qu'ils ne soient

tombés sous la dent féroce des cannibales de la forêt équatoriale.

Aussi bien je ne crois pas pouvoir commencer cette simple relation de voyage sans rendre un hommage ému et sans payer un juste tribut d'admiration à ceux qui reposent dans ces pays lointains, qui n'auront eu, pour la plupart, que la vision de la gloire et dont le souvenir ne durera que dans le cœur des vieux parents et peut-être chez quelques amis. Car c'est le privilège des martyrs coloniaux, privilège peu enviable, que de se sacrifier presque toujours dans l'ombre et de mourir ignorés. N'est-ce pas aussi un peu de leur gloire?

CHAPITRE II

L'embouchure du Congo. — Banane. — La maison hollandaise. — Boma. — Éducation sentimentale. — Matadi. — Le chemin de fer. — Aventure. — Passage du Pool. — Brazzaville.

Les flots de l'Océan, de verts qu'ils étaient deviennent noirâtres. C'est, paraît-il, le signe que nous approchons du Congo. On ne voit cependant pas la terre.

Peu à peu un brouillard à l'horizon. Puis la côte se précise. On distingue les toits blancs des factoreries, une bande de terre, enfin les cocotiers plantés sur la rive. Le capitaine consulte le sémaphore ; les eaux du Congo sont trop basses, il nous faut faire escale à Banane pour nous débarrasser d'une partie de notre chargement. Lentement nous nous rapprochons du petit warf de la Neue Afrikanische Handelsgenootschap, maison hollandaise. Plusieurs Européens sont sur la plage, entre autres les fonctionnaires de l'État indépendant, venant saluer le commissaire du roi des Belges qui se trouve à notre bord.

Nous pouvons enfin mettre pied à terre. Notre première visite est pour le directeur de la factorerie. Il nous invite à passer la soirée. Par hasard

il existe un piano dans la maison et un excellent pianiste. On nous régale de musique connue, et c'est un spectacle peu banal que de voir chanter à l'embouchure du vieux Zaïre les dernières chansonnettes de nos cafés-concerts.

Le lendemain, comme il nous tardait d'essayer nos armes et de courir vers des exploits cygénétiques sur la terre africaine, nous organisions une partie de chasse.

Le commandant du fort Chinkakassa voulut bien nous servir de guide. Nous circulâmes toute la matinée dans les grandes îles du Congo et nous revînmes presque bredouilles. Quelques aigles pêcheurs s'étaient laissés surprendre, mais nous ne ramenions pas l'antilope de nos rêves. Plusieurs d'entre nous eurent, en revanche, la douteuse satisfaction de rapporter un peu de fièvre, ce qui les chagrina d'autant plus que MM. les Hollandais de Banane nous attendaient pour un copieux festin.

Banane n'a rien de bien attrayant, à part les aimables Européens qui peuplent les factoreries. C'est une langue de terre brûlée par le soleil, baignée d'un côté par la mer, de l'autre par le Congo. Aussi trouvions-nous que le bateau, malgré l'activité des nègres que nous avions embarqués à Libéria, se déchargeait lentement. Le capitaine prenait, à notre avis, trop de précautions; mais nous nous trompions, car, quand nous nous remîmes en marche, nous faillîmes rester en

route. Un banc de sable nous barrait le chemin. Nous pûmes passer outre, non sans avoir été par exemple fortement secoués.

Grand branle-bas à bord. Les officiers belges endossent leur grand uniforme. L'arrivée à Boma doit être en effet triomphale.

Nous y sommes. Sur le peare (1), comme disent ces bons Belges, une compagnie de la force publique rend les honneurs. Sur la même ligne, une catégorie d'individus la chaîne au cou. Ce sont, paraît-il, des engagés volontaires. Doux euphémisme! Les Belges obligent chaque village à fournir une certaine quantité d'indigènes que l'on dépayse. La première année, pour plus de précaution, on les réunit par une chaîne en brochettes de cinq ou six. Ce système d'instruction leur donne, paraît-il, beaucoup d'attachement pour le métier militaire. Cette force publique est commandée par des officiers belges, italiens ou suédois. Malgré leur diversité d'origine, tous ces officiers, très braves généralement, manient avec la même aisance la trique et boivent avec le même plaisir l'absinthe ou le schiedam.

L'État indépendant, en revanche, exige beaucoup de ses fonctionnaires, et l'on s'aperçoit tout de suite à Boma de l'impulsion donnée à la colonisation. De nombreux ateliers, pompeusement appelés ateliers de la marine, sont installés. Des

(1) Appontement.

anthropophages s'y distinguent par leur adresse, sinon par leur beauté.

Le soir venu, nous ne pûmes éviter le traditionnel voyage au camp des Bangalas. Soldats de la force publique originaires de l'Oubanghi, les Bangalas sont célèbres par le relâchement de leurs mœurs. Leurs épouses sont également fort peu sages; ils trouvent tout naturel de profiter du dévergondage de leurs moitiés.

Le respect que je dois à mes lecteurs ne me permet pas d'insister sur cette visite. Aller voir les Bangalas à Boma, c'est comme lorsque à Paris l'on monte à la butte à des heures tardives. Je recommande cette visite à nos noctambules blasés.

Nous avons eu après cette promenade la velléité de nous offrir un souper. Nous ne pûmes trouver de restaurant, et pour cause; nous dûmes nous contenter de rentrer rêver à bord aux jolies Montmartroises dont la vue des beautés nègres avaient éveillé en nous le souvenir.

Comme à Banane, on s'ennuie vite à Boma, surtout lorsqu'on n'a rien à y faire. On n'y perd toutefois pas ses vieilles habitudes de touristes; nous nous crûmes obligés d'aller visiter la cathédrale du lieu. Rien de remarquable. Par exemple, des chapelains comme on n'en trouve pas souvent en France, qui vous offrent de l'eau-de-vie d'ananas et des cigares, tout en vous racontant des merveilles sur leurs jeunes élèves. Leur indulgence est grande.

En effet, si jusqu'à quinze ans ils peuvent encore en être maitres, à partir de cet âge le mauvais instinct de leurs élèves prend le dessus, et les principes de morale qu'on leur a inculqués ne les empêchent pas de devenir des voleurs ni d'avoir le plus de femmes possible.

On a essayé d'en conduire en Europe. Un vénérable abbé tient quelque part en Belgique une institution pour jeunes anthropophages. Si je m'en rapporte aux spécimens que j'ai eus sous les yeux à bord du *Bruxellesville,* l'éducation qu'on y reçoit doit être fort sentimentale. Les représentants du sexe fort, deux jeunes bambins de dix ou onze ans, pinçaient de la mandoline, tandis que deux fillettes du même âge jouaient de la prunelle. Certain billet doux que j'eus l'insigne honneur de recevoir me permet d'affirmer que le couvent qui avait élevé ces beautés n'avait pas remplacé dans ses manuels le mot amour par celui de tambour. Je fus du reste très fier d'avoir été remarqué par cette demi-vierge noire, car ce succès m'en faisait prévoir bien d'autres chez ces dames du centre africain.

En se plaçant à un point de vue plus politique, c'est aussi un tort que de mettre en contact avec notre civilisation ces noirs encore mal débrouillés. Ils prennent chez nous tout ce qu'il y a de mauvais, s'habituent à une vie qu'on leur fait agréable ; car n'y a-t-il pas toujours de vieilles dames sentimentales pour s'intéresser à ces pauvres petits

UNE RUE DE MATADI

UN WAGON DE NÈGRES SUR LE CHEMIN DE FER DU CONGO

sauvages? Rentrés chez eux, ils sont sevrés des satisfactions qu'ils avaient goûtées en Europe. Ils grandissent dans le mépris de leur infériorité et nous rendent responsables de la sauvagerie dont ils souffrent. Ce sont alors de redoutables ennemis, et l'expérience a démontré que presque tous ces demi-civilisés que nous avions réchauffés dans notre sein se mettaient plus tard à la tête de mouvements insurrectionnels contre les Européens.

Allégés de plusieurs tonnes de marchandises et de beaucoup de passagers, nous filions sur Matadi. Après avoir passé sans accident le gouffre terrible du Chaudron d'Enfer, nous arrivions au port.

Je ne connais pas Aden, mais cette ville a, paraît-il, certains rapports avec Matadi. Je doute, en tout cas, que la végétation y soit moins développée et que la chaleur y soit plus accablante. Je ne sais si c'est parce que la ville est au bord du Chaudron d'Enfer que l'on y cuit de telle façon, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il a fallu une nécessité bien pressante pour s'installer sur une montagne aussi aride et aussi désolée. Il faut être doublé d'un alpiniste pour circuler dans les rues, et pourtant le commerce y est prospère, les factoreries nombreuses, et c'est sûrement le seul endroit du Congo où l'on trouve des hôtels à peu près confortables. Je dis à peu près, car le vacarme épouvantable que font dans ces maisons les bas employés de la ligne du chemin de fer, vacarme

qui dégénère le plus souvent en rixe, rend le sommeil impossible.

On pardonne au chemin de fer d'avoir amené ce fléau quand on constate qu'il vous dispense d'une route de 500 kilomètres, que l'on faisait, il y a quelques années encore, à pied.

Maintenant, en deux jours on est à Léopoldville ; on s'arrête le premier soir à Tumba, après avoir traversé la chaîne des monts de Cristal et grimpé le pic de Palabala. Le major Thys, créateur de cette ligne, après être passé par toutes les vicissitudes et avoir eu tous les déboires, peut être fier de son œuvre grandiose. Et pour nous, Français, nous ne pouvons certes pas, en parcourant cette voie, lui refuser notre admiration, mais nous avons un regret : c'est qu'elle ne soit pas dans notre Congo.

Ce qui était, disait-on, impossible chez nous a été entrepris avec succès chez nos voisins, et nous ne pouvons accuser nos ingénieurs, puisque ce sont des ingénieurs français qui ont mené à bien les travaux du chemin de fer de Matadi à Léopoldville.

En outre, des Sénégalais conduisent les machines avec une telle sûreté qu'aucun accident n'a encore été à déplorer. La France a donc sa part dans ce tour de force colonial.

Le chemin de fer n'allait encore pas, en 1898, jusqu'à Léopoldville. Nous fûmes obligés de nous arrêter à Kinchassa, juste en face de Brazzaville, de l'autre côté du Pool.

Nous devions camper à la maison hollandaise. On nous renseigna mal. En pleine nuit nous suivîmes la voie du chemin de fer, cherchant toujours la case qui, d'après notre indicateur, touchait à la ligne. La voie n'était pas posée, mais de nombreux piquets de nivellement jonchaient la route. Dans l'obscurité nous n'en manquions pas un. Après deux heures de marche pénible nous arrivions à Léopoldville, où par hasard nous trouvions une factorerie ouverte. Le gérant était endormi sous sa véranda, déjà fort éméché, et le plaisir qu'il prit à trinquer avec nous l'acheva royalement.

Pendant ce temps, M. Bonnel de Mézières, resté à la gare de Kinchassa, nous réclamait à tous les échos. Le lendemain matin, au petit jour, nous allions le rejoindre, et nous rîmes ensemble de notre mésaventure. Pour des explorateurs, le début n'était pas brillant; on en parla longtemps à Kinchassa.

De ce que l'on aperçoit Brazzaville de Kinchassa, cela ne veut pas dire qu'il soit commode de s'y rendre. Le fleuve a là 11 kilomètres de large, et lorsqu'on n'a pas de bateau, on est obligé d'en attendre; ce que nous fîmes.

Le gouvernement du pavillon de Flore avait, avec la plus grande complaisance, mis à notre disposition les bateaux du haut Oubanghi. Mais ils n'existaient plus que sur le papier. Leurs carcasses jonchaient le fleuve.

Force nous fut de nous adresser aux commer-

çants hollandais, qui au bout de deux ou trois jours daignèrent nous transporter avec la plus aimable mauvaise grâce. Ces gens-là sont parfois insolents lorsqu'ils veulent être aimables. Enfin, nous apercevions Brazzaville. La ville, malgré son nom pompeux, n'était pas belle : les moustiques y pullulaient, les vivres y étaient alors fort rares. C'est tout de même avec la joie dans le cœur que nous y arrivions, car si les cases étaient presque en ruine, le drapeau tricolore flottait sur leur faîte, et le drapeau, c'est tout de même un peu de la patrie.

Ce drapeau, durant deux ans, deux fois par jour, le matin lorsque le soleil dorait l'horizon de ses premiers feux, le soir lorsqu'il disparaissait pour faire place à une brise rafraîchissante, nous l'avons salué, et toujours avec la même émotion, toujours avec le même respect, toujours avec la même vénération. Avec émotion, parce que c'était le souvenir de ceux que nous avions laissés sur la terre lointaine de France ; avec respect, parce qu'il représentait la patrie avec tout ce que ce mot renferme de joies et de douleurs ; avec vénération, parce que c'était l'idéal, un idéal de justice et de civilisation. Et voilà pourquoi aussi, au moment où nous le voyions pour la première fois flotter au vent, à l'endroit même où l'illustre Malamine l'avait si bien défendu contre les prétentions de Stanley, nos cœurs tressaillaient de fierté et d'espoir.

CHAPITRE III

Les maisons de commerce à Brazzaville en 1898. — L'évêque. — La flottille. — Les Batckes. — Les sœurs de Cluny. — Chasse à l'hippopotame.

Brazzaville, en 1898, était loin d'être une grande ville. Le commerce français y était seulement représenté par les frères X..., une famille de hardis commerçants qui entretenait des relations avec les indigènes de l'intérieur et les terrorisait même un peu, si les histoires que l'on raconte sur leur compte sont véridiques. Les Hollandais, en revanche, y avaient une factorerie importante, dirigée par un homme très aimable et très distingué. Les indigènes l'avaient surnommé le M'Fumu Tangu, le roi-soleil. Il jouissait donc d'un grand prestige parmi les nègres, et était souvent consulté dans les affaires de la colonie. Ses services lui avaient valu la croix de la Légion d'honneur et l'amitié de l'évêque. Mais il arriva que l'administrateur de la colonie fut changé. Ces messieurs furent priés de se mêler l'un de son commerce, l'autre de ses ouailles, et force fut à M. G... de se retirer dans sa très belle et très confortable concession et de songer à l'ombre de ses mangliers touffus à

sa disgrâce imméritée. Pour le consoler, Mgr Augouard le fit nommer camérier du pape et chevalier de Saint-Grégoire le Grand, distinction enviable pour un protestant.

Dès lors il y eut à Brazzaville un parti d'opposition systématique et on eut à compter avec monseigneur.

Caractère énergique et physique de zouave, l'évêque était doué d'une combativité peu commune. Esprit éclairé, il ne sacrifiait pas le temporel au spirituel et avait su doubler sa mission d'une maison de commerce prospère. Ces dispositions mercantiles lui avaient valu le délicieux surnom de chef de rayon de la divine Providence.

Le capitaine spirituel et prime-sautier qui le lui avait octroyé eut de ce jour droit aux tracasseries de monseigneur. Bon garçon et peu inquiet de sa nature, il eut le bon esprit de ne pas s'en émouvoir. Il continua de vivre au milieu de ses paperasses (il était trésorier) avec son adjoint, et de médire durant de longues soirées sur les fonctionnaires de l'État et du bon Dieu avec le commandant de la flottille du haut Oubanghi.

Ce commandant avait ceci de particulier, c'est qu'il commandait une flottille absente. Elle avait existé autrefois, construite par les soins de la marine, qui s'était empressée du reste de faire faire des bateaux calant deux mètres pour naviguer sur un fleuve de cinquante centimètres de fond en beaucoup d'endroits.

LE CHEF DE M'PILA : BANKOUA

L'une après l'autre ces embarcations disparurent; pour hâter la dislocation de la flottille, on ne trouva rien de mieux que de céder aux frères X... ce qu'il en restait. Ils trouvèrent moyen de s'en servir pour les transports du gouvernement. Ce fut le commencement de leur fortune.

Et voilà pourquoi on pouvait alors voir, mélancoliquement songeur, le lieutenant de vaisseau contempler silencieux les murmurantes eaux du Stanley Pool, cherchant probablement quelque rocher ignoré sur lequel il pourrait échouer son bateau lorsque la patrie généreuse lui en aurait redonné.

Mais cette consolation ne lui fut même pas accordée. Du jour où on construisit de nouveaux bateaux, on fit ce que demandait la plus élémentaire prudence, on supprima le lieutenant de vaisseau. De ce jour, le service fut assuré.

Si les Européens de Brazzaville étaient indisciplinés et frondeurs, il en était de même des indigènes des environs. — Là aussi le besoin d'une main ferme se faisait sentir. — Le commissaire des colonies délégué du commissaire du gouvernement fit comprendre au chef de M'Pila qu'il entendait être obéi. Comme il avait demandé des hommes de corvée pour entretenir les chemins et que Bankoua avait fait la sourde oreille, il l'envoya chercher pour le mettre à la raison et le retint en captivité. Aussitôt les travailleurs arrivèrent; le chef vit qu'il fallait s'exécuter, et jamais depuis il

ne fut besoin de lui demander par deux fois la même chose. Nous eûmes l'honneur de sa visite. Il vint chez nous escorté de ses femmes, vêtues de pagnes de fibres de palmier et soigneusement huilées de la tête aux pieds. Il nous demanda le cadeau traditionnel, le matabich, et partit satisfait. Bankoua dépend du fameux Makoko, avec lequel M. de Brazza, à son premier voyage, passa le traité qui nous assurait la possession du plateau batéké et nous donnait un port sur le Stanley Pool.

Les Batékés sont très sauvages; ils ne sont pas pourtant anthropophages. Je ne m'étendrai pas sur ces contrées, où je n'ai fait qu'un court séjour, et préfère conduire mes lecteurs vers les pays inconnus que j'ai eu l'occasion de parcourir dans le haut Oubanghi et le Bahr-el-Ghazal.

Je veux toutefois, avant de quitter Brazzaville, dire quelques mots sur des femmes compatissantes et dévouées prêtes à tous les sacrifices.

Non loin du poste, un peu en dehors de la ville, se trouve une maison où l'on ne dit du mal de personne et où l'on fait son devoir en n'attendant de récompense que du ciel.

Les bonnes sœurs de Cluny, au nombre de cinq, se dévouent là à toutes les misères. Elles vont dans les villages, cherchant les petites filles à soigner, et tiennent chez elles une sorte d'hospice d'incurables. Les maladies les plus dégoûtantes ne les rebutent pas. A ces négresses que nous considérons avec un peu de mépris, elles consacrent toute une

vie de labeur et de privations ; bien que la plupart du temps la science et les soins soient impuissants à guérir ces petites misérables, elles ne croient pas leur tâche achevée en leur rendant plus doux leurs derniers moments, et, douloureusement résignées, ne pouvant leur apprendre à vivre, elles s'appliquent à leur apprendre à bien mourir. Dévouement tout près de l'héroïsme et toujours modeste.

Durant le court séjour que je fis au bord du Stanley Pool, j'eus l'occasion d'aller chasser l'hippopotame. Voici, pour les Nemrods qui me liront, le récit d'une de ces chasses.

J'étais parti avec Foutigué, mon Sénégalais, et Demba-So. Après quelques kilomètres de marche, d'un sommet dominant le Stanley Pool nous apercevions, descendant en amphithéâtre sur le lac, un village fort grand pour l'Afrique, ayant nom M'Pila. Il contient près de deux mille habitants, et n'a qu'un seul chef.

Nous pénétrâmes dans le village, où nous fûmes bien reçus. Je fis signe que je désirais voir le chef. On me conduisit vers une case à l'intérieur de laquelle retentissaient des bruits et des chants étranges. On nous fit attendre assez longtemps. Enfin un Batéké (c'est le nom de la peuplade qui habite M'Pila) nous fit signe d'entrer. Le spectacle valait la peine d'être vu. Dans une case rectangulaire fort longue, mais très écrasée, haute à peine de deux mètres, le grand chef et les principaux du

village, accroupis en long, dans un pittoresque accoutrement, une étrange attitude, buvaient dans de vrais verres et de vieilles poteries le vin national, le massanga. Ce n'étaient pas les *hanaps* avec lesquels les preux du moyen âge ou les vieux Gaulois, nos ancêtres, se jetaient des défis quelquefois mortels. Mais le fond de la scène était le même : c'était bien là toujours l'humanité, dans laquelle les plus forts, les plus puissants, les plus riches, s'amusent; mettons, pour rester dans la couleur locale, boivent à la santé des autres.

Le chef m'invita à m'asseoir près de lui, commanda le silence, dont j'avais grand besoin, je l'avoue, fit emplir son verre, but le premier et me le passa. Si j'eus un moment d'hésitation, personne ne s'en aperçut : je bus héroïquement après lui au verre qu'il me tendait. Ce vin n'est pas mauvais. Le verre passa à la ronde, après quoi le chef me fit comprendre qu'après avoir vidé avec moi la coupe de l'amitié, j'étais désormais son hôte. J'étais devenu l'ami du grand chef; je revins à l'idée qui m'obsédait. Par gestes et par quelques mots du pays, je lui témoignai mon désir de me mettre en chasse. Je fus assez heureux pour être compris ; c'était tout ce que je désirais.

Un des compagnons du chef me fit donner quatre grands diables qui paraissaient aussi déterminés que les nègres peuvent l'être. Nous nous avançâmes vers le Stanley Pool, où nous attendait une pirogue creusée dans le tronc d'un seul arbre,

plus légère que tous les podoscaphes et les périssoires de notre monde civilisé. Je remarquai l'agilité avec laquelle nos nègres glissèrent la pirogue à l'eau.

Ils n'étaient armés que de leurs sagaies couchées au fond de l'embarcation.

A peine avions-nous avancé de quelques brasses que nous rencontrions, à notre gauche et à notre droite, deux îles sablonneuses formant un vrai canal, dont le niveau était absolument uni, sans la moindre ride, de telle sorte que la pirogue, actionnée simultanément par quatre pagaies avec une cadence telle qu'elle semblait recevoir l'impulsion d'une seul main, paraissait effleurer à peine la surface de l'onde. Des deux îles cependant, à notre approche, se levaient avec un jacassement *sui generis* des bandes de canards verts, d'une taille fantastique, grands comme nos oies. Je ne résistai pas à la tentation de leur envoyer quelques plombs. Je tirai trois coups, mon chasseur en fit autant, et nous chargeâmes les six canards sur la pirogue.

Nous sortions du canal, qui s'écrasait de plus en plus, et soudainement nous débouchâmes en plein lac. Je jetai les yeux autour de moi, j'avais hâte de voir enfin un hippopotame. Ma curiosité fut amplement satisfaite. De tous les côtés à la fois, en avant, à droite et à gauche de la pirogue, de grandes taches noires et mouvantes sortaient de l'eau et s'approchaient du large vers la frêle em-

barcation. C'étaient des hippopotames dont les têtes émergeaient. A mesure que les énormes bêtes avançaient et resserraient leur cercle autour de nous, elles se tournaient les unes vers les autres avec l'air de se consulter. Plusieurs reniflaient avec un bruit significatif. D'autres tournoyaient sur elles-mêmes, pirouettaient lourdement dans l'eau profonde dessinant leur cou, comme l'immense encolure d'un cheval.

Cependant le cercle des amphibies se refermait et semblait vouloir nous barrer la route. La pirogue volait et paraissait portée au-dessus des flots comme par une puissance surnaturelle. Je levai instinctivement mon fusil et mis en joue l'une des têtes les plus proches et les plus menaçantes, lorsque je fus arrêté par Foutigué, qui me montrait avec quelle adresse les noirs profitaient d'un étroit espace laissé libre entre deux amphibies pour s'y engager à fond, et, dans un élan hardi jusqu'à l'audace, les dépassaient et continuaient de l'autre côté une course vertigineuse. D'ailleurs nous ne les avions pas provoqués ; ils n'étaient pas furieux, et je me demande même si leur intention était agressive. Je me retournai ; je les vis, sauf quelques comparses, réunis en une masse formant un îlot noir et pittoresquement mobile, qui, ne pouvant pas nous atteindre, s'étaient arrêtés et reprenaient de plus belle leurs lourds ébats.

Nous étions en plein lac, loin des rives, et le coup d'œil était féerique, à la manière des pano-

ramas africains. Derrière nous, les deux îles de sable, le canal et le troupeau d'hippopotames auxquels nous venions d'échapper. En face, le lac s'étendait à l'infini, et l'œil pouvait à peine soupçonner dans le lointain grisâtre de l'horizon la rive belge. Et partout, dans toute l'immense étendue, soulevant au-dessus des flots leur végétation luxuriante, une pléiade d'îles de toutes les grandeurs se distinguait par les troncs gris de borassus dépouillés de leurs panaches, lamentables et nus comme une forêt de poteaux télégraphiques géants. Et, de tous côtés, sur le lac, dans les arbres et sur le sable des îles, au-dessus de nos têtes, de nombreux bataillons d'échassiers, de canards, d'oiseaux multicolores se baignant ou volant, jetaient une animation singulière sur cette scène merveilleuse. Il était d'ailleurs près de quatre heures. Le soleil illuminait de ses rayons l'énorme fleuve du Congo, qui s'en allait avec lui s'éteindre dans les profondeurs de l'océan Atlantique. A cette heure les eaux du Pool étaient toutes nacrées, et je me serais attardé à contempler longtemps ce curieux phénomène, si, subitement, je n'avais entendu le bruit d'un corps tombant dans l'eau. Je crus à une catastrophe.

En regardant je me détrompai bien vite, et pendant quelques instants mon attention fut complètement détournée. C'étaient mes quatre Batékés qui avaient abandonné leurs pagaies, saisi leurs lances, et qui se livraient à une fantasia

désordonnée, la plus bizarre qu'il m'ait jamais été donné de contempler. Vraiment la pirogue est pour ces peuplades ce que le cheval est à l'Arabe ou au Cosaque.

Les Batékés se jetaient subitement sur leurs pagaies et, penchés sur elles, faisaient voler la nacelle avec une rapidité qui tenait du prodige, l'arrêtaient net, lui imprimaient un mouvement de recul subit, la faisaient tourbillonner sur elle-même au point de me donner le vertige. Soudain deux d'entre eux se levaient, saisissaient leurs sagaies, les brandissaient, les lançaient obliquement contre un ennemi imaginaire et bondissaient dans le lac à la poursuite de ces armes, qu'ils finissaient par atteindre. Ou bien, pour fuir le monstre supposé qui chavirait la pirogue, ils fuyaient d'un côté d'une nage rapide, pendant que la pirogue filait de l'autre, et après un long circuit la rejoignaient, plongeaient au-dessous de sa coque, bondissaient sur la pirogue, tout animée qu'elle était d'une furieuse vitesse, et recommençaient à l'envi en alternant les rôles dans ce périlleux exercice.

Cette fantasia d'un nouveau genre, dans le cadre magnifique où il m'était donné de la contempler, fit sur moi une profonde impression.

Pendant ces évolutions, nous nous étions rapprochés des bancs de sable à une faible profondeur sous les eaux. Quelques-uns de ces énormes pachydermes y étaient nonchalamment couchés;

leur tête dodelinait hors de l'eau d'une façon tout à fait comique, si réjouissante que j'en aurais ri de bon cœur en toute autre circonstance. Vers notre droite, l'un d'eux, isolé sur un banc de sable très vaste et profond, attira particulièrement mon attention. Il nous regardait avec l'indifférence la plus parfaite et, plaisir favori de la gent amphibie, reniflait avec la plus bourgeoise philosophie. Je fis un signe à mes Batékés et à mon chasseur. Nous piquâmes vers lui; j'épaulai lentement et fis feu, non sans une joie quelque peu émue et troublée en présence du premier gibier sérieux que je rencontrais. J'entends encore le bruit sec et formidable de la détonation, qui réveilla tous les échos du lac et des îles et fit lever une multitude innombrable d'oiseaux qui saluèrent le tonnerre de la décharge d'une harmonie parfaitement discordante. L'amphibie, frappé au-dessus de l'œil gauche, comme je le vis par la suite, se souleva brusquement, renifla d'une funèbre et lamentable façon, puis retomba lourdement et se roula dans l'eau dont les tourbillons se colorèrent de sang. Sur les bancs voisins, les hippopotames, probablement parents du blessé, paraissaient mal prendre la plaisanterie faite à leur congénère : ils se relevèrent et, avec une musique capable de déchirer les oreilles les moins délicates, mugirent d'une façon tout à fait significative et commencèrent à s'ébranler de notre côté. Il fallait se hâter. Heureusement, à ce moment, l'hippopotame blessé se souleva de nou-

veau au-dessus de la surface du lac. Nous fîmes feu en même temps et nous le vîmes retomber et se débattre dans les convulsions de l'agonie.

Fier de mon premier coup de fusil, je donnai l'ordre d'accoster l'animal, dont la masse inerte, retenue par le banc de sable, reposait entre deux eaux. Mes Batékés descendirent et eurent vite fait de dépecer la formidable bête. Ils chargèrent avec de vives marques de contentement la barque, qui n'émergea plus que de quatre ou cinq centimètres. Je connaissais mes pagayeurs et les laissai faire. Je leur devais bien en effet quelque reconnaissance.

Il était cinq heures et demie du soir. Le soleil était sur le point de se coucher.

Il nous reconduisit cependant, enveloppés de ses derniers rayons, presque jusqu'à la rive. Par bonheur l'îlot d'hippopotames du matin s'était dissipé, et c'est à peine si de loin en loin nous apercevions un mufle puissant renifler bruyamment à la surface du lac.

Notre retour à M'Pila fut un véritable triomphe. Tout le village était venu à notre rencontre. J'offris au grand chef l'un des plus gros morceaux de notre venaison, j'en laissai une seconde partie à mes hommes et le reste à la foule. On ne peut s'imaginer à quelle fête j'assistai; mes oreilles en tintent encore. Je me contenterai de dire qu'écrasé par les fatigues et les émotions de la journée, tout ce bruit, toutes ces danses, toutes ces musiques tintamaresques, je ne les entendis que comme

dans un rêve et que j'éprouvai une joie délicieuse lorsque le chef m'offrit une de ses plus jolies cases pour y passer la nuit. Elle était vaste, bien aérée et véritablement confortable : suspendues aux parois, de superbes panoplies d'armes et de fusils ouvragés de clous dorés lui donnaient un certain aspect de luxe dont je fus étonné. Sur le côté à droite, un feu de branches pétillait. Dans le fond, deux lits que n'aurait pas dédaignés un Européen, recouverts de nattes artistement travaillées, et devant chacun des deux lits, deux magnifiques peaux de panthère sur lesquelles le chef se fait porter, dans les occasions solennelles, avec accompagnement de cinquante esclaves frappant sur les tams-tams et chantant des airs du pays.

Il était sept heures le lendemain quand je me réveillai; le soleil montait effrayant de lumière et de chaleur, aussi acceptai-je avec joie l'offre que me fit le chef de rentrer par eau à Brazzaville.

Une grande pirogue fut mise à notre disposition, et, après avoir refait en partie le chemin de la veille, nous rejoignions le fleuve. Son courant rapide nous eut bientôt menés à destination, non toutefois sans avoir dérangé maints caïmans qui, de tout point semblables à des lézards, dormaient au soleil le long des rives.

CHAPITRE IV

De Brazzaville à Bonga. — La navigation fluviale. — Mœurs bongas. — Békoabéka. — Les chasses de Ch. Pierre. — Le vin de palme. — Le 14 juillet chez les Hollandais.

Il était convenu que je resterais quelques jours à Brazzaville avec M. Bonnel de Mézières. Nous devions assister aux fêtes données à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer belge. La maladie de Bourgeau, atteint de fièvre bilieuse hématurique, m'obligea à partir. Je n'en étais pas fâché. Après un séjour de dix jours à Brazzaville, Martel, Pierre et moi prenions place à bord de *l'Antoinette*, bateau à demi démoli de la maison hollandaise qui devait nous conduire jusqu'à l'embouchure de la Sangha, à Bonga.

Nos marchandises embarquées, nous partions avec onze Sénégalais, accompagnés par M. Dole, chef d'exploration, qui se rendait à l'Iranga, poste situé presque à l'embouchure de l'Oubanghi.

Le voyage à bord de ces mauvais bateaux qui font le service entre Brazzaville et Banghi est assez pittoresque, mais manque totalement de confortable.

Nous n'avions pas de cabines et étions pêle-

mêle avec les coupeurs de bois bangala et leurs épouses, qui répandaient une odeur de ménagerie insupportable. Le jour ils étaient toujours dans nos jambes, endormis ou assoupis; quelques-uns s'installaient tout contre la chaudière, comme si une température variant entre 38 et 40 degrés n'était pas suffisante.

Le soir, vers neuf heures, on stoppait. Comme nous étions en saison des pluies, la plupart du temps il était impossible pour les Européens de mettre pied à terre. Les nègres s'enfonçaient dans la forêt et se mettaient à l'œuvre en coupant des arbres morts ou déracinés afin d'alimenter la chaudière pour la journée du lendemain. — Durant toute la nuit ils fendaient le bois qu'ils avaient ramassé et, vers trois heures, l'entassaient dans les soutes du bateau. On aurait enfin eu un moment de répit, si quelque mélomane n'était pas venu vous ennuyer par une détestable musique tirée d'une sorte de petite boîte sur laquelle sont ajustées des lames de fer de différentes longueurs, qu'on fait vibrer avec les pouces. — Et toujours le même accord en ton mineur, d'une uniformité décourageante!

Onze jours nous naviguâmes de la sorte. Les journées étaient employées à surveiller la rivière, pour voir si on n'apercevait pas l'énorme tête d'un hippopotame. Ceux qui avaient le malheur de se montrer devaient regretter leur curiosité. Ils étaient accueillis par une fusillade générale. Quel-

quefois, le soir nous allions chasser les pintades et les canards. Un jour, ou plutôt une nuit, nous fûmes à l'affût des éléphants. Nous chassions la grosse bête, mais nous n'en vîmes que de très petites : les moustiques nous dévorèrent.

Le dernier jour pourtant nous pûmes tuer un hippopotame très confiant qui nous avait laissés approcher en pirogues. Nous mîmes pied à terre à une dizaine de mètres de lui pour le tirer. Il nous regardait avec deux gros yeux hébétés. Il resta sur le carreau. J'avoue que j'avais eu un léger sentiment d'émotion en ajustant ce monstrueux pachyderme. Le soir, ce fut une fête à bord. Heureusement que nous arrivions le soir à Bonga, car l'odeur de viande plutôt faisandée nous aurait accompagnés pendant tout notre voyage.

Quelques caïmans aussi avaient succombé sous nos coups. Ceux que nous avons tués variaient entre cinq et six mètres, mais on en voit qui atteignent sept et neuf mètres. La chair, très musquée, n'est pas mangeable.

Dès notre arrivée à Bonga, nous installions nos tentes sur le bord de la rivière, nous plantions notre pavillon et établissions sous un grand arbre notre cuisine. Les Sénégalais, de leur côté, réparaient tant bien que mal un vieux hangar où nous logions nos marchandises. Là, nous devions attendre un nouveau bateau et nos camarades restés à Brazzaville. Notre installation faite, nous allions visiter le village. Il compte à peu près cinq mille habitants,

mais comme peu de temps avant notre arrivée les gens de Bonga avaient massacré le chasseur Louettière, ils avaient cru prudent de se retirer; seuls les vieillards et quelques femmes restaient auprès des cases. Ces cases sont très artistement construites en fibres de palmier et en faux bambou : elles sont rectangulaires, de 1 mètre 25 environ de hauteur au niveau du toit et de 2 mètres jusqu'au faîte. Elles ont une dizaine de mètres de long sur trois de large. Une partie de la case est entourée par une cloison; le reste forme une sorte de hangar ouvert d'un côté, où se tiennent sur quelque vieille pirogue retournée ou sur des tabourets de bois vieillards et femmes, et où jouent les enfants. On y fait aussi la cuisine. L'espace fermé sert de magasin et c'est aussi là que couche la famille. Un immense panier de vannerie est souvent suspendu au plafond : c'est dans ce panier que doit être enterré le chef de la famille.

Lorsqu'un Bonga meurt, on tire toute la poudre qu'il possédait. Ses femmes, dévêtues et roulées dans la poussière, poussent des hurlements lugubres et pleurent abondamment. Leur douleur est peut-être réelle, car elles sont généralement sacrifiées sur la tombe de leur époux.

Le lendemain de la mort, le corps est embaumé au moyen de certaines plantes et peint en rouge. Sur ce rouge on dispose en dessins variés une multitude de points blancs. Puis une estrade est dressée, que l'on recouvre de tissus de traite, de

bourre rouge ordinairement; on assied au sommet le défunt avec, dans sa main droite, une pagaie, et dans l'autre une lance. Autour de lui est rangé tout ce qui lui appartient : des fétiches, des vases ébréchés, des vieilles boîtes de conserves et, dans des calebasses, du vin de palme. Les amis du défunt boivent le soir tout le vin, qui est censé être avalé par le mort. L'exposition se termine par une orgie et une grande danse mêlée de chants à la louange du disparu.

Ensuite le corps, enveloppé dans un panier de vannerie, est couché dans un morceau de pirogue également de couleur rouge, parsemée de points blancs, et enterré sous la case même avec sa femme préférée et ses esclaves.

L'enterrement le plus célèbre de Bonga fut celui de la reine Békoabéka, qui exigea dans ses dernières volontés que quatre-vingts femmes fussent égorgées sur sa tombe.

Caractère original, du reste, que cette vieille Békoabéka, et si elle eut l'âme cruelle sur sa fin, elle n'eut pas toujours le cœur fermé à toutes sortes de tendresses.

On raconte que certain explorateur fut un jour arrêté à Bonga par l'impossibilité de se procurer des pirogues. En vain s'adressait-il à la reine. Un jour elle réunit ses ministres et une palabre s'engagea avec le jeune blanc. On n'arrivait pas à s'entendre, lorsque Békoabéka congédia tout le monde, sauf le vaillant pionnier.

La discussion se prolongea fort avant dans la soirée. L'explorateur fut courageux, la reine dit qu'il fut même héroïque. Quoi qu'il en soit, le lendemain la mission partait pour remonter la Sanga, tandis que Békoabéka, l'œil humide, regardait s'éloigner un morceau de son cœur. Tant il est vrai, dirait M. Prudhomme, que nos actions ne portent pas toujours en elles leur grandeur et qu'il faut quelquefois rechercher leur beauté dans le motif qui les a dictées.

La grosse Békoabéka disparue, nous n'avions pas à craindre de lui inspirer une aussi violente sympathie. Quant à son successeur Pébé, il avait pris la fuite à notre approche.

Seuls les moustiques étaient restés, et Dieu sait s'il y en avait! Impossible d'habiter sa tente durant le jour, et par conséquent de faire la moindre sieste; impossible de fermer l'œil à cause de ces insupportables insectes. Charles Pierre était le seul qui dormît à poings fermés. Dès l'aube il partait à la chasse et ne revenait qu'à la nuit. Il poursuivait des buffles, qu'il ne voyait jamais, avec une ténacité digne d'un meilleur sort. J'eus plus de chance que lui. Un jour que je revenais du village, un de ces animaux me fut signalé de l'autre côté d'un marigot vaseux, dans la brousse. Je revins au camp chercher mon fusil. J'y retrouvai Pierre qui, à la nouvelle, ne se tint pas de joie. Je voulus lui laisser le plaisir d'abattre l'animal. Il ne m'attendait pas, du reste, et déjà avait sauté dans

une pirogue pour traverser le marigot. Je dus assister à la chasse grimpé sur un arbre. Pierre se trouva tout à coup en présence du buffle qui l'attendait, le nez au vent et la queue haute. D'un premier coup de fusil il ne l'abattit point. Le buffle consulta l'horizon et, ne voyant pas d'où venait le coup, partit d'une course folle. Au second coup il tomba, et nous pûmes constater que la première balle lui avait traversé la langue.

Le lendemain, mis en goût par cet exploit, Pierre, après m'avoir en vain sollicité, partait en chasse à deux heures, en aval de Bonga, avec un indigène qui devait lui faire voir des éléphants. Le nègre disait vrai, car à neuf heures une pirogue revenait, me rapportant trois queues d'éléphants fraîchement coupées. Pierre me réclamait, ainsi que des Sénégalais. J'y courus.

Le dépeçage commença. Découpée en lanières, la viande fut prête à boucaner. Les Sénégalais dressèrent de petits tréteaux de bois, y placèrent des lanières, et la cuisine commença.

Nous gardâmes la trompe.

Pour la cuire, on creuse un trou dans le sol, on l'y enterre et on allume un grand feu au-dessus. Au bout de vingt-quatre heures on retourne la trompe, qu'on fait cuire encore de l'autre côté vingt-quatre heures. C'est un mets assez agréable. L'apparence est celle de la langue de bœuf et le goût en est un peu plus savoureux. Avant de quitter le campement, nous résolûmes de tenter

une nouvelle chasse. Nous ne vîmes pas d'éléphants, bien que toute la nuit ils nous eussent à tel point assourdis par leurs barrits que nous primes à un moment les armes; ils venaient chercher les absents. Nous n'en tuâmes point, mais en revanche nous abattîmes cinq buffles. La nourriture de notre escorte était maintenant assurée jusqu'à Banghi. Ce fut notre plus belle chasse. Les autres jours nous nous contentions de pintades et de flamands, très nombreux en ces parages.

Les perroquets aussi nous fournissaient un excellent bouillon; il ne fallait pas songer à les manger. Mon bon chien Minos lui-même se vit obligé d'y renoncer. Il lui eût fallu des dents de nègre pour en venir à bout.

Le temps passait sans qu'un seul bateau nous fût signalé. Nous connaissions maintenant tous les coins du village, grâce à un indigène que nous avions surnommé *le Caïman,* à cause du dessin tatoué sur sa poitrine. Il nous avait pris en affection et nous fournissait en quantité du vin de palme.

Le vin de palme n'est autre chose que la sève du palmier élaïs. Les nègres montent à ces arbres, qui mesurent de 20 à 30 mètres, au moyen d'une liane passant sous les aisselles et entourant le tronc. S'aidant d'autre part avec les pieds, ils impriment une saccade à la liane et montent de secousse en secousse au haut de l'arbre. Arrivés là, ils incisent le tronc au-dessous de la naissance des feuilles et

placent une calebasse sous l'incision. Cette opération se fait le soir. Le lendemain la calebasse est pleine ou à peu près. Bue fraiche, cette liqueur est douce et très sucrée. Elle ne tarde pas par exemple à fermenter et devient impossible à boire pour un Européen ; mais c'est ainsi que les nègres en font cas.

Notre fournisseur fut soupçonné de nous donner des renseignements sur le pays ; on ne lui pardonna pas. Nous avons appris que le féticheur l'avait fait exécuter par le poison.

Les féticheurs ont une grande autorité. Lors qu'on peut les payer, on s'en tire généralement, mais ils ne font pas grâce aux mauvais payeurs et les accusent d'une foule de crimes. Comme ils sont en même temps accusateurs et juges, le pauvre hère qui ne peut les acheter risque continuellement sa vie. Il m'a été impossible de recueillir le moindre renseignement sur le détail de leurs pratiques superstitieuses. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que les sacrifices humains étaient fort en honneur.

Les Bongas travaillent peu ; les femmes vont à la pêche, les hommes se contentent de chasser l'hippopotame dans de grandes pirogues atteignant jusqu'à vingt mètres de long. Ils sont munis pour cette chasse de harpons auxquels sont attachées de longues cordes terminées par un flotteur. L'animal frappé à mort s'enfonce dans le fleuve et le flotteur indique à l'équipe de chasseurs sa présence.

Fort commerçants, les Bongas sont en relations constantes avec les Boubanghis, riverains de l'Oubanghi, qui viennent chez eux apporter des pointes d'ivoire, de la poterie, etc.

La monnaie courante est la barrette de laiton de dix-sept centimètres de longueur et les étoffes : guinées, andrinoples. Mais la marchandise la plus goûtée est la bourre rouge, très employée, comme je l'ai dit, dans les cérémonies funèbres. On rencontre chez les Bongas quelques forgerons, mais ils sont peu nombreux.

Ce peuple est très belliqueux et très indépendant. Malgré la présence d'un poste à Bonga, il a été rebelle à toute sorte de civilisation. On n'avait pu, à notre passage, faire récolter de caoutchouc aux Bongas, et ils se refusent encore à tout travail : leurs champs sont incultes ; ils ne récoltent même pas les végétaux nécessaires à leur subsistance. Le poisson fumé et la viande d'hippopotame, ainsi que l'huile de palme, qu'ils fabriquent en abondance, leur servent à se procurer les aliments végétaux indispensables.

Nous fêtâmes à Bonga le 14 juillet. Les Hollandais prirent part à notre fête, dont je tiens à donner le programme, rédigé par eux, en conservant l'orthographe.

PROGRAMME

POUR LES FESTIVITÉS DU 14 JUILLET

---

7 heures du matin. — Salve des Sénégalais.
7 1/4 Déjeuner.
8 Revue des troupes.
8 1/4 Canonnade monstre de 24 fusils Bafourou.
9 Jeux populaires :
Course en pirogues.
Course à pied pour hommes.
Course à pied pour femmes.
Luttes roumaines.
Les boys sur l'alignement.
Tir à précision pour les Sénégalais.
11 heures Apéritif sur toute la ligne (En méfier-vous!) (*sic*)
11 1/2 Grande popotte; toute la population blanche développera une activité sans pareille.
Menu : Voir les biljets (*sic*).
Sieste.
3 Pantomine fantastique avec le concours de tout le personnel. (Le public est averti qu'on ne tirera pas à balles.)
3 1/2 Représentation extraordinaire par le célèbre danseur du cour *Bockwabulka*. Musique du pays.
Distribution des prix.
Apéritif.
Dîner.
Le soir grand tamtam et fête de danse pour tout le monde.
Toutes les dames du village seront invitées.
Vin de palme à discrétion (s'il y en a).
Illumination à la résine.
Salve des Sénégalais pour clôture de la fête.

Bonga, le 13 juillet 1898.

Le Comité.

CHAPITRE V

Une chasse au buffle. — Nous quittons Bonga. — Arrivée à Banghi.

Je commençais à être jaloux des succès cynégétiques de Charles Pierre. Aussi fus-je tout joyeux lorsque mon Sénégalais Foutigué vint me signaler dans les environs la présence d'un troupeau de bœufs. Je ralliai quelques Bongas, qui me suivirent armés de sagaies et de trombaches aiguës, pris mon lee-metford, et, ainsi équipé et accompagné, partis à la rencontre du gros gibier. Parsemé d'arbres et de huttes, le pays a l'air d'un gigantesque jardin où les abeilles auraient établi d'énormes ruches.

Il est d'ailleurs six heures du matin seulement. Le soleil se lève sur notre gauche et monte rapidement dans le ciel, semblable, dans ce firmament encore peu éclairé, à l'œil monstrueux et miroitant d'un Cyclope. Nous sommes parvenus au sommet du coteau. De là, nous jouissons d'un spectacle reposant : à nos pieds s'étend au loin le ruban formé par l'intense végétation des rives de la Sanga, qui porte au Congo les eaux recueillies au pied de montagnes lointaines.

Presque aussitôt, nous rencontrons des traces d'antilopes et de buffles qui se croisent et s'en vont en divergeant. Je dis « traces », mais non au sens des chasseurs européens. Si, dans l'Afrique équatoriale, les buffles ne vont pas, comme aux plaines sans fin de l'Amérique, par troupeaux innombrables, couvrant à la fois une région entière, roulant comme un torrent, ou mieux comme la marée montante et irrésistible de l'océan, brisant et ruinant tout sur leur passage, cependant, aux ravages qu'ils laissent derrière eux, il est facile de constater à quel énorme gibier on a affaire. Ils vont par bandes de six à dix individus et renversent la brousse sur une très grande largeur. C'est dans cette sorte de route hachée que nous entrons au sortir des herbes coupantes qui nous montent jusqu'à la ceinture et nous meurtrissent impitoyablement.

Nous marchons le plus vite possible dans la trace du troupeau de buffles. Mais nous ne les tenons pas encore. Ce n'est, en effet, que vers huit heures du matin, après deux heures d'une marche pénible, que la complète fraîcheur du sentier et d'autres traces facilement reconnaissables nous avertissent de la présence imminente du gibier. Nous avançons avec plus de précautions, fouillant du regard l'herbe révélatrice et surtout les bosquets que le buffle fréquente pour s'y reposer.

Foutigué avait une vue perçante : nous avancions à la file indienne, suivis des Bongas, quand

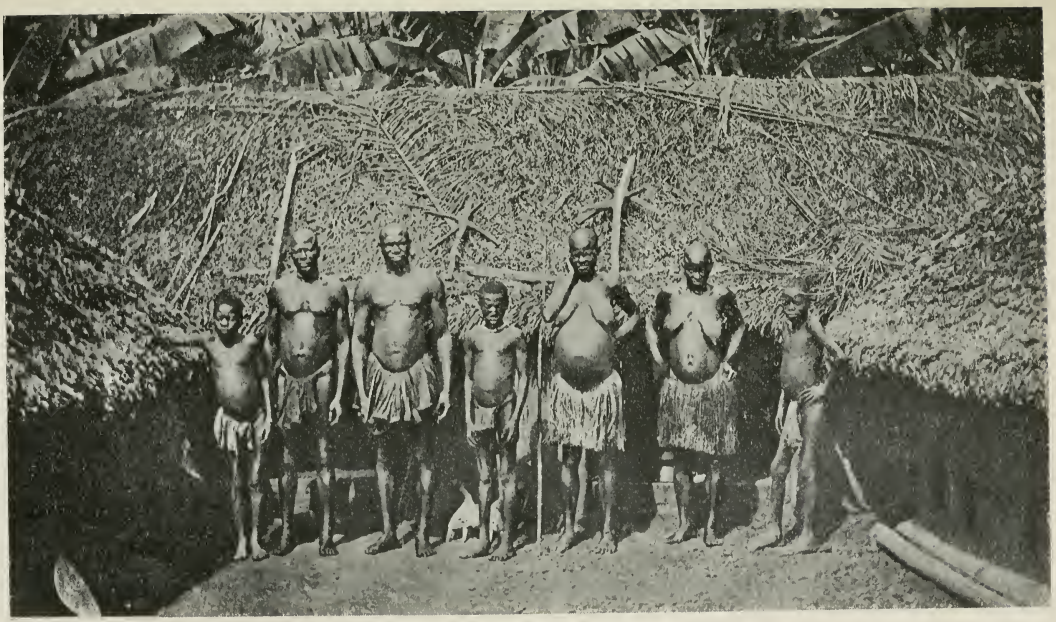
tout à coup il m'arrête et me désigne, dans un bosquet, étendue au pied des arbres, une masse rougeâtre se détachant crûment sur le vert sombre de l'herbe. C'était un troupeau de sept bœufs de forte taille, moins gros cependant que nos bœufs d'Europe.

Ils portaient au front cette espèce de toupet qui ressemble à notre coiffure à la chien et donne à leur physionomie une apparence si bizarre. Au milieu d'eux, un tout jeune se livrait à ses ébats sous l'œil indulgent de sa mère. Nous nous détournons de peur d'être vus et nous nous engageons un moment dans la brousse pour y chercher un endroit, sinon plus rapproché, du moins plus favorable. Un petit bouquet d'arbres parut nous convenir. Les bêtes sauvages ne semblaient pas se douter de notre présence. Nous nous levâmes, mon chasseur et moi, et fîmes feu en même temps. Un horrible beuglement nous répondit : les bœufs s'étaient levés, regardant de tous côtés, sans pouvoir se rendre compte du lieu où était l'ennemi. Deux d'entre eux reniflèrent d'une façon sinistre, et il nous fut d'abord impossible de nous rendre compte de l'effet de notre décharge. Nous allions recommencer quand soudain, la tête au vent, le troupeau de buffles détala à toutes jambes, mais pas tous avec la même vitesse; deux d'entre eux restaient en arrière : l'un des plus grands et le plus petit. Ils perdaient beaucoup de sang, et chaque pas qu'ils faisaient en

avant était accompagné d'un beuglement plaintif.

Quoi qu'il en soit, le troupeau fuyait assez rapidement; les deux bêtes n'étaient donc pas grièvement blessées ; la plus jeune même marchait assez vite et le grand buffle courant de côté fermait la marche. Nous nous mîmes à leur poursuite. L'agile Foutigué courait en avant, malgré mes signes et mes cris; je le vis s'arrêtant tout à coup et faisant feu; en même temps le plus jeune buffle tombait foudroyé à côté de sa mère. Celle-ci essaya encore de le relever, puis nous regarda en reniflant lamentablement et, après quelques hésitations, prit la fuite. Je compris la tactique de mon chasseur, qui alors, se retournant, nous attendit. Plus tard, il m'apprit ce fait curieux, que j'ai eu l'occasion de constater depuis : c'est que certaines bêtes sauvages défendent leurs blessés tant qu'ils vivent; mais s'ils viennent à succomber, après s'être assurées qu'ils sont bien morts, elles ne songent plus qu'à chercher leur salut dans la fuite. Ici, il y eut exception à cette règle.

Nous rejoignons donc Foutigué et nous nous rapprochons rapidement du buffle atteint, qui perdait son sang par une large blessure et qui ralentissait singulièrement sa course; j'allais le tirer à nouveau quand soudain il chancela et s'affaissa dans les herbes. Mes Bongas le crurent mort et se précipitèrent en poussant des cris singuliers. Le premier arrivé l'insulte d'un coup de sagaie. Le buffle se relève furieux et, poussant un rauque



QUELQUES TYPES BONDJOS

beuglement, se précipite sur le malheureux, le renverse, lui laboure le ventre et les cuisses de ses cornes. Je n'ai que le temps d'accourir et de lui décharger mon arme en plein flanc. L'animal s'écroule aussitôt. Pendant cette scène aussi rapide que la pensée, les trois autres Bongas ont fui terrorisés, et c'est seulement en me voyant toucher l'animal du pied qu'ils poussent l'héroïsme jusqu'à venir relever leur camarade tout en sang, mais dont les blessures sont heureusement sans gravité.

Je ne pouvais m'empêcher de sourire devant la couardise de mes nègres, lorsque je me tournai, brusquement surpris par le bruit d'un coup de fusil. C'était mon chasseur qui se trouvait aux prises avec un buffle de forte taille : celui-ci froissait violemment la brousse et s'apprêtait à courir tête baissée sur un adversaire qui l'avait d'abord manqué. Je reconnus vite la mère du jeune buffle frappé par Foutigué ; elle avait fait un retour offensif et, en vraie stratégiste, après avoir décrit un demi-cercle, venait nous surprendre par derrière.

Elle était particulièrement furieuse. Je me précipitai au secours de mon chasseur, qui fit feu de nouveau. Effrayée de la détonation, peut-être aussi par l'arrivée d'un nouvel ennemi, la bête s'arrêta un instant, hésita, poussa un horrible grognement, nous tourna le dos et se mit à fuir à toute vitesse. Je la saluai d'un dernier coup de feu qui ne l'at-

teignit probablement pas, et nous revînmes vers nos victimes.

Le buffle mort était un mâle superbe, d'un rouge fauve, et dont les yeux avaient gardé l'empreinte d'une colère farouche. Quant au plus jeune, il paraissait plutôt avoir dans le regard comme des larmes et un reproche, sinon un regret. C'était peut-être la dernière supplication à sa mère qui avait fui.

Mais que faire de tout ce butin? Les Bongas se mirent à l'œuvre et j'admirai avec quelle dextérité ils dépeçaient les deux bêtes, pendant que je me reposais, les regardant faire. En moins d'une heure ils eurent détaché d'énormes quartiers de viande qu'ils lièrent entre eux et qu'ils chargèrent sur leurs épaules. Ils auraient voulu ne rien laisser, et je ne pus m'empêcher de rire en voyant la mine piteuse de ces grands enfants gourmands, qui s'efforçaient vainement de tout emporter sur leur dos.

Ils voulurent pourtant en avoir le dernier mot. Aidés de mon chasseur, ils ramassent des herbes et des branches sèches, et à l'aide du briquet et de l'amadou, se mettent en devoir d'allumer un feu qui pétille bientôt avec une flamme vive et claire; et voilà tous mes hommes enlevant les dernières chairs qu'ils ne pouvaient emporter et les transformant sur le brasier en d'appétissants biftecks. Le milieu du jour nous surprit dans ces occupations; le soleil brillait en plein zénith et nous rôtissait littéralement, malgré l'ombrage du gra-

cieux bosquet où nous nous reposions, et je le soupçonne bien d'avoir été de moitié dans la cuisson des aliments. Quoi qu'il en soit, notre longue course nous avait mis en appétit et nous consommâmes une telle quantité de biftecks, que mes nègres eurent la grande consolation de ne laisser à peu près que des squelettes sur le champ de bataille.

La journée n'était pas fort avancée, mais nous étions tellement chargés qu'il était impossible d'entreprendre une nouvelle chasse. Malgré mon désir de faire connaissance ce jour-là même avec les antilopes, je fus obligé de reprendre le chemin de la Sanga. Nous revînmes, en obliquant un peu sur la droite, jusqu'au village de mes Bongas, où la vue de notre chasse eut le don d'épanouir le visage du chef et de ses sujets.

Pendant toute la journée les incidents de la chasse m'avaient tenu en éveil; maintenant, sous le ciel moins brûlant, enveloppé de la fraîcheur naissante qui, dans ces régions, suit brusquement le coucher du soleil, je fus pris d'une subite mélancolie dont il m'eût été difficile de donner la cause. Etait-ce la patrie absente? Etait-ce la crainte de voir notre voyage échouer avant d'en avoir atteint le terme? Etait-ce tout cela ensemble? Je ne sais. Il n'est pas moins vrai que j'eus le cœur étreint par une subite angoisse, qui ne cessa qu'au moment où je vis le poste et mes camarades. Car là j'appris que tout était prêt et que nous allions

pouvoir ainsi aller de l'avant vers les destinées que nous nous étions faites.

En effet, pendant mon absence, le bateau que nous appelions de tous nos vœux était arrivé, Bourgeau était guéri et Bonnel de Mézières toujours florissant.

Nous nous embarquions le lendemain même, Bourgeau sur *l'Antoinette* et Martel et moi sur *l'Henriette*. Il était temps que nous partions. Les longs séjours sont funestes en Afrique; l'ennui naissant de l'uniformité influe sur le physique, et le mouvement est nécessaire.

La vie à bord n'avait rien de changé. Nous naviguions de concert avec *le Léon-XIII*, bateau de Mgr Augouard. J'eus l'occasion d'y passer quelquefois la journée et n'eus qu'à me féliciter du cordial accueil de l'évêque.

Nous fûmes victimes de vols de fusils en traversant le pays des Bondjos. Ces anthropophages pillards sont fort dangereux pour les voyageurs; malgré toutes sortes de précautions, ils déjouèrent notre surveillance et réussirent à monter durant la nuit à notre bord et à celui de l'évêque. Nous nous aperçûmes de leur arrivée; il n'en fut pas de même sur *le Léon-XIII*, d'où ils purent emporter deux fusils.

Je crois toutefois que la rapacité et la cruauté des Bondjos a été fort exagérée. Deux ans plus tard, je traversais en pirogue tout leur territoire sans la moindre escorte et ne fus jamais attaqué.

INDIGÈNES DU BAS OUBANGHI

Après quinze jours de navigation, nous étions à Banghi et nous avions le plaisir de pouvoir serrer la main à deux Français, et des meilleurs : l'administrateur Bernard et M. Carlier.

Banghi, qu'on nous représentait comme un poste sinistre, ne nous produisit pas cet effet. Peut-être notre impression excellente vint-elle de la façon fort gracieuse dont nous fûmes reçus dès notre débarquement.

CHAPITRE VI

Le poste de Banghi. — Le peuple N'Dy.

Le poste de Banghi est construit sur un rocher dominant un très dangereux rapide. Le fleuve semble avoir été arrêté là par une chaîne de montagnes. Plus tard, la digue s'est rompue, ainsi que semblent le prouver d'énormes murailles de rochers qui surgissent de l'eau sur une même ligne droite d'une rive à l'autre du fleuve. Dans les révolutions géologiques anciennes, il a dû y avoir un terrible bouleversement.

La navigation sur les petits vapeurs s'arrête là. On a bien essayé quelquefois aux hautes eaux de franchir ces courants, on y a même réussi, mais c'est plutôt de la gymnastique que de la navigation. Ce que *l'En-Avant* de Stanley, *le Faidherbe* de Marchand et *le Léon-Blot* de Gentil ont été obligés de faire ne peut raisonnablement être tenté de nouveau par la navigation commerciale.

La création d'un poste s'imposait à Banghi. La vie d'administrateur n'était pas des plus agréables. Si le pays est sauvage, les habitants ne le sont pas moins.

Pour s'en convaincre, il suffit de se rendre en pèlerinage au cimetière de Banghi.

Sous les hauts fromagers on découvre quelques tombes, et jamais nécropole ne fut plus lugubre. Des plaques irrégulièrement peintes nous indiquent ceux qui ont succombé pendant leur séjour. Parmi eux Musy, dévoré par les anthropophages; Juchereau, noyé et mangé de même, et enfin Comte, dont la pirogue fut chavirée pendant une répression contre les Bondjos et dont on ne retrouva que le crâne, quelques mois après, dans un village cannibale. Et à côté les victimes de la maladie : de hardis marins comme le lieutenant de vaisseau Morin, des administrateurs comme le commissaire du gouvernement Henry, des capitaines, des lieutenants et beaucoup de ces braves sergents de marsouins qui se dévouent d'une façon si admirable dans la conquête du continent noir. Je ne compte pas les Sénégalais. Longtemps le poste de Banghi fut terrorisé par ses voisins. Une garde serrée n'empêchait pas les indigènes de se faufiler dans le camp, et l'époque n'est pas éloignée où on s'armait pour parcourir les quelques mètres séparant la salle à manger du logement des Européens.

En peu de temps, grâce à une administration très sévère sous des apparences de bonhomie, M. l'Administrateur était arrivé à civiliser un peu son entourage. Il prétendait même ne plus croire à l'anthropophagie, lorsqu'un frère de la Mission

du Saint-Esprit fut mangé par les Bondjos. C'est à ce moment que nous arrivions à Banghi. Nous assistâmes à l'exécution des soi-disant auteurs du crime, qui avaient été pris sur la dénonciation d'un chef.

Plus tard, on sut que c'était précisément ce chef qui avait fait le coup. Ce qu'il y a de plus amusant dans l'histoire, c'est qu'au poste, on nous recommandait chaudement ce bon ami de la France et que l'on nous engageait vivement à coucher dans son village lorsque nous remonterions du fleuve. Comme les autres, j'écoutai les sages conseils de M. l'Administrateur et n'eus du reste qu'à me louer des procédés du bon chef anthropophage.

Au moment de notre passage il y avait à Banghi beaucoup d'indigènes banziris, sangos, bondjos, pagayeurs venus pour remonter un convoi, et pêcheurs. Le spectacle du banc de sable longeant la rivière était des plus animés. Des Banziris à l'allure souriante et aux jambes maigres tiraient leurs grands filets, accompagnant leur ouvrage de cris gutturaux; leurs femmes, gentilles, gaies et admirablement faites, dansaient en cercle sur la rive en chantant une mélopée, tandis que quelques joyeux lurons frappaient en cadence sur leurs tams-tams. Les Sangos bruyants, le bouclier d'une main et la sagaie de l'autre, se tortillaient comme des singes en hurlant leur chant de guerre. Les Bondjos à la figure brute et féroce, la tête rasée, surveillaient leur repas d'un air avide, tandis que

PIROGUE DE PÊCHE BONDJO

leurs femmes, vêtues d'un petit jupon en fibres de palmier assez analogue au tutu du corps de ballet de l'Opéra, préparaient avec le manioc une pâte appelée chikouangue dans le bas Congo. Dans un coin, comme une pluie fine et pénétrante tombait, sous un toit de feuilles, se tenant accroupie et transie, une femme venant de mettre au monde un monstrueux petit nègre qui piaillait. Le mari, de son côté, était couché et poussait des cris plaintifs, la coutume voulant, dans certains de ces pays sauvages, que l'époux souffrît lorsque la femme accouche.

Tel est le tableau qu'à notre arrivée nous eûmes sous les yeux.

M. B... regardait tout son monde d'un œil paternel et ses administrés le saluaient d'un *balao* (bonjour) retentissant, tout en portant instinctivement les yeux sur son ventre légèrement bedonnant.

J'en conclus que B... avait su se faire aimer et respecter et qu'il devait une partie de son prestige à sa robuste santé et à sa rondeur.

Un village de N'Dys était installé derrière la Mission de la Sainte-Famille et fournissait au poste quelques vivres. Je ne saurais mieux donner une idée de cette population qu'en reproduisant quelques notes de ce pauvre de Béhagle, qui avait eu l'occasion de séjourner quelque temps au milieu d'elle. Ces pages sont d'autant plus intéressantes que ce sont les dernières qu'ait écrites le cé-

lèbre explorateur et qu'elles sont publiées pour la première fois.

« Les N'Dys viennent du nord-est du continent; originairement établis sur les rives d'un grand fleuve, le Bahr-el-Ghazal peut-être.

« A quelle cause faut-il attribuer le mouvement d'émigration des N'Dys? Sans doute à l'envahissement de leur pays par une race conquérante : Égyptiens, Arabes ou Nubiens. Les N'Dys confirment cette loi de dédoublement qui a présidé à toutes les grandes migrations des peuples asiatiques, européens ou africains. Pendant qu'une partie de la tribu restait attachée à ses pénates et acceptait le joug du conquérant, l'autre fuyait l'asservissement et cherchait sous d'autres cieux un pays où elle pût vivre libre. Elle s'établit entre les monts d'Arenberg et l'Oubanghi, dans une région qui ne lui rappelait qu'imparfaitement la patrie absente.

« Aussi, un groupe d'émigrants, pris du besoin de vivre dans des conditions identiques à celles que leur offrait leur pays d'origine, poussa-t-il plus loin à la recherche d'une contrée coupée par de larges rivières, et vint-il s'établir sur la Sangha, près des pays de Gaza, où Ponel a trouvé une tribu n'dere identique par le nom, la langue et les caractères ethniques aux N'Dys qu'il avait visités à Riri-N'Goma, sur l'Oubanghi.

« Ainsi, une tribu de migration a parcouru plus de 2,000 kilomètres en moins de trente ans,

et s'est établie dans le pays si puissamment que la race autochtone en a presque complètement disparu.

« Je dis presque, car j'ai remarqué chez les N'Dys des gens au nez busqué qui, bien que suivant la coutume de la tribu et parlant sa langue, semblaient n'avoir pas la même origine. Leur peau en général plus rouge, leur taille plus petite et plus râblée, leurs traits moins réguliers et d'un type bien différent, paraissent devoir les faire classer à part. L'insuffisance de ma connaissance de la langue ne m'a pas permis de vérifier une observation que je livre à l'étude de mes successeurs dans le pays.

« La théorie de Darwin, au sujet de la couleur protectrice, vérifiée tant de fois en Afrique, est encore vraie ici. Le sol imprégné de sels ferrugineux est rouge brun et la peau des N'Dys a le même ton.

« Bien qu'ils aient avec les Togbos une étroite parenté, ils sont plus grands, plus forts, beaucoup moins défigurés et moins soignés dans leur toilette. Chez eux le vêtement, sous forme de chemise, large pagne, calotte ou turban, est plus commun que chez leurs voisins, mais l'usage du *baguerré* et du *tongo* y est rare; celui du bracelet, des colliers de perles, amulettes d'ongles de félins ou de petites cornes de gazelles, moins répandu. Leur chevelure est moins soignée, souvent même ils sont complètement rasés.

« Quoique nous ayons vu des lits très artistement construits, des pipes en terre d'élégant modèle, des nattes tissées en couleur et des mortiers à mil enguirlandés de bas-reliefs ; quoique nous ayons trouvé des enfants filant le coton à la quenouille et des hommes vêtus de vêtements en grande largeur dans le pays même, les N'Dys semblent moins industrieux que les Togbos.

« Les forges y sont rares, les armes paraissent avoir été achetées aux tribus voisines, car elles sont toujours vieilles. Dans les carquois, les fines flèches barbelées des Togbos portent toutes les traces d'un long usage. Évidemment elles sont venues là par voie d'échange, après avoir cessé de plaire ailleurs ; il en est de même des boucliers.

« Et c'est un fait curieux que cette absence de l'industrie du fer chez cette tribu qui vit dans un pays où les métaux abondent. La ligne de faîte des monts d'Arenberg est toute traversée de filons métalliques : étain, argent, cuivre et peut-être aussi platine, et le fer est répandu partout en couches compactes.

« Sans doute, dans leur lointain pays d'origine, la plaine du grand fleuve sur les rives duquel ils habitaient ne laissait-elle pas jaillir hors de l'épaisse couche d'alluvion, le fer qui recouvre toute l'Afrique d'un océan à l'autre. Et depuis leur changement d'existence, vivant entre les Mangias et les Togbos, habiles forgerons, et par conséquent suffisamment approvisionnés d'armes, ils n'ont

pas été contraints d'apprendre le travail du fer.

« Cependant, nous avons trouvé chez eux un bibelot qui eût fait la fortune de nos camelots et la joie de nos boulevards. Ce n'est ni la question romaine, ni même la séparation de l'Église et de l'État, c'est la question de l'esclavage : des menottes en fer réunies et fermées par quatre mailles longues, portant deux anneaux ronds. Il y a un secret pour ouvrir et fermer cet instrument, dont l'intelligente disposition m'a surpris.

« Gono, qui possédait cette pièce intéressante, m'a dit qu'elle avait été faite chez lui. Faut-il l'en croire? Parmi les objets trouvés en possession des trois marchands d'esclaves fusillés par M. Dybowski, figurent des menottes semblables; je serais donc tenté de croire que celles de Gono provenaient de marchands musulmans.

« La maison des N'Dys est souvent plus grande, mais généralement moins soignée que celle des Togbos. Elle est creusée à 35 centimètres au-dessous du sol : le diamètre intérieur d'une belle maison est de 8 m. 35 centimètres en moyenne. Un mur en terre argileuse règne tout autour et soutient la toiture. La porte est unique et fort basse; elle n'a guère que 50 centimètres de large et souvent moins de hauteur. On ne pénètre dans la maison qu'en rampant.

« A l'intérieur il n'y a pas de poteau central soutenant la toiture, mais une petite case carrée qui contient généralement deux lits et sert de gy-

nécée. Près de l'entrée, à gauche, est le foyer, fait de trois blocs de terre glaise, le plus souvent débris de termitières. L'air et le jour n'entrent que par la baie de la porte, et cet intérieur noirci de fumée est très sombre.

« Les meubles sont rares et simples. Le lit, quelquefois fort artistement façonné; quelques sacs de peau contenant du grain; des calebasses et généralement des vases de grande dimension dans lesquels fermente le pipi ou bière de mil, constituent tout l'ameublement.

« On trouve aussi chez Gono des vases en bois ayant absolument la forme et la dimension de nos verres à pied, dans lesquels les hommes écrasent le tabac vert. Ajoutez à cela les mortiers pour broyer le grain, de formes élégantes, les pilons, les calebasses, et l'énumération des ustensiles sera complète.

« La vie de l'homme est plus extérieure que celle de la femme, que retiennent auprès de la maison les soins du ménage. On la voit tout le jour assise sur des tabourets très bas, occupée de ses enfants et de ses travaux. C'est elle qui pile le grain dans les mortiers ou le broie sur des blocs de basalte. Dans le premier cas, le mouvement du pilon fait valoir les formes de la femme, mais dans le second elle offre un spectacle hideux.

« Agenouillée sur le sol, suante et couverte de poussière, d'un mouvement continu de tout le corps elle écrase le grain entre le bloc de basalte

et un caillou qu'elle tient à deux mains. Et pendant que sa croupe se dresse et se baisse, sale, énorme, fouettée par le paquet d'herbes flétries qui lui sert de vêtement, les seins pendants battent lamentablement la poitrine haletante.

« Elles sont laides et mal tenues, les femmes n'dyes, et ne rappellent que de fort loin les fluettes Togbotes, leurs voisines.

« Les maisons ne sont jamais groupées par plus de trente ou quarante. Outre le logement de la famille, les constructions comportent des greniers à mil en vannerie, reposant sur des tréteaux, et couverts d'une toiture conique, des poulaillers et des cages à chèvres formées d'un entassement d'énormes branches destinées à mettre les animaux à l'abri des fauves.

« Au centre du village, il y a généralement un très grand grenier autour duquel règne une galerie qui sert de lieu de réunion. Sur une aire vaste et propre autour de laquelle sont disposées plusieurs maisons, entre autres celle du chef, une enceinte circulaire ou demi-circulaire est formée par des pieux élevés, écartés d'un à deux pieds les uns des autres. Je n'ai pu savoir si c'était le lieu où se traitaient les affaires publiques, ou bien un endroit consacré au culte. Nous n'y avons vu ni grigri, ni talismans, ni aucun de ce genre de féticheurs, médecins, prêtres et sorciers qu'on rencontre partout de Loango à Banghi. Est-ce à dire que les N'Dys n'ont pas de religion? Je ne saurais

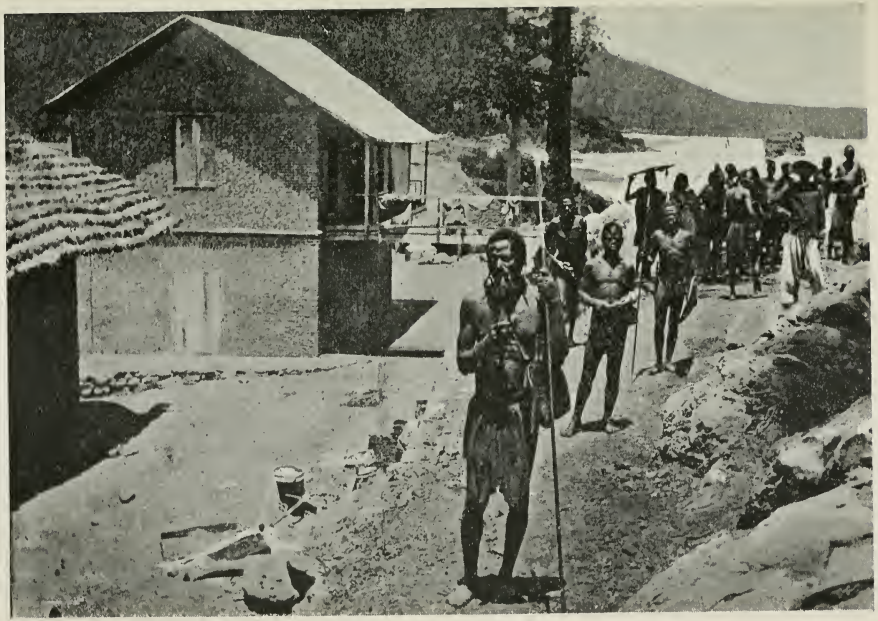
être aussi affirmatif. J'ai vu, suspendus à la porte d'une case, des ossements, des plumes, des cornes, de menus objets enveloppés dans des herbes. Ali nous dit que c'était des « borrou », avec l'*r* frisé propre aux Togbos et aux N'Dys, et qui rend leurs conversations si bizarres.

« Borrou est aussi, d'après Schweinfürth, le mot dont se servent les Niams-Niams (1) pour dire augure, talisman, etc. Ce rapprochement est bien l'un des plus importants qu'il nous ait été permis de faire, et vient affirmer à nouveau la parenté des peuples que nous avons visités avec les Niams-Niams du voyageur allemand. Je crois, du reste, que de fort nombreuses populations devraient être rattachées à cette famille.

« Schweinfürth formait, en effet, un seul groupe ethnique des gens chez lesquels le mot Niam veut dire manger, et Niama, viande. Nous savons que, loin de restreindre ce groupe aux étroites limites reconnues par le grand voyageur, il faut y comprendre nombre de tribus. Il s'étend à l'est jusqu'à la Sangha, d'après les remarques de M. Ponel, et au sud jusque vers Zanzibar, puisque les missionnaires d'Alger signalent cette expression dans l'Ounyanyembé.

« Est-ce à une coutume religieuse qu'il faut attribuer l'extrême propreté des villages? je ne sais;

(1) J'ai pu vérifier les suppositions de de Béhagle et en reconnaître l'exactitude.



CHEF N'DY AU POSTE DE BANGHI

mais ils sont excessivement bien tenus et nulle part on ne voit traîner des ordures sur les aires, balayées dès la pointe du jour.

«Somme toute, la vie a des exigences auxquelles nul n'échappe. Nos hommes s'y soumettaient sans vergogne. La nature faisait-elle valoir ses droits, ils s'accroupissaient n'importe où, et la satisfaisaient sans souci. C'était un grand désespoir pour les naturels de voir ainsi souiller leurs plantations et leurs broussailles, et les réclamations à ce sujet furent incessantes.

« Les indigènes paraissent doux et gais, peu artistes et peu musiciens. Durant la pleine lune, nous ne les avons pas entendus danser, et nous n'avons vu nulle part les tams-tams et les instruments à cordes qui abondent partout chez leurs voisins. Ils portent peu ou point d'ornements et négligent leur chevelure, qui est généralement coupée presque ras ou même rasée, sauf une touffe sur le sommet du crâne.

« Leurs armes sont celles que nous avons vues chez les Togbos. Leur vêtement, bien que l'art du tissage ne leur soit point tout à fait inconnu, est généralement fait en feutre obtenu par le battage de l'écorce d'un ficus, et nous ne vîmes chez eux d'autres traces de sculpture qu'un seul mortier portant une frise à festons grossièrement découpée.

« Mais s'ils n'ont pas de goût pour les arts, ils paraissent en avoir un singulier pour la viande. Il

n'est bassesses qu'ils ne fassent, comme il n'est peines qu'ils ne se donnent pour s'en procurer. Ils chassent à l'arc, au filet ou au piège ; ils en font de très compliqués, et j'en ai vu un représentant un travail de terrassement de plus de cinquante mètres cubes, exécuté dans des conditions fort difficiles, pour arriver à prendre une bête qui ne semble pas devoir être plus grande qu'un mouton.

« Intrigués de n'avoir rencontré sur notre route et aux environs des villages dans lesquels nous campions aucune trace de sépulture, nous leur demandâmes un jour de quelle façon ils enterraient leurs morts. Les indigènes restèrent muets à cette question, qu'ils semblaient ne pas comprendre, malgré toutes les explications. Impatienté de leur apparente lourdeur d'esprit, je joignis le geste à la parole. « Vos morts, les met- « tez-vous comme ceci ou comme cela? » et je me couchais sur le dos, sur le flanc droit, sur le flanc gauche, ou m'asseyais dans diverses postures. A la fin, un large rire éclata dans l'assistance, qui venait de comprendre. « Nos morts, dirent-ils, « nous ne les enterrons pas, nous les mangeons. » Et d'un geste expressif, ils appuyaient cette déclaration inattendue. Il est à remarquer que les vieillards sont rares dans ces tribus. Il est donc possible que, comme chez certains peuples visités dans le haut Nil par Schweinfürth, on aide à mourir ceux qui s'attardent dans la vie.

« Les N'Dys étant anthropophages, il était inté-

ressant de savoir si, comme les Niams-Niams, ils conservaient la graisse humaine (1). Je le leur demandai.

« — Nous n'avons pas de graisse, répondirent-ils. »

« — Mais alors, avec quoi faites-vous la cuisine ? »

« — Avec de l'huile d'arachide et de karité ; tiens ! regarde. »

« Et ils me présentèrent un liquide noir qui ne me parut avoir rien de suspect.

« Prêchant alors le faux pour savoir la vérité :

« — Mais, leur dis-je, qu'avez-vous fait de la graisse de l'homme que vous avez mangé l'autre jour ? »

« — Oh ! celle-là, me répondit un gros gamin joufflu de dix à douze ans, nous l'avons mangée toute. »

« Et ses yeux pétillaient encore de plaisir gourmand.

« Le renseignement était positif. J'inscrivis sur mes tablettes : « Les N'Dys sont anthropophages « et ne conservent pas la graisse humaine. »

« Ces barbares coutumes n'empêchent pas ces gens d'avoir une certaine politesse, dont ils donnent des preuves extérieures évidentes. Ils se serrent la main à l'européenne, ou bien l'arrivant

(1) C'est par erreur que de Béhagle donne les Niams-Niams comme anthropophages. Voyez le chapitre x.

tend les deux mains et serre entre elles celles de son ami. Ils nous marquaient une déférence craintive et exprimaient leur étonnement en ouvrant largement la bouche et la couvrant de leur main droite sans pousser d'exclamations.

« Enfin, malgré le sort fait à leurs dépouilles, ils ne sont point tout à fait oublieux des morts et portent leur deuil en se poudrant à blanc les cheveux et le visage.

« Ils se taillent les dents de devant en pointe et pratiquent la circoncision des garçons vers l'âge de dix ans. Les filles sont généralement excisées.

« Les N'Dys cultivent très peu. Mais leurs terres sont soignées, leurs assolements sont fréquents et leurs plantations assez régulièrement faites. J'ai vu des haricots rampants butés et des terres fumées à la cendre, ce qui indique assez d'art.

« Ils ne cultivent pas la banane, mais on retrouve chez eux le manioc, que les Togbos n'ont qu'en petite quantité. Le mil, le sorgho, le maïs, le haricot nain et grimpant, la patate douce, l'amblevane, une espèce de lentille, la citrouille *(cucurbita melopepo)* forment, avec les produits de la chasse, les poules et les chèvres, tous leurs moyens d'existence. Ils raffolent du pipi, cette bière de mil épaisse, qu'on trouve partout en Afrique et qui leur monte si rapidement à la tête. Ils mettent le grain à fermenter dans les fontaines pour préparer le malt; aussi leurs eaux sont-elles de très mauvaise qualité en général.

« A part les poules, d'assez jolie race et bonnes pondeuses, et quelques chèvres, les N'Dys n'ont d'autres animaux domestiques que des chiens, qu'ils élèvent pour la garde et pour la table.

« Petit, à poil ras, jaune taché de blanc, ce chien a, comme son confrère décrit par Schweinfürth, la queue en tire-bouchon et la tête fine. Mais il est plus élancé, moins porté à l'embonpoint et possède le cinquième ongle, dont l'autre est dépourvu. »

CHAPITRE VII

La résidence de Banghi. — Organisation des convois. — Je pars pour Ouadda. — Visites nombreuses. — Je vais reconnaître l'intérieur. — L'Ombella.

Un déjeuner, sinon copieux, du moins soigné, nous attendait à la résidence, belle maison en briques, à étages, la première construite dans l'Oubanghi, œuvre du précédent administrateur, très populaire, celui-là, chez les anthropophages de la région. Lorsqu'il voyageait dans son cercle, à la vue de chaque village, son équipe de pagayeurs entonnait la chanson : *Le voilà, Nicolas, ah! ah! ah!* et tous ces bons nègres d'accourir sur la rive et de reprendre le refrain en trépignant.

Nos braves sauvages riaient et Bobichon obtenait tout ce qu'il demandait. La mission Marchand put s'en convaincre : c'est bien à lui qu'elle dut de pouvoir effectuer ses énormes transports.

Car ce n'est pas chose facile que les transports dans l'Oubanghi. Je m'en aperçus bien quand il me fallut partir de ce poste, d'où j'emportais l'excellent souvenir d'une charmante hospitalité. Les pirogues sont des embarcations de douze à vingt-cinq mètres de long, en forme de cigare. Elles

sont creusées dans des troncs d'arbres par les indigènes. Les plus belles sont en bois dur, en acajou ou en bois rouge, mais les transports survenus à la suite de l'occupation européenne en ont considérablement diminué le nombre. Elles appartiennent aux indigènes.

Lorsque le commandant de cercle veut former un convoi, il envoie un de ses miliciens dans les différents villages. Le milicien a pour chaque chef un certain nombre de petits bâtons qui indiquent le nombre des pagayeurs à fournir. Lorsqu'il redescend de sa tournée, il ramène avec lui les embarcations et les pagayeurs commandés.

Arrivé au poste, il présente au chef de poste ses engagés, à qui on distribue une petite cuillère de perles, rouges ou blanches selon le pays, pour le payement, et une petite cuillère pour la ration, cela autant de fois qu'il y a de jours de route. Ensuite a lieu le chargement. Chaque chef de pirogue reçoit son paquet de bâtons, et le soir, arrivé à l'étape, doit faire ranger ses caisses en mettant un de ses bâtons sur chacune. Le contrôle se fait par le chef de service sénégalais. La pirogue sur laquelle doit voyager le blanc est aménagée à cet effet. Elle reçoit sur la partie médiane un toit de chaume sous lequel l'Européen installe sa chaise longue. Ses serviteurs se placent devant lui; le cuisinier, tout à l'avant de la pirogue, allume sur du sable le feu qui doit lui servir à faire cuire les aliments.

Une quinzaine de pagayeurs s'installent à l'arrière et, devant, un homme appelé tomboyeur dirige l'embarcation au moyen d'une grande perche.

A la montée, les pirogues longent la rive pour éviter le courant. Au passage des rapides, les nègres demandent à l'Européen de descendre. Leurs mouvements sont ainsi plus libres et ils ne craignent pas de faire arriver à leur voyageur un accident dont ils seraient peut-être rendus responsables.

Pour marquer la cadence, un tam-tam est placé derrière la paillotte de l'Européen, et durant toute la route un jeune sauvage le fait résonner.

Une fois la pirogue chargée, l'eau arrive à environ deux centimètres du bord. On comprendra par là combien est dangereux ce moyen de locomotion.

J'eus l'honneur d'être conduit par des équipes bondjos, qui pagayent debout, munis de longues rames. A chaque coup de rame l'embarcation reçoit une forte secousse et l'eau embarque un peu. Mal habitué à ce genre d'exercice, j'étais impressionné par ce roulis et aussi par la mine peu engageante de mon équipe. Onze pirogues suivaient la mienne. Je m'accoutumai vite à ce sport et finis par me plonger avec douceur dans la lecture d'un bulletin de la Société de géographie commerciale. Comme je pensais à l'aimable secrétaire général, à ce bon M. Gauthiot, la provi-

dence des explorateurs, je fus violemment arraché à mon rêve par une désagréable réalité. Un tronc d'arbre entre deux eaux avait fait chavirer la pirogue. J'eus la présence d'esprit de saisir mon fusil et de l'autre main me cramponnai au malencontreux tronc d'arbre. Ayant repris un peu mes sens, je regardai autour de moi et ne pus m'empêcher de sourire malgré la gravité de la situation. Mes Sénégalais et mes boys s'étaient raccrochés à la cime d'un arbuste qui sortait de l'eau et insultaient, chacun dans leur langage, les pagayeurs qui s'enfuyaient dans la brousse.

En cas d'alarme, nous devions tirer un coup de fusil; j'avais bien peur que mes cartouches ne fussent mouillées. Heureusement le coup partit et le caporal sénégalais Abdoulaye, que M. Bernard, l'aimable commandant du cercle, avait obligeamment mis à ma disposition, vint nous sortir d'affaire.

Nous avions échappé à la noyade et aux crocodiles.

Le soir nous couchions au village de Bangassoa; il pleuvait à torrent et notre arrivée fut d'autant plus pénible que le village est perché sur une hauteur. On y accède par de petits sentiers, mais la terre étant très argileuse, je glissais avec mes chaussures ferrées et ne parvins à me hisser qu'à quatre pattes. Arrivé au sommet, le chef m'attendait, tenant un poulet d'une main et des œufs de l'autre. C'était la bienvenue. Il poussa même la

complaisance jusqu'à m'offrir immédiatement sa case. Il y avait là dedans un grand feu et une fumée atroce. J'y entrai tout de même, étant mouillé jusqu'aux os. Bangassoa s'accroupit devant moi, et gravement, enlevant une plume de la queue de son poulet, me la planta dans la moustache. Puis il déposa le poulet à mes pieds. Ensuite, pressant mon avant-bras contre le sien, il me fit comprendre qu'il désirait faire l'échange du sang. Je voulus lui donner satisfaction. Je me fis donc une légère incision au-dessus du poignet, tandis qu'il en faisait autant de son côté, et nous recommençâmes le frottement.

Durant tout mon dîner, Bangassoa resta accroupi auprès de ma table, surveillant mes bouchées d'un œil attendri. Puis il voulut toucher mes assiettes, mon argenterie, et me demanda une bouteille.

Je lui en fis cadeau, ainsi que de quelques petits objets et de pièces de tissus. Là-dessus il prit congé. Une énorme marmite restait dans ma case. Mon boy, flairant une bonne sauce, la découvrit. Quelle ne fut pas sa frayeur en apercevant dans le fond une belle tête de nègre qui bouillait! J'en fus un peu saisi à mon tour et songeai longuement à la façon si aimable dont Bangassoa venait de me recevoir.

A six heures, nous nous levions en même temps que le soleil. Abdoulaye avait constaté que dans notre naufrage de la veille dix caisses n'avaient pu être repêchées. Heureusement des cornières de chaloupe destinées à la mission Marchand, que je

convoyais avec moi, avaient pu être retrouvées. J'arrivai aussi à compléter mon équipe avec des hommes mis à ma disposition par mon hôte.

La journée fut pénible; nous traversions la région des rapides, et les eaux un peu fortes nous étaient contraires. Trois jours de suite ce fut une série de ces cascades. Mes bondjos se mettaient courageusement à l'eau et poussaient ferme les pirogues, excités par la cravache d'Abdoulaye.

Abdoulaye, sans les Européens, eût été le chef incontesté de la région. Audacieux et intelligent, il avait su prendre sur les anthropophages un ascendant considérable. On cite de lui des traits de bravoure incroyables. Malheureusement il est aussi canaille, dit-on, que courageux et se sert de son influence pour rançonner les villages dans ses tournées. Il me rendit pourtant durant ces trois jours de grands services; je ne vis pas ses défauts et n'eus qu'à me féliciter de son dévouement.

Arrivé à Ouadda, je devais attendre des pirogues que Martel me renverrait de Bembé. Mon séjour devait donc être d'assez longue durée, puisque Martel ne monterait qu'après moi. Mon ennui eût été mortel si un heureux hasard n'était venu me donner des compagnons. Un jour, comme je songeais à la France, j'entendis un bruit inattendu, un sifflet de machine. Le *Jacques-d'Uzès,* qui faisait le service de Mobay à Ouengo, stoppait au pied de mon campement. En descendaient le chef d'exploration Schneider, M. le commandant des troupes

de l'Oubanghi, deux sergents et trente Sénégalais, le tout squelettement maigre. Ces messieurs s'installèrent et me firent le plaisir d'être mes hôtes. Fatigué par des privations de toutes sortes, le capitaine se laissa même un peu attendrir par un généreux malaga dont il me restait une bouteille.

Le lendemain, nouvelle surprise. Au milieu d'une tempête épouvantable, arrivée des PP. Moreau et Gourdy, accompagnés d'un frère et remorquant dans une pirogue un bœuf du Baghirmi dont ils voulaient faire cadeau à Monseigneur, toujours disposé à accepter ces bonnes aubaines.

A peine étaient-ils installés à table qu'un indigène vint avertir que la pirogue du bœuf s'était retournée.

Grand émoi, d'autant plus que la même pirogue contenait aussi de l'ivoire, petit profit de la mission. Le repêchage fut difficile, mais réussit à souhait; seul, le bœuf paraissait incommodé par l'absorption d'une quantité d'eau plus que suffisante.

Le capitaine, qui rentrait en France, était plus pressé que moi de voir arriver des pirogues. Au bout de huit jours il eut enfin cette douce satisfaction.

Je restai de nouveau seul, et j'eus le plaisir de voir passer Martel, qui m'apprit l'arrivée de M. de Mézières à Banghi. Les pirogues recrutées par lui redescendirent à Banghi chercher nos charges.

Pendant ce temps, M. l'inspecteur de milice

Langlais venait me rejoindre. Il se dirigeait vers le Chari, où il allait rejoindre M. Rousset, alors seul dans ces parages. Lui parti, je n'y tins plus, et profitant de ce que j'avais avec moi quelques Sénégalais, je résolus d'aller explorer les environs.

Je me dirigeai donc vers les villages ouaddas de l'intérieur, qu'au bout de deux jours je rencontrai.

Quelle ne fut pas ma surprise de tomber au milieu d'un pays très cultivé ! Je commençais à croire que les nègres méprisaient les fruits de la terre, bien que les vivres que m'apportaient à mon campement les indigènes de l'intérieur eussent dû me faire soupçonner l'existence de ces plantations.

Les villages offrent, chez les Ouaddas, un caractère tout particulier ; les cases étant séparées par de vastes cultures, l'espace couvert est considérable.

Je m'arrêtai au village de Garo. Il vint immédiatement me présenter ses hommages, m'apportant de nombreux cadeaux, tels que cabris, poulets, légumes indigènes de toutes sortes. Je le priai de repasser le lendemain, étant à ce moment sous le coup d'un violent accès de fièvre, et lui manifestai mon intention d'acheter de l'ivoire. Pour le mettre en bonne humeur, je lui fis quelques largesses.

Le lendemain matin il revint en effet, m'apportant de fort belles défenses et m'indiquant à un jour de là un village où j'en trouverais d'autres.

Je partis avec mon boy, mon cuisinier et deux

Sénégalais. Vers le soir j'arrivais au but. Au moment où j'entrais dans le village, escorté d'une centaine de sauvages qui m'avaient vu passer et m'avaient suivi, un vacarme épouvantable se fit entendre. Je m'inquiétai de ce bruit : mon interprète m'apprit que les indigènes saluaient le retour de la lune. Les uns tapaient sur des tams-tams, d'autres sonnaient de la trompe, d'autres faisaient résonner des clochettes, et ceux qui ne possédaient aucun instrument n'étaient pas les moins bruyants et poussaient des cris sinistres comme des chiens hurlant à la mort.

Mon arrivée fut donc en musique. Le chef, en grande pompe, entouré de deux cents de ses administrés, m'attendait sur la place. Il se leva majestueusement et me tendit la main. Puis j'appelai mon interprète et la palabre commença.

Après m'avoir parlé de son père, du père de son père, il me dit, ce que je savais du reste, que les Ouaddas qui habitaient les bords de l'Oubanghi, juste à l'emplacement de mon campement, en avaient été chassés par les Sabangas, et me demanda d'user de mon pouvoir pour leur faire recouvrer leur ancien territoire.

La question était très importante pour lui, car tout le commerce se fait sur le fleuve, et les populations riveraines en profitent pour rançonner celles de l'intérieur qui portent des marchandises au fleuve.

Je promis de transmettre sa demande au com-

mandant du cercle et j'entamai la question de l'ivoire. Le chef me vendit une pointe de 67 kilos.

Je poussai encore un peu plus loin, sur les rives de l'Ombella (Yambéré), et arrivai au bout de sept ou huit heures de marche dans un nouveau village. L'accueil fut plus froid; les hommes du village avaient vu des Européens, mais beaucoup de femmes ne connaissaient les blancs que de réputation. Je fus l'objet de leur curiosité, curiosité empreinte du plus grand sans-gêne.

Les hommes de ces pays ouaddas sont vêtus d'un lambeau d'étoffe passant entre les jambes et retenu à la ceinture par une lanière de peau d'éléphant ou de cabri.

Les femmes vont absolument nues. Elles ont la cloison du nez percée, ainsi que les narines, et passent dans ces orifices une paille ou un bâtonnet. Quelques-unes ont la lèvre supérieure ornée d'un bouton d'antimoine, tandis qu'à la lèvre inférieure pend un ornement, sorte de pendeloque en cristal de roche.

Les Ouaddas sont anthropophages, si j'en juge par le nombre considérable de débris d'ossements humains qui jonchaient le sol.

A mon retour, le chef Garo voulut absolument me donner en présent une de ses jeunes esclaves. Je fus obligé d'accepter et la donnai à mon Sénégalais.

Les chemins étaient impraticables, la route coupée de marigots vaseux dans lesquels on enfon-

çait jusqu'au ventre. Peu de gibier, par exemple, mais beaucoup de traces d'éléphants.

Le pays peu boisé, une brousse d'herbes de deux ou trois mètres de haut, des arbres seulement le long des ruisseaux, qu'il fallait aussi traverser en entrant dans l'eau parfois jusqu'au cou.

Quelques heures avant l'arrivée à mon campement, je dus franchir l'Ombella. Le pont d'arbres s'était rompu, et force nous fut de passer en nous servant d'une liane à laquelle nous nous soutenions et qui nous aidait à lutter contre le courant.

En arrivant à Ouadda, je trouvai M. Bourgeau. Il me fut d'un grand secours, car la fatigue de mon voyage dans les marigots avait déterminé chez moi une fièvre bilieuse hématurique. Grâce aux soins aussi dévoués qu'intelligents de mon compagnon, je pus me relever après avoir été bien près de la mort. J'y laissai seulement mon embonpoint, et de quatre-vingt-un kilos descendis à soixante-sept. M. Bonnel de Mézières était passé à Ouadda, remontant vers Mobaye, depuis quelques jours.

Enfin M. Charles Pierre arriva à Ouadda, conduisant le convoi de nos charges, trente-neuf pirogues. Au village de Mabata, il avait eu onze de ses embarcations chavirées par un violent orage (une tornade), et avait été retardé par la recherche de ses marchandises. Trente caisses manquaient

CHEF OUADDA ET SA SUITE

à l'appel, et presque toutes contenaient des vivres!

Nous préparions immédiatement notre convoi et notre départ pour Mobaye.

La traversée ne devait pas avoir lieu sans incidents. Les rapides nous jouèrent encore de vilains tours. Une pirogue coula sous un fond de quatorze mètres d'eau, au pied d'une falaise à pic. Nous attachant à des arbres, nous essayâmes en vain de repêcher nos marchandises. Elles ne furent retrouvées que quelques mois après, aux basses eaux.

Après une dizaine de jours nous arrivions à Mobaye. Nous avions traversé le pays des Banziris. Leurs villages étaient presque sous l'eau et les habitants circulaient en pirogue d'une case à l'autre.

De mœurs très douces, les Banziris possèdent une physionomie agréable. Leurs lèvres ne sont pas lippues et ils ont un type sémite très prononcé. Aimant passionnément la danse, hommes et femmes se livrent à des tams-tams monstres. Les femmes, toujours souriantes, sont très belles de formes, de véritables statues de bronze. Aucun voile ne cache leur nudité lorsqu'elles sont jeunes filles. Les femmes portent quelquefois une feuille de bananier enfourchée et maintenue sur le devant par un crin d'éléphant. Leur coiffure est très remarquable. Les cheveux sont mêlés de petites perles et arrangés en mosaïques fort gracieuses. Quelques-unes allongent leurs cheveux au moyen

de cordelettes de fibres de palmier qui tombent jusqu'à terre. Elles sont ainsi ravissantes. Peu farouches, elles ne considèrent pas la fidélité comme une des vertus fondamentales de la famille. Il est vrai qu'on reproche au sexe fort des habitudes qui mettraient chez nous un homme au ban de la société.

Les Banziris sont pêcheurs, ont de très belles pirogues sculptées, terminées aux deux bouts par une plate-forme où se tient le *tomboyeur* qui guide l'embarcation. Les pagayeurs rament assis sur le bord de la pirogue. Leurs pagaies sont aussi quelquefois artistement travaillées. Ils vendent aux peuples de l'intérieur les produits de leur pêche, qu'ils échangent contre des végétaux comestibles.

Leurs cases sont coniques, en chaume. Au milieu, au-dessus du foyer, se trouve une espèce d'échafaudage où l'on met fumer les poissons. Ils couchent sur une natte ou sur un lit en bambou de soixante centimètres de large sur un mètre environ de long, monté sur de petits pieds de vingt centimètres. C'est sur ce lit qu'ils s'installent pendant qu'un artiste capillaire dispose l'échafaudage compliqué de leurs coiffures.

Les Banziris nous sont très attachés. Très soumis, ils ont rendu pour les transports beaucoup de services.

Les Sangos, leurs voisins, ont à peu près les mêmes mœurs, mais ils sont, s'il est possible, plus bruyants. Beaux hommes, bien découplés, ils ont

un totem (signe de race) remarquable : la ligne du nez se prolonge sur le front par cinq points tatoués. Leur coiffure est disposée en crête sur le milieu de la tête.

Les Sangos sont aussi pêcheurs, peut-être cependant moins absorbés que les Banziris.

Lorsqu'un Sango meurt, tous ses voisins se rendent à sa case pour lui faire une dernière visite. Les femmes pleurent et les hommes poussent des cris pour le réveiller. On bat le tam-tam, on sonne des petites clochettes jusqu'à ce qu'on ait la preuve bien certaine de sa mort.

On l'enterre alors, après l'avoir enveloppé d'un pagne d'écorce de figuier, avec ses armes et sa pagaie, et la journée se termine gaiement par une danse générale. La danse de guerre des Sangos est d'un grand caractère; ils l'exécutent fréquemment, ce qui est assez extraordinaire chez un peuple éminemment pacifique.

Les Sangos sont très amateurs de musique. Leurs orchestres se composent de tams-tams de différentes dimensions, de trompes d'ivoire, de sortes de castagnettes de métal. Les Sangos ne sont anthropophages que par occasion et ne mangent que les ennemis tués en guerre.

Après mille péripéties, de nombreuses tornades qui nous obligeaient souvent à interrompre notre marche, car les éléments déchaînés soulèvent sur le fleuve de véritables vagues, dangereuses pour la stabilité des pirogues, nous apercevions sur le

flanc d'une montagne aride et dénudée le poste de Mobaye.

Les tams-tams de nos pirogues avaient signalé notre arrivée ; aussi trouvions-nous au débarcadère M. Bonnel de Mézières et M. l'administrateur des colonies Henry. Nous n'étions pas fâchés de nous retrouver sur la terre ferme et de connaître la marche que nous allions avoir à suivre dans notre montée vers le M'Bomou.

CHAPITRE VIII

De Mobaye à Bangassou. — Le cercle de Ouengo. — Les Yakomas. — Les Boubous. — Les Dendis. — Traces du passage de Marchand.

Mobaye domine un terrible rapide de même formation que celui de Banghi. En amont et en aval de ce rapide se trouvent deux immenses lacs. La nécessité de transborder les marchandises, en même temps que l'importance politique de la région, a déterminé le gouvernement à construire un poste sur ce point. Les Belges, de leur côté, ont édifié le superbe établissement de Banziville. Le fleuve seulement sépare les deux postes.

L'administrateur français avait su se faire aimer des populations qu'il gouvernait. Le marché du samedi avait pris avec lui une grande extension. On y venait de tous les villages de l'intérieur. Les Boubous, peuple sauvage, mais cultivateur, y apportaient les produits de leur sol, et on se faisait avec peine à l'idée que ces mêmes Boubous avaient, quelques années auparavant, dévoré le pauvre de Poumayrac. Le dimanche, M. Henry rendait la justice. Son équité n'avait pas tardé à être connue et les indigènes venaient même de la

rive belge faire régler leurs palabres. A ces derniers on faisait payer un droit en nature, et les frais du procès alimentaient, avec les amendes perçues en poulets ou en cabris, la cuisine du poste.

Ce n'est pas sans émotion que je parle ici du bon M. Henry. Je devais plus tard le retrouver comme commissaire du gouvernement à Rafaï, où nous nous liâmes d'une forte et bonne amitié. Nous espérions pouvoir continuer en France ces cordiales relations nouées dans la misère de la brousse. Le destin en avait décidé autrement, et à peine arrivé à Paris j'apprenais la mort de mes espérances en même temps que celle de mon ami.

M. Henry n'avait peut-être pas l'étoffe d'un gouverneur, mais il possédait en revanche des qualités de cœur inestimables : il était juste, bon et généreux. Son nom est écrit dans le martyrologe africain, et il jouira de l'ultime privilège de n'avoir pas été oublié de ses amis.

Il s'agissait pour nous maintenant de nous entendre. Nous allions arriver dans les pays que nous voulions organiser commercialement. Nous n'étions pas trop de cinq pour accomplir notre tâche, et encore fallait-il procéder avec méthode.

Il fut décidé que M. Bonnel de Mézières, Martel et moi prendrions les devants pour monter à Ouengo ; Bourgeau et Pierre restaient à Monbaye pour organiser les convois.

M. Henry mit à notre disposition deux énormes

pirogues. Bonnel et moi nous installions sur l'une, tandis que Martel disposait l'autre pour son voyage.

Martel devait s'arrêter en cours de route. Atteint de la dysenterie, très fatigué, il fit un court séjour à Sango.

Cette affection ne devait pas l'abandonner durant onze mois. Jamais on n'entendit de lui une plainte, jamais il ne s'alita, et il continua comme un homme bien portant à rendre de continuels services à la mission. Il est rare de trouver dans une maladie aussi déprimante une telle force de caractère alliée à un pareil oubli de soi-même.

A Guelorget nous couchâmes un soir. Un cruel souvenir s'attache à ce poste, qui tire son nom de celui d'un sergent-major massacré et mangé par les Yakomas.

Obligé de sévir à son arrivée dans le pays, les indigènes ne lui avaient pas pardonné sa sévérité. Ils résolurent de le tuer. Le bruit en vint à ses oreilles ; loin d'en être effrayé, il eut le tort de ne pas prendre assez de précautions. Comme avec ses Sénégalais il construisait une case (le poste actuel), des indigènes surgirent portant des gerbes de paille. Sous ces gerbes il y avait des sagaies dont ils lardèrent Guelorget et sept Sénégalais occupés sur le toit. Ils enlevèrent leurs corps et les dévorèrent.

En souvenir du sang généreux versé pour son pays par le sergent-major, on donna son nom au

poste, afin de perpétuer dans la colonie le souvenir de ce vaillant.

Les Yakomas qui s'étaient rendus coupables d'un tel meurtre appartiennent à une race nombreuse et belliqueuse de l'Oubanghi.

Ils ont certains rapports physiques avec les Sangos, mais leur physionomie est plus sauvage et plus dure.

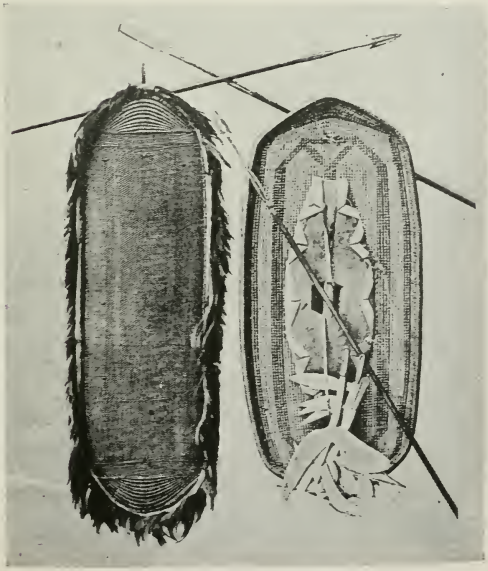
Certains villages étaient en hostilité ouverte avec le poste. On nous avait recommandé de n'y pas coucher. Pendant le jour nous longions les rives de ces villages ennemis.

La population était rangée en armes et gardait un silence inhabituel chez ces gens-là. Une maladresse d'un Sénégalais qui par fanfaronnade les ajusta faillit amener un incident. Le sang-froid de M. Bonnel de Mézières calma les esprits un peu échauffés.

Ce soir-là, ne trouvant pas de villages amis, nous dûmes naviguer longtemps. L'obscurité profonde de la nuit nous surprit au milieu du fleuve à un endroit où il était impossible de débarquer, à cause de l'inondation. La lune se leva enfin, et vers deux heures du matin, dévorés par les moustiques, nous pouvions aborder un petit village. Nous n'avions rien pris depuis le matin, mais nous étions à un tel point éreintés que nous nous couchâmes immédiatement sur le sol dans une case indigène tout enfumée.

Malgré cela, à cinq heures le lendemain nous

ARMES YAKOMAS ET BOUBOUS



BOUCLIERS ET LANCES BOUBOUS

reprenions notre marche. Partout le fleuve débordé, les eaux entraînant à leur suite des arbres déracinés et même des îlots. Certains courants nous demandaient des heures pour les franchir; heureux lorsque la tempête et la pluie ne rendaient pas notre marche plus pénible encore!

Enfin nous atteignions le village Abiras. Il y avait eu autrefois un poste français, maintenant gardé par quatre Sénégalais. C'étaient des tirailleurs, l'occupation militaire commençait. Des vestiges de plantations et un reste de potager restaient encore. Des orangers plantés dans la cour palissadée étaient en fruits.

De nombreux indigènes nous apportèrent de l'ivoire.

Le commerce principal des Yakomas consiste en fers de lances qu'ils fabriquent. Ils échangent ce produit dans toute la rivière. Le fer est débité en petites pelles appelées guindjas.

Le long du fleuve ce n'est qu'une succession de hauts fourneaux minuscules. Les Yakomas ramassent en saison sèche dans la rivière le minerai de fer, qui est à peu près sans mélange, et le traitent par la méthode catalane.

Je remontai jusqu'à Ouengo où nous arrivions le surlendemain. Le convoi mis en ordre, je revins aux Abiras pour finir de traiter une affaire d'ivoire avec un chef, qui par-dessus le marché me gratifia d'une jeune et jolie négresse. Mon boy, de ce jour, convola en injustes nopces.

Le poste de Ouengo est construit à soixante-dix mètres au-dessus du M'Bomou, au commencement du seuil de Ouengo-Bali. Ce poste, vaste rectangle de deux cent cinquante mètres de long sur cent cinquante de large, est palissadé. On a été obligé de prendre cette précaution à cause des incursions des Yakomas.

Si jamais hospitalité fut cordiale, c'est bien celle que nous reçûmes de M. le lieutenant Bidault. Très énergique, très militaire, dur pour lui-même autant que pour les autres dans le service, c'était bien l'ami le plus affectueux et le plus loyal dès qu'il rentrait dans la vie privée.

L'observation de la discipline et l'exactitude, c'est ce qu'il demandait et ce qu'il était parvenu à obtenir de ses administrés. Aussi les charges ne séjournaient-elles pas à Ouengo; le portage était organisé d'une façon très juste et très rationnelle. Chaque village avait son tour et fournissait un nombre de porteurs proportionné à son importance.

Le lieutenant, avec lequel nous avions été vite amis, demanda à Bonnel de Mézières que je reste à Ouengo pour assurer nos transports. Lorsque nos compagnons nous eurent rejoints, Bonnel de Mézières partit pour Bagassou avec M. Martel, Charles Pierre s'installa à Bozeghi avec Bourgeau. Les transports, d'Ouengo à Bagassou, furent assez compliqués. Les charges étaient portées à dos d'homme du poste à Gozobanghi, où le

M'Bomou redevient navigable jusqu'à six kilomètres de Bozeghi, à Irikassa. De Gozobanghi à Irikassa elles étaient transportées par les pirogues des Dendis (race mâtinée de Yakoma et de N'Sakara). A Irikassa, autre voyage par terre jusqu'à Bozeghi, où les charges étaient embarqués de nouveau pour Bangassou. Le transport de nos trente tonnes ne dura guère qu'une quinzaine de jours, grâce au concours empressé du lieutenant Bidault.

Aussitôt terminé, Pierre regagnait Bangassou, d'où il filait pour Rafaï; Martel prenait la route du nord, vers Rato, et j'allais rejoindre, avec Bourgeau, M. Bonnel de Mézières à Bangassou.

Les Dendis qui avaient effectué nos transports sont des gens de rivière; ils sont cultivateurs, aiment passionnément la pêche, et obéissent au sultan Bangassou. Leurs villages, formés d'une agglomération de dix ou quinze cases, sont cachés dans la verdure.

Les Boubous de l'intérieur ou Alangbas sont essentiellement agriculteurs; les plantes cultivées chez eux, comme chez les Dendis, sont le manioc, le maïs, le sésame (semsem), l'arachide, les haricots, la patate douce, l'igname, le gombou, les citrouilles, le tabac, le bananier.

La panthère, l'éléphant, le bœuf sauvage, le sanglier abondent dans la région, et les antilopes y sont innombrables; les singes peu nombreux, mais le serval (chat-tigre) très commun.

Les animaux de basse-cour sont les cabris et les poules.

Dans les champs, les pintades abondent.

Quant aux forêts, elles n'existent pas; la végétation arborescente ne se rencontre que dans les thalwegs et dans les lieux humides; les arbres forment là des galeries de verdure très fraîches, très riantes, et très appréciées des moustiques.

M. Bonnel de Mézières m'avait écrit de me rendre chez Ringo, le frère de Bangassou. Lorsque j'arrivai à l'emplacement de son ancien village, je trouvai les lieux vides, et personne ne voulut m'apprendre où s'était retiré le vieux chef; je revins donc bredouille.

En passant à Irikassa, je pus admirer le gigantesque plan incliné construit par la mission Marchand pour faire passer les chaudières du *Faidherbe,* mais les pluies et le mauvais temps avaient déjà dégradé ce remarquable travail, dont il n'existe maintenant probablement plus de trace. Je me rendis compte aussi de l'extrême habileté des payageurs dendis, habitués à traverser toujours les mêmes rapides, et j'en conclus qu'il serait peut-être bon d'organiser pour chaque rapide de l'Oubanghi des équipes qui étudieraient le régime des eaux et la route à suivre suivant la saison.

Nous arrivions maintenant aux pays placés sous l'autorité du sultan. Ceux que nous avions traversés jusqu'ici ne jouissent d'aucune autonomie. Ce n'était qu'une succession de villages ayant cha-

cun leur chef, sorte de maire qui règle les différends, assigne à chaque famille le terrain qu'elle peut cultiver, et représente le village dans les palabres avec les villages voisins et dans les relations avec les blancs. Ces peuples très primitifs n'ont pas encore compris l'utilité pour une race de se grouper sous une domination unique pour faire face à un envahisseur possible. De là la facilité de traverser un pays, où il suffit d'être mal avec un village pour avoir les autres comme amis.

Nous verrons que c'est à l'initiative malencontreuse des Belges que Bangassou doit sa puissance, qu'elle n'est du reste pas encore bien établie, et qu'il vaudrait mieux ne pas nous laisser aller à cette fureur de centralisation qui nous anime en France comme aux colonies.

CHAPITRE IX

BANGASSOU

Généralités. — Visite à Bangassou. — Les femmes du sultan. — Visite du sultan. — Nouvelles de France. — Bangassou déjeune avec nous. — Le docteur Pujol — Les fêtes à la mort de Ringo. — Curieuse manière d'obtenir le silence de ses épouses employée par le sultan. — Peu d'autorité du sultan. — Les Boubous. — Impressions.

Le poste de Bangassou est situé au bord du M'Bomou, sur un emplacement marécageux et malsain, mais le seul d'où l'on puisse surveiller les agissements du sultan.

Le territoire de Bangassou s'étend au nord du M'Bomou, de Ouengo à Dramani. Il est borné à l'ouest par la rivière Koto ou Kota, au nord par le territoire des Viris et à l'est par le sultanat de Rafaï, est arrosé par le M'Bomou et ses nombreux affluents, parmi lesquels le principal est le M'Bari.

Les N'Sakkaras sont turbulents et guerriers. Ils ont une passion pour la chair humaine. Tous les ans, ils font aux Boubous, leurs voisins, une guerre traditionnelle pour venger la mémoire du grand-père de Bangassou, qui fut mangé par cette peuplade. Les esclaves ramenés en captivité alimen-

tent durant l'année la table du sultan et de ses chefs.

Les N'Sakkaras portent pour tout vêtement le pagne entre-jambes d'écorce de figuier. Leur signe de race consiste en une branche tatouée sur le front; le signe est le même pour les femmes, qui n'ont pas d'autre costume.

Les armes indigènes sont la sagaie, le couteau de jet, l'arc et les flèches empoisonnées au moyen du suc de l'euphorbe candélabre, mêlé parfois à des viscères de serpents venimeux. Ils ont aussi un bouclier ovale dans lequel sont suspendus les couteaux de jet. Leur coiffure est très remarquable. Ils forment avec leur chevelure tressée et huilée une sorte de casque qui leur donne un aspect un peu égyptien.

Les explorateurs belges qui ont traversé les pays n'sakkaras estiment la population à cent vingt mille habitants, répandus sur 43,000 kilomètres carrés. Le chiffre, bien qu'il ne représente que trois habitants à peine par kilomètre carré, est peut-être un peu exagéré.

Le poste de Bangassou était, à notre passage, commandé par un vieux capitaine, très brave homme, mais manquant totalement d'énergie et de prestige. Il se figurait toujours que Bangassou préparait contre lui quelque mauvais coup, tandis que de son côté le sultan se méfiait de lui et soupçonnait la loyauté de ses intentions.

Bangassou a quarante-cinq ans environ. Il est

de taille moyenne, très bedonnant. Un collier de barbe entoure son visage. Il a l'œil vif, comprend le français, qu'il ne parle pas.

Dès notre arrivée nous allâmes tous lui rendre visite. Il était assis près de sa zéribah (village), sur un fauteuil de bois, et rendait la justice. Les principaux chefs l'entouraient, ainsi que ses femmes préférées; le peuple faisait cercle, et au milieu du cercle étaient accroupis les prévenus.

En nous voyant venir, le vieux chef se leva, salua militairement en nous disant : *Bonjou, ça va bien?* Nous l'assurâmes du parfait état de notre santé; il nous serra la main et fit signe à l'une de ses femmes d'apporter des sièges. Quelques minutes après, nous étions assis sur de vieilles chaises boiteuses, débris du poste. Nous causâmes longuement, au moyen d'un interprète, avec le sultan, qui poussa la gracieuseté jusqu'à nous inviter à nous rafraîchir.

On apporta une table sur laquelle une des femmes, vêtue, par hasard, étendit son pagne remarquable de crasse, et Bangassou nous servit lui-même une espèce de liqueur appelée togo, sorte de bière de mil parfumée au miel. Les verres étaient sales, très sales, peu encourageants. Nous hésitions. Bangassou, ne comprenant pas notre hésitation, but une gorgée à chacun de nos verres pour nous persuader qu'il n'avait aucune intention de nous empoisonner, et nous dûmes nous exécuter. Bangassou se leva alors, et choquant son verre

contre le nôtre, très digne : « A ta santé tout droit ! » et cela d'une façon si comique que si je n'avais pas craint de manquer de respect au ventripotent despote, je lui aurais éclaté de rire au nez.

Notre soif étanchée, Bangassou demanda sa pipe, une énorme bouffarde que tenait à la main une de ses femmes, et dont le tuyau, de soixante-dix centimètres de long, percé dans une tige de bois, se terminait à un bout par un fourneau de métal, à l'autre par une amande de fruit de palmier borassus creusée et remplie de chanvre. Dès que Bangassou eut sa pipe aux lèvres, toute l'assistance frappa en cadence dans les mains, tandis que la garde, munie de trompes d'ivoire, sonnait probablement la fanfare équivalant à « ouvrez le ban ».

Quand Bangassou eut fini, il passa sa pipe à un de ses chefs, la musique et les battements de mains s'arrêtèrent. Le chef, après avoir fumé, la donna à son voisin, et ainsi de suite. Bangassou prit une bouteille que lui passait une de ses femmes et but deux ou trois gorgées d'une liqueur à base de kola. Dans un langage imagé et intraduisible, il nous expliqua que cette liqueur avait une vertu toute particulière : c'était peut-être le satyrion des anciens.

On ne s'étonnera point que Bangassou ait recours à cette médecine quand on saura qu'il a six cents femmes. C'est peut-être l'homme du monde le plus aimé ; en tout cas, c'est sûrement le plus... trompé.

Ces dames habitent un village autour de la case

de Bangassou, où il ne couche jamais, de peur qu'on ne l'assassine. Le monarque nous avait invités à visiter ce village. Les cases, coniques, sont très élégamment construites et plus vastes que celles des peuples que nous connaissions. Le chaume ne va pas jusqu'à terre et en est séparé par une muraille d'argile de cinquante centimètres. A l'intérieur, le sol est légèrement abaissé.

Le coup d'œil est des plus pittoresques. Il y a là de vieilles femmes, premières compagnes de Bangassou, ses péchés de jeunesse; d'autres d'un âge moyen, et enfin de toutes jeunes. Rieuses et bonnes filles, elles sont aussi très inconvenantes. Nous ne comprenions pas toutes leurs conversations; leurs gestes, qui auraient fait rougir un sapeur, ne nous échappaient pas. Nous explorâmes le village dans tous ses coins et recoins, mais, j'ai hâte de le dire, notre vertu ne succomba point, bien qu'elle eût à subir de rudes assauts.

Nous revenions à notre campement par la grande place du village. C'est là que se trouve l'arbre des sacrifices. A cet arbre sont attachés les crânes des Boubous que Bangassou s'est offerts à la sauce. Les crânes sont presque aussi nombreux que les branches, et un énorme tas de ces ossements s'élève au pied de l'arbre.

A côté, les indigènes que nous avions vus tout à l'heure attentifs à la parole de justice de leur sultan, dansaient et folâtraient au son du balophon.

Le balophon est un instrument commun à pres-

que toutes les peuplades de l'Afrique. Il se compose de touches de bois dur et sonore montées sur des courges de différentes dimensions; c'est le piano du nègre, sauf que la table d'harmonie est remplacée par des citrouilles. Le son en est très doux. Nous devions nous rendre compte plus tard que Bangassou était un très grand artiste sur cet instrument.

Dès notre rentrée au campement, nous avions envoyé des cadeaux à Bangassou.

Il nous fit prévenir dès le matin du jour suivant qu'il se présenterait chez nous quand le soleil serait un peu bas, c'est-à-dire vers quatre heures.

Nous n'attendîmes point et vîmes arriver à l'heure exacte Bangassou, monté sur un cheval arabe, cadeau d'un sultan du nord. Deux indigènes tenaient le cheval par la bride, deux autres tenaient Bangassou par les jambes, et quelques autres avaient l'œil sur lui, afin que le personnage royal ne prît point de mal dans une chute, difficile cependant à prévoir.

Il était vêtu d'un pantalon de toile blanche et d'une tunique de général anglais, avait les pieds chaussés de pantoufles arabes; mais la tenue écarlate d'un lord Roberts quelconque ne lui avait pas paru suffisamment décorative, et il avait fait coudre à plat sur la poitrine deux paires d'épaulettes dorées. Son chef auguste était coiffé d'une calotte de concierge brodée d'or, qu'il devait à notre générosité.

Derrière le cheval marchaient les ministres, vêtus, ceux-là, à l'européenne, c'est-à-dire affublés de défroques de Sénégalais du poste. Le ministre de la guerre se distinguait par des galons de trompette.

Ensuite venait un indigène portant un balophon.

Puis la garde armée de sagaies, de boucliers et de couteaux de jet, et précédée de quatre sonneurs de trompe portant des olifants de près d'un mètre de long, dont le pavillon était entouré de peaux de panthère.

Venaient ensuite vingt-cinq chèvres, menées chacune par une femme de Bangassou, d'autres femmes portant des paniers de maïs et de miel, et des esclaves chargés d'ivoire.

Et enfin l'armée, dont les premiers guerriers s'arrêtèrent à l'entrée du poste.

Bangassou, descendu de cheval par ses hommes, vint à nous suivi par ses ministres, la garde et les femmes. Il nous remercia de nos présents et nous offrit les cabris, les paniers de mil et l'ivoire, le tout produit de ses domaines, car, dit-il, l'immense pays des N'Sakkaras est sa propriété et rien de ce qui vit sur cette étendue n'appartient à d'autres qu'à lui.

— Du reste, ajouta-t-il, tu vas voir mes innombrables soldats qui ont vaincu les Tourgous (Rabah et ses hordes), et tu pourras alors juger que le sultan des N'Sakkaras est le plus puissant du pays.

— Bangassou, lui répondis-je, la renommée a

déjà fait parvenir aux oreilles des blancs le bruit de tes exploits guerriers. Nous savons que jamais, tant que tu vivras, toi et ta descendance, le sauvage Boubou et le cruel Tougou ne franchiront la limite de tes immenses États. Et jamais non plus homme sur la terre ne pourra se vanter d'avoir possédé autant et d'aussi belles femmes que toi.

— C'est vrai, répondit-il, j'ai autant de femmes et d'esclaves que tu as de perles dans tes marchandises.

— Et tu as mangé autant de Boubous que tu as de femmes?

Il sourit et me répondit sans conviction :

— Oh! les vieux mangent l'homme, mais moi je n'en mange plus depuis que je sais que cela ne fait pas plaisir aux blancs; les Boubous, du reste, sont des sauvages.

— Tandis que tu es grand chef et les N'Sakkaras de grands guerriers.

Bangassou fit un signe d'assentiment et appela d'un geste le porteur du balophon.

Il en passa la courroie à son cou, prit les bâtonnets dans ses mains et entama un chant guerrier.

Le ministre de la guerre prit alors le commandement des troupes.

La sagaie à la main, à peine vêtus d'un pagne d'écorce de figuier passé entre les jambes, les N'Sakkaras défilèrent un à un. Les uns avaient de grands boucliers de vannerie ovales et des cou-

teaux de jet à quatre pointes ; d'autres, un carquois de flèches empoisonnées et un arc bien tendu ; enfin quelques-uns étaient armés de fusils à tir rapide.

Ces derniers, comme des figurants, défilèrent plusieurs fois ; ils allaient, après avoir défilé, prendre la queue du cortège et reparaissaient à l'infini.

Nous riions en nous-mêmes de l'expédient du vieux Bangassou, qui s'époumonnait toujours en braillant.

Le défilé fini, nous le félicitâmes de la belle tenue de ses guerriers, et il nous présenta ses ministres :

Mada Babongo, le ministre de la guerre, chef très courageux ;

Paoupa, dit Sangarti, Azandé d'origine, son ministre de l'intérieur.

Ce dernier devait devenir notre ami et un de nos visiteurs les plus assidus.

Puis il prit congé, très fier de lui, et repartit après avoir été hissé sur son paisible coursier, toujours tenu par ses gardes du corps, et la calotte de concierge sur l'oreille.

Nous avions au moins gagné de quoi nous nourrir, nous et notre personnel, pendant notre séjour.

M. Bonnel de Mézières songeait à partir pour aller rejoindre le sultan Semio, qui le demandait à grands cris.

Sur ces entrefaites le courrier de France arriva, venant en même temps apporter à M. Bonnel de Mézières la nouvelle joyeuse de sa paternité et la douloureuse nouvelle de son veuvage. C'était une épreuve terrible à supporter, car s'il est pénible d'être ainsi frappé lorsqu'on est près de ceux que l'on aime, combien l'est-il encore davantage lorsque tout un monde vous sépare! Il fallait toute la force d'âme de notre chef, toute sa froide énergie pour ne pas se laisser abattre. Ce fut aussi pour nous un rude coup de voir les souffrances morales de celui qui n'était pas seulement notre supérieur, mais qui par sa loyauté, sa franchise et sa bonté, était vite devenu notre ami.

En même temps, une lettre de Bretonnet demandant à Bonnel de Mézières de lui adjoindre un de ses compagnons pour l'attacher à sa mission. Bonnel, qui désirait me voir réussir en Afrique, me représenta tout ce que la proposition avait d'inespéré et les avantages que j'en retirerais, me disant que malgré le besoin qu'il avait de nous tous, il serait heureux de me servir en cette circonstance.

Je refusai de quitter la mission à laquelle j'étais attaché.

Quelques mois après, nous apprenions le massacre de Bretonnet et de tous ses compagnons.

Bangassou, à nos demandes de porteurs, répondait toujours qu'ils étaient en route, mais ils n'arrivaient jamais.

Pour faciliter la montée de nos charges, nous décidâmes d'en faire passer une partie par le fleuve. Le sultan devait nous fournir des pagayeurs patris.

A jour fixe, pirogues et pagayeurs arrivèrent; Bangassou, vêtu d'un costume de flanelle blanche, vint surveiller le chargement. Il parut couché dans un hamac, les mains croisées sur le ventre et les yeux fermés. J'avais cru tout d'abord qu'on apportait au poste son cadavre; mais je le vis bientôt descendre avec précaution. Il s'assit au bord du fleuve sur une chaise longue et surveilla les préparatifs de départ. Pour le récompenser de son zèle, nous l'invitions à déjeuner. C'est ce qui pouvait lui faire le plus de plaisir; ce fut une époque dans sa vie, et je suis sûr que cette date sera consignée dans les annales des N'Sakkaras. Quand on voudra préciser un fait, on dira certainement : c'est tant d'années avant ou après que Bangassou a mangé avec le blanc.

Les apprêts du festin furent vite faits. On mit cuire toutes les côtelettes et les gigots d'un cabri.

Le déjeuner prêt, Bangassou prit place à table. Derrière lui, ses femmes préférées du moment et ses chefs.

On commença par des sardines. Le sultan en mangea une boîte, mais très correctement. Il observait ses voisins, et ayant renversé un peu d'huile sur la nappe, il en parut très affecté. Aux côtelettes, sa tenue fut un peu moins correcte; il

dédaignait la fourchette, et quand il avait mangé la viande, tendait l'os à ses femmes ou à ses ministres. Au gigot, tout le monde servi, il prit le plat et distribua les restes à sa suite. Les confitures firent ensuite son admiration; il trempait le doigt dans la marmelade et le faisait lécher à ses amis en riant d'un rire bon enfant, et joyeux de la joie des autres. A la fine champagne, il en prit une pleine tasse, qu'il remplit de nouveau pour ses chefs. Afin qu'ils n'en bussent pas plus que leur part, il leur tenait la tasse. Mais où il fut complètement indécent, c'est au moment de quitter la table. Il se permit certaine chose qu'on pardonne chez nous très difficilement, même à ceux qui ont des maladies d'estomac. C'est, paraît-il, l'usage là-bas; aussi, nous qui n'étions pas au courant, n'ayant pas répondu, il réitéra sa musique en nous poussant du coude. Le rire étouffant Bonnel, très dignement je rendis à Bangassou sa politesse.

Nous avions beaucoup admiré l'appétit de Bangassou. Quelle ne fut pas notre surprise en apprenant que le bon capitaine L... lui avait déjà envoyé un déjeuner copieux!

Il paraît toutefois qu'il avait trouvé notre cuisine bonne, car lorsqu'on lui portait un morceau délicat, il me l'envoyait dans la suite pour que je le lui fasse accommoder *manière de blanc*. Ce que je lui ai fait avaler de poivre et de piment à ce pauvre Bangassou!

J'étais devenu un assidu de la zéribah. Le doc-

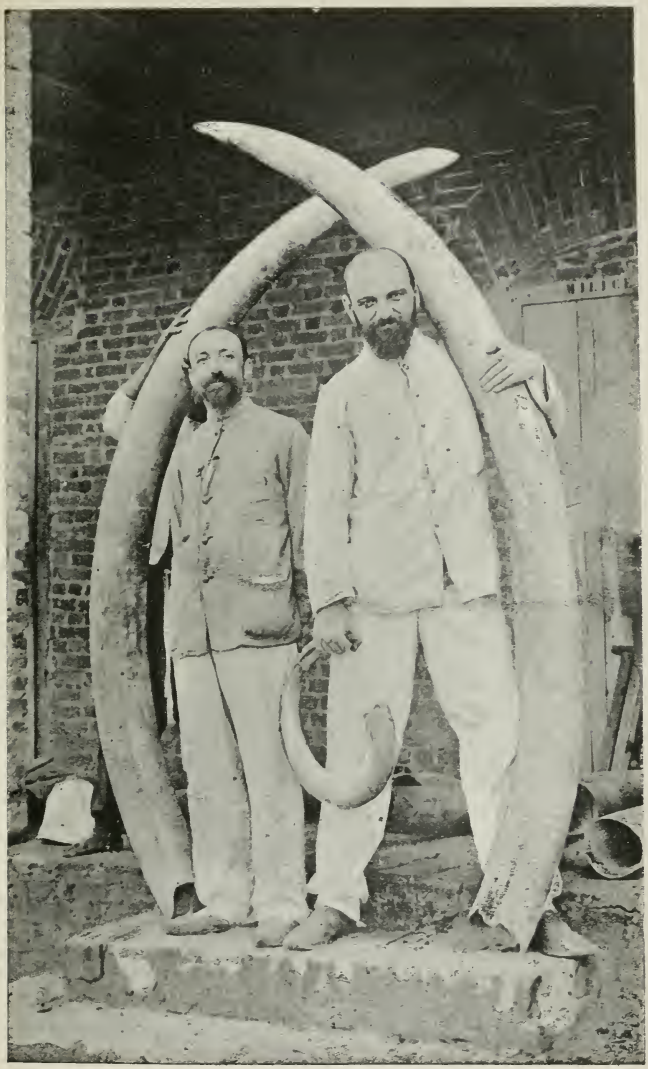
teur P..., un Gascon comme moi, remplissait à Bangassou les fonctions de médecin, fonctions difficiles, si l'on considère que ses malades pouvaient être à Tamboura, soit environ mille kilomètres à faire à pied. Un malade appelait-il un médecin, lorsque le médecin arrivait, le malade était mort ou guéri, mais le docteur, exténué de fatigue, s'alitait. Quel bon compagnon que ce brave P... ! Aussi gai et aussi blagueur au centre de l'Afrique qu'à la terrasse du Pousset, d'aussi bon appétit devant un dur morceau de cabri que devant ces bons foies gras qu'il recevait à de rares intervalles de Toulouse. Toujours content, jamais malade; c'était la sauvegarde des postes où il se trouvait. On se portait bien parce qu'on riait et pour ce que rire est le propre de l'homme.

P... m'accompagnait donc chez l'autocrate; et c'étaient là des parties bien amusantes. Bangassou, un beau jour, s'aperçut que nous lui manquions de respect et se fâcha. P... lui tapa sur le ventre, riant de plus belle, et lui fit répondre par l'interprète : « Je ris parce que je suis médecin et je suis content de te voir bien portant. » Le sultan fut très flatté, et depuis ce jour-là le consulta lorsqu'il avait mal aux cheveux à la suite de son incontinence.

Un jour pourtant il se défia.

— Dis donc, docteur, est-ce que tu sais empoisonner?

— Parfaitement, répliqua P..., c'est mon métier. La figure de Bangassou s'assombrit et il ne



POINTES D'IVOIRE D'ENVIRON 60 KILOS

LE DOCTEUR PUJOL

LE DOCTEUR ABEILLE DE LA COLLE

prit plus de remèdes sans les faire goûter au docteur.

Les distractions dont nous jouissions chez Bangassou ne tardèrent pas à devenir monotones, et les porteurs étaient toujours en route, d'après le sultan.

Il se produisit à ce moment dans la contrée un événement qui nous retarda encore. Ringo, le frère de Bangassou, que je n'avais pu aller voir à son village, dont on n'avait pas voulu me faire connaître l'emplacement, mourut.

Le sultan tint à lui faire rendre les plus grands honneurs. Ce qui peut faire le plus de plaisir à un N'Sakkara vivant, c'est de manger du Boubou. Bangassou en conclut que ce qui devait le plus réjouir les mânes de son frère, ce serait d'en voir manger aux autres.

Tous les prisonniers de la dernière guerre furent égorgés, et les sacrifices, que je pourrais qualifier de gastronomiques, durèrent dix jours.

Comme c'étaient les Boubous qui servaient de porteurs, je fus ainsi privé de ma seule chance de sortir du sultanat.

Par bonheur, Rafaï fut très désireux de voir nos marchandises. Il envoya de ses hommes pour faire nos transports. J'étais un peu rassuré et pus sans arrière-pensée assister aux fêtes de Bangassou en attendant de nouveaux convois de Rafaï.

Toute la journée et toute la nuit le tam-tam de guerre résonnait, accompagnant de ses sourds

grognements tantôt des sacrifices humains, tantôt des danses. Les indigènes étaient rangés sur un grand cercle de cinquante mètres environ de diamètre. S'accompagnant de clochettes métalliques, ils piétinaient en cadence presque sur place. Au milieu du cercle un musicien jouait du balophon. De temps en temps un des danseurs venait au milieu du cercle et esquissait un cavalier seul composé de grimaces et de contorsions atroces et obscènes.

Toute la nuit la danse continuait, les hommes s'enivraient de boissons alcooliques et se livraient à des orgies de viande humaine.

Un soir Bangassou me fit dire qu'en l'honneur de son frère il danserait devant ses femmes ; il me conviait à son bal comme spectateur. Je n'eus garde d'y manquer.

La place était éclairée par d'énormes feux ; les épouses de Bangassou dansèrent d'abord un pas très gracieux. Tout en chantant elles tournaient autour d'un cercle, accompagnant leurs évolutions de gestes lascifs. A un moment une des danseuses rentrait dans le cercle en même temps que celle qui lui faisait vis-à-vis. Après un chassé-croisé lent et voluptueux, l'une d'elles se laissait mollement tomber dans les bras de l'autre. Puis le corps de ballet exécutait pendant un instant une ronde endiablée et la figure recommençait.

On annonça par des sons de trompe l'arrivée

du sultan. Sa tenue était indescriptible : il n'avait pour tout costume qu'un bouquet de plumes sur la tête et un autre si drôlement placé qu'il est impossible de dire où il se l'était introduit.

Après un prélude de sa composition, où il faisait l'éloge de son frère, ses yeux s'allumèrent et, chantant une chanson d'une obscénité révoltante, il se mit à danser un pas de la plus grande sauvagerie. Épuisé et surexcité, il tombait bientôt au milieu de ses femmes préférées. Je renonce à raconter la suite.

Le sultan n'est pas toujours aussi tendre pour ses épouses. Un jour que l'une d'elles s'était rendue coupable d'une indiscrétion, Bangassou la fit exécuter et fit fendre le bout de la langue à toutes ses compagnes. Je m'en aperçus en arrivant à la zéribah du sultan. Toutes les femmes étaient rangées sur la place et se frottaient la langue avec un petit bâton, recevant dans une large feuille le sang qui coulait de l'incision.

Je demandai au sultan la raison de cette cérémonie : *Les femmes*, me fit-il répondre, *c'est mauvais par la langue; quand elles en savent long comme le doigt, elles en disent long comme le bras.*

Que ne nous est-il permis en France de raccourcir ainsi la langue à quelques personnes de ce sexe adorable !

Malgré la vive amitié que Bangassou professait pour moi, il lui était impossible de me donner des porteurs, non qu'il y mît de la mauvaise volonté,

mais il ne pouvait se faire obéir. Avant l'arrivée des Belges chez les N'Sakkaras, Bangassou était un grand chef, mais n'avait sur ce peuple qu'une autorité morale et religieuse. Les Belges lui persuadèrent qu'il devait, comme son voisin Rafaï, prendre le titre de sultan, et se servirent de leur influence pour faire accepter son autorité par les autres chefs.

Au début, tout alla bien; l'autorité morale de Bangassou, pas plus que sa supériorité comme chef de guerre, ne fut contestée, mais ses anciens collègues ne voulurent jamais lui reconnaître le droit de lever des impôts en nature, ni celui de commander des corvées.

De là, difficulté de ravitailler le poste; de là aussi, impossibilité d'effectuer des convois de Bangassou à Rafaï.

L'effectif du poste ne permet malheureusement ni d'obliger les vassaux du sultan à l'obéissance, ni d'empêcher les N'Sakkaras de faire la guerre aux Boubous.

Race très nombreuse et agricole, les Boubous, une fois en contact avec les Européens, pourraient leur rendre de grands services dans la colonisation du Congo français. Jusqu'ici les Européens ont été rendus responsables des razzias opérées chez eux par les N'Sakkaras. Lorsqu'ils connaîtront les blancs, les Boubous verront que, loin de soutenir Bangassou, ils sont les premiers à lui déconseiller de pareils agissements, et qu'il se cache d'eux pour réaliser ses desseins.

J'emportai de Bangassou deux impressions prédominantes. Je me rendais compte qu'il faut confier l'administration de nos colonies lointaines et sauvages à des fonctionnaires jeunes et d'initiative, et que la vie absorbante et épuisante des climats tropicaux influe sur l'énergie de l'Européen à tel point qu'il est vite usé, et qu'un homme dans la force de l'âge en France est souvent dans un état mental très inférieur dans certaines colonies lorsqu'il a dépassé la quarantaine. On devrait donc réserver les situations périlleuses de ces pays encore presque inconnus aux jeunes gens ambitieux de gloire et pas encore désillusionnés.

Mon autre impression est que, loin de chercher à centraliser les villages sous une autorité unique, on devrait au contraire chercher à détruire l'influence des sultans, qui ne peut être qu'une entrave à la nôtre. La puissance ne peut appartenir en même temps à un grand chef nègre et à notre gouvernement. Du jour où, comme sur l'Oubanghi, les villages seront indépendants de la tyrannie d'un potentat, il nous sera facile d'obtenir d'eux ce qu'ils nous refusent à cause de leur groupement. Diviser, en Afrique centrale, c'est régner.

CHAPITRE X

De Bangassou à Rafaï. — Chez M'Gombé. — Intempérance de Rafaï. — Visite d'Ethman Rafaï. — Les A'Zandès ou Niams-Niams. — Intrusion des musulmans. — Un combat à Fachoda. — Je pars pour Semio et le Bahr-el-Ghazal. — Le village d'Ali. — Arrivée à Semio. — Le sultan. — Exécutions sommaires. — Les A'Karès. — Le palais du gouvernement.

Fatigué par la fièvre et légèrement affecté par la dysenterie, je quittais sans regret le climat malsain et marécageux de Bangassou. Il paraît qu'on n'avait pas mangé tous les Boubous, car Bangassou put en procurer une vingtaine au lieutenant de Tonquedec, que j'avais eu le plaisir de connaître à Bangassou, et autant à moi. Nous nous mîmes en route. La marche à travers un pays coupé de profonds ravins est pénible; les animaux de bât sont inconnus. Il faut constamment se mettre à l'eau, et à peine sec on rencontre un nouveau ruisseau ou un nouveau marigot.

Le soir je couchais au village de M'Gombé, le fils de Bangassou. Il vint dès mon arrivée me rendre visite et m'apporta quelques poulets, puis s'accroupit en face de moi et me raconta une longue histoire où il était question de blanc, de flèches, etc. Je ne compris pas, mais fis semblant

d'être au courant, pour ne pas me diminuer aux yeux de mon hôte, et le congédiai.

Le lendemain matin, le jour apparaissait à peine que j'étais réveillé par un bruit de trompes et de tams-tams. Comme je ne me déshabillais jamais pour dormir, je me levai immédiatement. A la porte de ma tente j'aperçus un objet noirâtre en forme de boule, que je ne distinguai pas très bien. Je crus à une marmite oubliée par mon boy.

Le chef était sur la place avec tout son village. Il recommença son histoire de la veille, et comme elle semblait me laisser assez indifférent, il courut à l'entrée de ma tente et me rapporta l'objet que j'avais heurté. C'était une tête de N'Sakkara fraichement coupée; la main droite était attachée après l'oreille. J'appelai alors mon interprète, qui parvint à comprendre que c'était la tête de *celui qui, il y avait quelques jours, avait lancé des flèches sur le blanc*. Le chef prétendait même que je lui avais dit la veille d'exécuter ce malfaiteur.

Je fus navré de l'incident et de la précipitation de M'Gombé qui, croyant me faire plaisir, et aussi dans l'intention de se régaler, avait fait tuer un de ses sujets.

Le lendemain, mes guides m'égarèrent et, après avoir marché onze heures, nous nous retrouvions presque au point de départ. A force de demander un nouveau guide, j'arrivai à me mettre sur le bon chemin. Dans un village, je rencontrai un tirailleur sénégalais. Comme le village était abandonné, je

me demandais comment je dînerais avec mes hommes, lorsque le tirailleur m'apporta un superbe quartier d'antilope. Il s'était arrêté là pour boucaner la viande, et peut-être était-il la cause du départ provisoire des indigènes, qui savaient qu'un Sénégalais repu demande toujours autre chose pour satisfaire d'autres besoins. Comme les tirailleurs ne payent pas celles qui leur donnent leurs faveurs, ils sont très mal vus par les membres du bataillon de Cythère et ceux qui les protègent.

Huit jours après mon départ de Bangassou, j'arrivais à Rafaï, capitale du sultanat de ce nom. Charles Pierre m'y avait précédé et Martel arrivait de Rato et du nord presque en même temps que moi, avec une importante cargaison d'ivoire.

Nous voulions aussitôt nous rendre chez le sultan, mais on nous prévint qu'on ne pouvait se présenter chez lui que soit à sept heures du matin, soit de cinq à six heures du soir. Le reste du temps il était ivre-mort. Nous remîmes donc notre visite à la soirée. Ethman, le fils du sultan, vint nous voir, accompagné d'une suite nombreuse. Il parle couramment le français, que lui a appris M. Liotard, et est appelé à rendre à la cause de la civilisation de réels services s'il ne subit pas l'influence musulmane. Les Ouaddaïens et les habitants du Darfour cherchent en effet par tous les moyens à s'introduire dans le pays, et nous avons en eux des ennemis acharnés.

Ethman annonça notre arrivée à son père, qui voulut bien nous donner audience pour le soir même, et se fit excuser de ne pas venir nous voir, son état de santé ne lui permettant pas, paraît-il, de quitter la zéribah : depuis le départ de M. Liotard, il n'avait pas mis les pieds au poste. Rafaï tenait toutefois à nous présenter ses hommages et nous envoyait comme salam (salut) dix grosses défenses d'éléphant.

Rafaï est un des trois grands sultans a'zandès.

Fils d'un sultan Bandjia Rafaï Bengui, dans son enfance il fut envoyé auprès de Ziber et y resta jusqu'à la rentrée de celui-ci en Égypte.

Il succéda alors à son père et entretint des relations amicales avec Gessi et Lupton. Après la prise de Dem-Ziber par les Mahdistes, il fut inquiété par eux et se réfugia de l'autre côté du M'Bomou ; il descendit même jusqu'à l'Ouellé. A l'arrivée des Belges il remonta et, d'accord avec Semio, réoccupa son ancien territoire.

Il fut d'un grand secours à M. de la Kétulle, et dans sa marche sur Katuaka lui fournit des hommes et des vivres. En échange, les Belges lui octroyèrent les territoires du chef Yango, dans le Dar-Banda.

Le pouvoir de Rafaï est absolu, despotique même, son administration toute militaire. Son pays est arrosé par le Moï, le Chinko et son grand tributaire le Babado, enfin par l'Ouara. Toutes ces rivières ont de nombreux affluents qui se dé-

roulent en éventail sur le pays et coulent sous des voûtes de verdure.

Les peuples gouvernés par Rafaï sont les A'Zandès, les M'Biri, les Gabous. Les A'Zandès sont les plus intéressants. On les appelle aussi Niams-Niams.

Lorsqu'en 1869 le docteur Schweinfürt pénétra chez les A'Zandès ou Niams-Niams, il fut extrêmement frappé de leur sauvagerie. Le grand explorateur venait par le nord, c'est-à-dire par l'Égypte. Il pénétrait sans transition chez les peuples primitifs du bassin du Congo après avoir traversé uniquement des populations musulmanes ou qui avaient déjà subi le contact des Turcs.

Lorsqu'au contraire on pénètre chez les A'Zandès en venant de l'ouest, on traverse, pour y arriver, les contrées habitées par les hordes anthropophages bondjos, yakomas et n'sakkaras. Aussi l'impression est-elle différente : on est vivement frappé de l'intelligence de cette race et de sa perfectibilité.

Cette perfectibilité, jointe à un grand esprit d'assimilation, sera même la cause déterminante de sa disparition. Il est curieux de voir le pas immense que les Niams-Niams ont fait vers la civilisation depuis qu'ils sont en contact avec les Arabes et depuis que les Européens ont pénétré chez eux.

Aussi parait-il intéressant d'étudier ce qui subsiste encore de leurs coutumes primitives, car dans

quelques années il n'en restera pas trace et les A'Zandès ne seront plus eux-mêmes.

La race zandèse est répartie en trois grands sultanats : ceux de Rafaï à l'ouest, de Semio au centre et de Tamboura au nord-est, avec la chefferie de N'Dorouma.

Il serait bien difficile de donner même approximativement le chiffre de la population. La seule chose que l'on puisse constater, c'est qu'elle est moins nombreuse chez Rafaï et Tamboura, et plus dense chez Semio et N'Dorouma, son voisin.

Les causes de la disparition de la race sont de deux sortes : l'une ancienne, l'anthropophagie ; les secondes plus récentes, la traite avec les Arabes et le portage rendu nécessaire par l'occupation européenne.

Les A'Zandès ont la tête large et ronde, les cheveux épais et abondants, leurs yeux sont fendus en amande et ombragés d'épais sourcils ; le regard est franc, le nez très large à sa base, la bouche n'est pas exagérée dans sa grandeur, mais les lèvres sont épaisses et lippues. La peau est rougeâtre, d'un rouge terreux. L'aspect général de la physionomie est jovial et avenant.

Naturellement intelligents, les A'Zandès s'assimilent très bien toutes sortes de civilisations. J'ai vu chez Semio des ouvriers éduqués par les Belges, armuriers et selliers qui travaillaient d'une façon remarquable, et Rafaï possède plusieurs tourneurs sur ivoire qui sculptent cette matière non sans

art, malgré les faibles et primitifs moyens dont ils disposent.

Ils ont aussi un grand amour pour la musique, fabriquent des sortes de mandolines à cinq cordes dont ils tirent des mélodies en ton mineur, tristes généralement, mais qui témoignent d'un certain sens artistique. Leurs danses de caractère sont pourtant inférieures à celles de peuples beaucoup plus sauvages et surtout moins gracieuses. Mais peut-être est-ce à l'exclusion des femmes qu'il faut attribuer ce manque de charme.

Le salut des A'Zandès a une certaine analogie avec notre poignée de main. L'inférieur s'avance vers celui qu'il veut saluer, le haut du corps légèrement incliné et les mains jointes. Il prend entre ses deux mains l'extrémité de la main de celui qu'il honore, exerce une légère pression en même temps qu'un mouvement d'avant en arrière.

Lorsqu'un A'Zandès veut prouver sa déférence ou sa reconnaissance, il s'accroupit à quelques pas, nettoie de ses deux mains le sol autour de lui, s'incline et s'en va.

Devant le sultan, il est d'usage que personne, sauf les chefs, ne reste debout. On s'accroupit avant de lui parler.

L'hospitalité est de règle, et tout voyageur, à moins qu'il n'appartienne à une race inférieure, comme les Gabous et les Carreys, est sûr de trouver dans les villages qu'il traverse une nourriture abondante et un abri.

Entre gens de la même caste, le vol n'est pas sévèrement puni. Le délinquant est seulement obligé de rembourser le prix de l'objet qu'il a volé. Vis-à-vis des chefs, la même faute se paie souvent de l'ablation de la main.

Les A'Zandès sont polygames ; mais comme les femmes s'achètent, les riches seuls peuvent se payer le luxe d'en avoir plusieurs, et les pauvres, le plus souvent, n'en ont pas. Le sultan doit donner son approbation, ou à son défaut le chef du village. Quelquefois, après une guerre heureuse ou pour récompenser des services, le sultan distribue les femmes capturées à ses soldats ou bazinghers. Il garde ordinairement pour lui les jeunes et les jolies.

La femme est tenue à une grande fidélité. Elle ne doit avoir aucun rapport avec les hommes et tourne le dos lorsqu'elle en rencontre sur sa route.

La mort peut être le châtiment pour la femme adultère, mais comme celle-ci a une valeur marchande, elle s'en tire généralement avec un nombre plus ou moins grand de coups de courbache.

Les instruments agricoles dont disposent les A'Zandès étant très primitifs, les travaux de la culture sont d'une extrême simplicité. Le mil, le maïs et autres végétaux similaires, le manioc, sur une petite échelle, sont cultivés.

Le manioc est bouturé et planté en sillons ; il n'est arraché qu'arrivé à son complet développement et selon les besoins.

Il est très rare que deux fois de suite les cultures occupent le même emplacement. La propriété individuelle n'existant pas, les plantations appartiennent à la communauté et sont faites par ses soins sous la direction du chef, qui, une fois les plantations terminées, assigne à chaque famille l'emplacement nécessaire pour lui assurer sa nourriture personnelle. Tous les ans de nouveaux emplacements sont débroussés; les arbres trop gros pour être conservés et qui, par leur ombre, empêcheraient le développement normal des récoltes, sont détruits par le feu. On pratique à leur base un trou où l'on met un tison. L'arbre s'allume bientôt et, cédant à la combustion, ne tarde pas à tomber. Les branches sont débitées, tandis que le tronc brûle jusqu'à complète disparition. Les arbustes sont coupés à environ 1 m. 50 du sol. Lorsque les herbes ont été enlevées et que le terrain est relativement propre, on sème sans travail préparatoire. Les semailles se font d'une façon originale dans sa simplicité.

L'indigène porte ses graines dans un panier; d'un coup de talon il a fait dans le sol une sorte de dépression où, sans se courber, il place la graine; d'un autre coup de talon il la recouvre. Malgré la simplicité du procédé, les résultats sont bons, les récoltes presque toujours abondantes. Le maïs et le mil produisent deux fois l'an.

Les femmes et les esclaves s'occupent des travaux agricoles. Les hommes partagent leur temps

entre la chasse, le jeu ou la guerre. Cet éloignement des hommes des travaux des champs tient au nombre incalculable de querelles qui divisaient autrefois les A'Zandès.

Mais il est extraordinaire comme quelques années de civilisation arabe ou européenne ont amené les A'Zandès de la plus extrême sauvagerie à une sorte de supériorité sur les peuples voisins. Comme l'autorité du chef devenu sultan augmentait, les guerres devenaient plus rares. Les troupes régulières se formaient et, grâce à notre présence, la traite, sans disparaitre complètement, devenait plus difficile : de là un ralentissement dans les conflits de race.

Chez Rafaï, par exemple, nul n'oserait, sans ordres, entreprendre une expédition ou une razzia. Ce sultan possède des troupes bien disciplinées et bien armées, et les anciennes guerres se sont changées en actes de répression.

Courageux lorsqu'ils se sentent les plus forts, les Niams-Niams manient la sagaie, le couteau de jet et l'épieu avec force et adresse; certains ont encore le grand bouclier de vannerie. Les combats ne sont pas des plus meurtriers et la lutte cesse avant qu'il n'y ait eu beaucoup de sang de versé. La tactique des A'Zandès consiste à tomber à l'improviste sur un village au lever du jour. Surpris dans leur sommeil, les villages attaqués ne cherchent qu'à fuir et se défendent rarement. Les assaillants pillent alors le village et emmènent en captivité

les femmes, les enfants et les vieillards qui n'ont pu fuir. Si les vainqueurs sont anthropophages, les vieillards sont sacrifiés et les combattants se partagent leurs restes.

Quoi qu'en ait dit Schweinfürt, les A'Zandès sont peu cannibales; les véritables A'Zandès ne le sont même pas. Le savant voyageur a partagé l'erreur des Nubiens, qui appelaient Niams-Niams en général tous les peuples du bassin congolais. Il n'avait du reste parcouru que les confins du pays zandès, et il se pourrait que l'influence de leurs voisins les Monbouttous, par exemple, ait pu déterminer ceux du sud-est au cannibalisme. J'ajoute que le sultan Semio m'a avoué connaître certains villages peuplés d'hommes de sa race qui mangent la chair humaine.

Quelques savants ethnographes ont cru pouvoir affirmer que ce n'était pas par goût que les populations se livraient au cannibalisme. Qu'il me soit permis de dire qu'il ne rentre dans leur action ni croyances superstitieuses, ni esprit de vengeance, et que par conséquent le mobile qui les fait agir ne peut être que la gourmandise. Les A'Zandès, pourtant moins féroces que les Bondjos, même lorsqu'ils sont anthropophages, ne le sont que par occasion et ne tuent point dans le seul but de se procurer de la viande.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ces sauvages coutumes tendent à disparaître grâce à l'autorité des sultans, que ces repas macabres sont de plus

en plus rares, et qu'à mesure que pénètre notre civilisation ces actes de barbarie deviennent de plus en plus l'objet de la réprobation des indigènes eux-mêmes.

Les vieillards ne sont pas, chez les A'Zandès, l'objet d'attentions particulières, mais n'ont pas à souffrir de mauvais traitements. La condition des hommes de cette race est du reste bonne pour presque tous, car elle constitue l'aristocratie du pays, tandis que les Gabous et les Carreys, races inférieures et réduites à l'esclavage, sont tenus aux plus pénibles travaux.

La médecine est très rudimentaire et consiste le plus souvent en pratiques superstitieuses. Me trouvant chez Rafaï pendant une maladie assez grave du sultan, je le surpris un jour surveillant une de ces scènes. Un trou de quarante centimètres de diamètre et de trente centimètres de profondeur avait été creusé devant lui; le trou était rempli d'eau chaude mélangée à de la poudre de charbon. A côté une immense marmite pleine de viande de chèvre encore pantelante. Une des femmes du sultan prenait avec une calebasse l'eau du trou et en arrosait la viande.

Rafaï avait paru un peu ennuyé de ma brusque arrivée; je ne crus pas devoir le questionner, mais Ethman me dit plus tard que son père faisait fétiche et que ce sacrifice devait conjurer l'esprit du mal.

Depuis l'intrusion des Ouaddaïens en pays

a'zandès, ce peuple a adopté certaines de leurs pratiques médicales. C'est ainsi que j'ai vu appliquer des pointes de feu et poser des ventouses scarifiées.

Lorsqu'un A'Zandès meurt, sa mort est annoncée par des coups de fusil. Si c'est un homme, toutes ses femmes doivent immédiatement montrer d'une façon ostensible leur douleur et verser des larmes abondantes. Les hommes, de leur côté, organisent un tam-tam monstre suivi d'une orgie où le togo, le boudah et l'aréki coulent à flots. La durée de ces danses est subordonnée à l'importance et à la situation du défunt.

Les cadavres sont ensevelis couchés sur le côté droit, les mains allongées sur les genoux ; la fosse est peu profonde. Souvent le serviteur le plus aimé du défunt ou la femme qu'il chérissait le plus, et quelquefois les deux, sont étranglés et couchés à ses pieds dans la fosse. L'emplacement d'une tombe est ordinairement marqué par un petit toit de chaume sous lequel parents et amis viennent déposer de temps en temps des mets appréciés autrefois par le mort. Ses femmes se rasent la tête et restent enfermées de trois à cinq semaines. Elles redeviennent alors la propriété du sultan ou du chef, qui en dispose à son gré.

Les A'Zandès semblent avoir une vague croyance à une vie d'au delà : la pieuse coutume de placer sur les tombes des aliments le fait présumer. Mais pour eux le corps seul continue à vivre, car ils n'ont pas l'idée de l'âme.

Toute mort est considérée comme accidentelle et causée par l'esprit du mal. Les esprits sont du reste la base de leurs croyances; il existe pour eux deux courants opposés, l'un dirigé par l'esprit du mal, et l'autre, malheureusement moins puissant, guidé par l'esprit du bien. C'est pour apaiser le premier qu'ils ont recours aux fétiches.

La religion de Mahomet, malgré les tentatives des Arabes, n'a eu aucune prise sur ces populations, trop légères et trop superficielles pour s'assimiler des principes religieux aussi sévères. Il se pourrait toutefois que l'idée d'un Dieu créateur et tout-puissant, idée que l'on rencontre chez certains indigènes, leur ait été inculquée par les musulmans. Il est certain que cette croyance ne leur est pas naturelle.

Comme je demandais à Ethman si les A'Zandès avaient un dieu, il me répondit que non.

— Mais, lui dis-je, qu'appelez-vous Gounga?

— Ce n'est, dit-il, qu'un grand chef qui fait marcher le tonnerre; je sais bien que les Arabes disent qu'il y a un grand sultan qui voit tout et connaît tout, mais qui l'a vu? Les Arabes toujours y en a faire salam : y en a jamais boire, mais y en a mourir la même chose. Pour ça, pas besoin le bon Dieu.

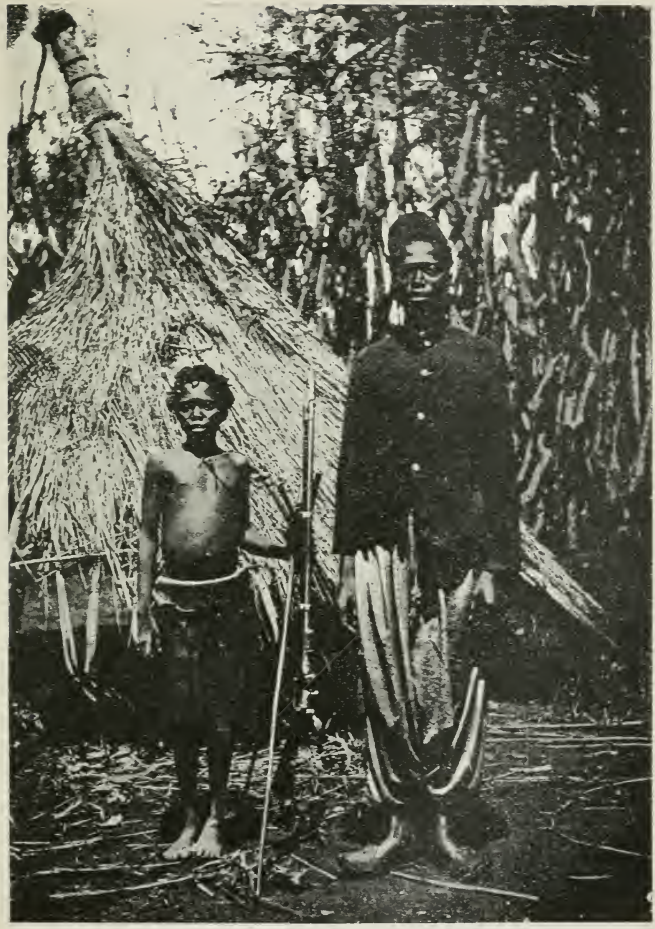
Les A'Zandès, il y a quelques années, portaient pour tout costume des peaux de bêtes attachées à la ceinture. C'est même cette particularité qui avait donné naissance à la légende des hommes à

queue. Les Nubiens, à l'esprit inventif, avaient attribué à l'individu ce qui dépendait de son costume.

Maintenant, grâce à l'introduction dans le pays de tissus de traite, soit par les Arabes, soit par les Belges ou les Français, les A'Zandès commencent à se vêtir. Ils ont même appris des musulmans l'art de tisser grossièrement le coton.

Leur costume préféré est le pantalon bouffant et une sorte de tunique serrée à la taille, descendant jusqu'aux genoux, boutonnée sur le côté et sur l'épaule gauche. Les chefs aiment à se parer de vêtements européens. Le sultan Rafaï porte le pantalon bouffant et par-dessus une chemise de coton qu'il laisse déboutonnée et dont il se garde bien de rentrer les pans, la laissant flotter en bannière. Semio, toujours très propre, a adopté le costume arabe, et Tamboura, très éclectique, porte soit une tenue arabe, soit de vieilles frusques, pardessus, vestons, redingotes dus à la générosité des quelques Européens qui l'ont visité et en particulier à Marchand et à sa mission. Il est permis de supposer qu'à l'origine le vêtement était plutôt un vêtement de protection que de pudeur.

Chez le beau sexe, le costume est moins compliqué que chez les hommes. Les jeunes filles font montre de leur personne, peut-être par loyauté commerciale, car la femme est un objet de vente. Cette extrême simplicité de vêtements permet à l'acheteur de voir la marchandise ; aucune désillu-



BAZINGHER ET SON BOY

sion ne serait possible si le caractère de ces dames était aussi facile à inspecter que leurs formes.

Les hommes portent quelquefois, ainsi que les femmes, de larges anneaux de métal, d'étain, d'argent ou d'antimoine, et un petit couteau dans une gaine de cuir attachée au-dessus du coude. En route, ils ne se séparent jamais d'un sac généralement en peau de singe où ils renferment les objets les plus variés, les plus divers et les plus inattendus. Enfin les bazinghers, armés de fusils, ont aussi une cartouchière, mais le soin de la porter est ordinairement réservé à leur jeune boy.

Les armes anciennes sont la sagaie, le couteau de jet et une sorte de faucille d'un modèle assez élégant. Dans quelques contrées, les A'Zandès ont encore conservé le grand bouclier de vannerie ovale dans lequel sont suspendus les couteaux de jet. Les guerriers portaient autrefois d'immenses coiffures ornées de plumes, mais toutes ces anciennes coutumes disparaissent avec l'emploi des armes à tir rapide. On peut encore voir de très belles trompes de guerre en ivoire atteignant jusqu'à deux mètres de long. Ces trompes servaient à faire des signaux et remplaçaient en quelque sorte les sonneries de clairon. Les clairons sont venus les remplacer, de même que les tambours se substitueront bientôt aux énormes tams-tams, qui jouent chez les A'Zandès à peu près le rôle que jouaient chez nous les cloches des beffrois.

Les costumes étaient autrefois des plus simples

chez les A'Zandès, et la coquetterie étant naturelle chez l'homme, ce peuple avait remédié à cette simplicité par l'emploi de dessins peints sur le corps avec le suc d'un gardénia et figurant damiers, carrés, losanges et lignes de toutes sortes. On comprend qu'avec ce moyen la variété du costume devenait facile. Aussi les femmes en profitaient-elles et affectaient-elles de ne pas se montrer deux jours de suite sous la même couche de peinture.

Le tatouage est aussi très en honneur. Les A'Zandès le pratiquent par incision et par ulcération. Sur la poitrine, des sortes de cartouches en forme d'X, le haut du buste et les bras couverts de dessins variés. Sur le visage, le front et les joues, des carrés remplis de petits points. Les A'Zandès, principalement ceux du territoire de Rafaï, ont aussi adopté les trois lignes parallèles sur les pommettes, qui sont le totem (marque de race) des Ouaddaïens et que dans le Banda on appelle « marque de Rabah », parce que ce dernier, traversant avec ses bandes le pays, aurait ainsi marqué tous les habitants.

On applique quelquefois aux enfants la déformation cranienne. Les enfants du sultan Rafaï ont été, entre autres, soumis à ces malaxations, ce qui leur a donné une tête en forme de pain de sucre assez originale. Je ne crois pas toutefois que cette coutume soit générale.

L'un des plus grands soucis de tout A'Zandès,

c'est sa coiffure. Leurs cheveux sont disposés en un grand nombre de petites nattes partant du sommet de la tête et donnant assez l'aspect de côtes de melon. Mais la coiffure n'est plus uniforme et nationale. Les Niams-Niams ont copié celles des voisins avec lesquels ils se sont mis en rapport. Beaucoup se rasent maintenant la tête comme les Arabes, laissant seulement un toupet sur le sommet.

Enfin, comme dernier accessoire de toilette, les perles de toutes nuances, particulièrement les bapteroses bleues et les bayakas rouges et blanches, sont bien portées par les hommes et les femmes, qui s'en font des colliers, des bandeaux et surtout des ceintures qui ne manquent pas d'un certain cachet.

Bien que les A'Zandès aient un goût très prononcé pour la viande, ils sont toutefois obligés de se contenter d'une nourriture plutôt végétale.

Le maïs, la farine de mil, le manioc, l'huile de semsem et les pistaches forment, avec les herbes comestibles, les feuilles de manioc et d'oseille sauvage, la base de leur alimentation.

Le plat ordinaire, que l'on pourrait appeler le plat national, porte le nom de *bakendé*.

Le *bakendé* se mange toujours accompagné d'une sauce aux arachides et aux herbes ou avec un ragoût de viande d'éléphant, d'antilope, lorsque la chasse a été bonne. Les riches mélangent à la sauce d'herbe un ragoût de poulet.

Voici la manière de préparer le *bakendé :*

La farine soit de maïs, soit de manioc, soit de mil, est préparée par les femmes, qui, ne disposant pas de moulin, procèdent par écrasement au moyen d'une auge conique et d'un pilon. Une fois la farine préparée, elle est mise dans des petits paniers de vannerie soigneusement enveloppés dans des feuilles de bananier.

Le *bakendé* se prépare à mesure des besoins.

C'est une sorte de bouillie. L'eau ayant été préalablement chauffée, on y mélange la farine en tournant avec un bâton jusqu'à ce que le mélange ait pris de la consistance.

La pâte est alors retirée du vase qui a servi à sa confection et arrangée en dôme sur un plat de bois généralement monté sur pieds.

Le soin de préparer les aliments incombe aux femmes, mais elles ne mangent pas avec les hommes ; les enfants non plus. Les esclaves prennent leurs repas séparément, habituellement après le maître, qui, lorsqu'il est repu, leur abandonne les restes.

Les céréales pour l'année sont, après la récolte, emmagasinées dans des greniers. Chaque famille a les siens. L'un renferme les graines et l'autre la levure employée à fabriquer les boissons alcooliques.

Ces boissons indigènes sont au nombre de trois. La plus primitive est le *boudah ;* vient ensuite le *togo,* et enfin, pour clore la série, l'*aréki.*

Le *boudah* est une bière à moitié fermentée. Les graines de mil sont placées dans l'eau durant deux ou trois jours ; lorsqu'elles commencent à germer, on en fait une pâte en les écrasant et l'on mélange cette pâte à de l'eau jusqu'à fermentation. Cette boisson, où il y a autant à manger qu'à boire, est très enivrante et d'une saveur désagréable.

Le *togo* est au contraire bon. La préparation ne diffère guère de la précédente, sinon qu'au lieu de faire germer les graines on les fait légèrement griller. On ajoute un peu de miel pour activer la fermentation et l'on filtre.

C'est avec les deux boissons précédentes que l'on obtient, par distillation, l'*aréki*. C'est un affreux alcool sentant, comme on pense bien, l'alambic, car cet instrument n'est pas des plus perfectionnés.

Les A'Zandès sont très friands de ces diverses boissons et en boivent toutes les fois que l'occasion s'en présente, en dépassant même un peu les limites. Leur ivresse est généralement gaie au début, mais devient à la fin stupide.

Les ustensiles de cuisine des A'Zandès consistent en poteries remarquables, si l'on considère qu'ils ne font pas usage du tour. Il en existe de toutes les grandeurs, d'énormes et de minuscules. Cuites à l'air libre, sans four, elles sont malheureusement un peu cassantes et très poreuses.

Les repas sont servis dans des plats de bois presque toujours montés sur pieds et taillés dans

le même bloc de bois. Il en est de formes compliquées et assez artistiques.

Les liquides sont mis dans des carafes de poterie qui n'ont qu'une particularité, c'est que leur fond étant arrondi, pour les faire tenir debout on est obligé de faire un trou dans la terre, afin de leur donner de l'assiette.

Les convives prennent place autour des plats et se servent de leurs mains pour porter les aliments à leur bouche. Du bout des doigts ils détachent une grosse bouchée de *bakendé,* le trempent dans la sauce et l'avalent : le manège continue jusqu'à ce que leur faim soit assouvie. Après le repas, les A'Zandès se lavent, c'est vrai, les mains, mais ils ne jugent pas utile de prendre avant les mêmes mesures de propreté, ce qui paraîtrait pourtant assez utile.

Quelques A'Zandès connaissent le briquet. C'est une importation arabe.

Le briquet est renfermé dans une bourse en cuir. Dans l'un des compartiments se trouvent la pierre et le fer, dans l'autre, une espèce d'amadou provenant d'une plante du pays.

Mais tout le monde n'a pas un ustensile aussi commode, et il est rare de voir voyager un A'Zandès sans qu'il ait, dans le sac qu'il porte au bras, les deux petits bâtons nécessaires pour produire le feu.

La longueur de ces bâtons est d'environ quarante centimètres. L'un est en bois dur, l'autre est en

bois tendre. Une légère entaille est pratiquée sur ce dernier, qui est posé à terre et retenu au moyen des pieds, l'entaille en dessus, et posé sur une feuille supportant une pincée d'une substance végétale facilement inflammable. Le bâton de bois dur est alors placé le bout sur l'entaille et maintenu perpendiculairement. L'indigène donne, en le faisant tourner entre ses deux mains, un mouvement de rotation, et glisse les mains de haut en bas afin d'augmenter le frottement. La grande habileté consiste à produire ce mouvement avec le moins d'arrêt possible. Au bout de quatre ou cinq séries de frottements le bois tendre s'enflamme, une étincelle tombe sur l'amadou, qui s'enflamme à son tour. Cette opération demande beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire.

Ce moyen n'est utilisé qu'en route. Le feu s'éteint rarement dans les villages. Toutes les cases sont chauffées la nuit et le feu est entretenu toute la journée, les aliments étant tenus au chaud, car les A'Zandès n'ont pas d'heure fixe pour leurs repas. Ils mangent quand ils ont faim et trouvent même extraordinaire notre habitude de prendre nos repas d'une façon réglée. Les A'Zandès mangent souvent, beaucoup, et avec gloutonnerie.

Comme tous les peuples venant du Nil, les A'Zandès ont adopté la case de forme conique. Elle diffère des habitations des peuples riverains de l'Oubanghi en ce que le toit ne repose pas direc-

tement sur le sol, dont il est séparé par un mur de 90 centimètres à 1 mètre 20. Quelquefois même la case est surélevée sur un soubassement en argile qui peut atteindre 50 centimètres. Le mur est aussi en argile.

Pour construire une case, les A'Zandès tracent d'abord un cercle. Sur ce cercle ils creusent des trous de 35 centimètres environ de profondeur, distancés de 20 centimètres les uns des autres. Ils introduisent dans ces trous des rondins d'un mètre de longueur, qu'ils relient entre eux au moyen de menu bois et de lianes. La charpente du toit est alors commencée. De longues perches de 5 ou 6 mètres s'entre-croisent à leur jonction en formant la nervure. Ces perches sont jointes par le procédé que nous venons d'indiquer pour les rondins. La toiture terminée, on recouvre la charpente de couches circulaires de paille. Une fois le toit achevé, les parois des murs sont revêtues d'argile. On coupe enfin le chaume bien circulairement, on agrémente le faite d'un chapeau original, et la case est terminée. La construction demande de deux à trois jours.

Il n'y a pas de foyer dans l'intérieur, la cuisine se fait dehors sur trois pierres ou sous un hangar. Les meubles consistent en un lit de bambou appelé *criquoi,* et en quelques tabourets taillés dans un bloc de bois et montés d'une façon parfois assez artistique.

Chaque famille a plusieurs cases ; l'une est

occupée par le chef de famille, d'autres par des esclaves, et enfin d'autres par ses femmes. Ces diverses habitations sont séparées les unes des autres par une clôture en paille d'environ deux mètres de hauteur et sont appelées zéribas.

Il y a peu d'agglomérations chez les A'Zandès. Les cases sont généralement disséminées dans les cultures. Il n'y a que près des chefs que se groupent quelques zéribas.

Chez Rafaï, les soldats de la garde habitent près de sa zériba, entourée de pieux, dans de grandes cases de chaume rectangulaires, sortes de casernes en miniature.

Les villages a'zandès offrent un coup d'œil pittoresque. Tous ces pignons pointus en forme de cloches à melons, et entourés de la verdure des bananiers, forment un ensemble original.

Les sultans ont copié leur habitation sur celle des Européens. Semio a des cases en briques. Celles de Rafaï et de Tamboura sont en torchis, mais avec véranda tout autour, portes et fenêtres, etc.

L'ensemble des habitations d'une famille est entouré de fortifications en troncs d'arbres comme chez Rafaï, ou simplement d'une muraille en paille, comme chez Semio et Tamboura.

La famille n'existe chez les A'Zandès qu'à l'état rudimentaire. Le mariage par achat et le nombre de femmes portent un peu atteinte à ce sentiment. Toutefois elle existe, mais il est difficile de

la suivre dans sa désagrégation, les noms étant personnels et ne se transmettant pas aux descendants.

L'autorité dans la famille appartient au père. Les femmes ne sont que des esclaves et leur rôle consiste à s'occuper des soins du ménage et à obéir.

Dans leur jeune âge, les enfants restent avec la mère.

Les garçons, vers cinq ou six ans, vont ensuite avec le père jusqu'à ce que, âgés d'une douzaine d'années, ils s'installent dans une zériba à eux et fondent là une autre famille; c'est ce qui explique que dans les villages presque tous les habitants sont du même sang.

L'autorité politique est entre les mains du sultan. C'est un autocrate. Hommes et choses, tout lui appartient, et il en dispose librement. Les cases, les armes, il les donne et les retire comme il lui plaît. Pas un sujet n'a le droit strict de posséder. On comprendra facilement combien il est difficile de concilier les intérêts de nos nationaux et un pareil état de despotisme politique. Si le sultan est bien disposé, il est évident que tout ira bien, sinon on sera obligé de garder des ménagements. Rafaï a en effet admirablement organisé son sultanat au point de vue militaire. Ses soldats ou bazinghers sont instruits, d'autant plus instruits qu'à l'époque du passage de la mission Marchand et lorsque le mouvement madhiste n'était pas

TERMITIÈRE SITUEE PRÈS DE L'ANCIENNE RÉSIDENCE
DE M. LE GOUVERNEUR LIOTARD, AU POSTE DE SEMIO

encore réprimé, le commissaire du gouvernement les avait incorporés dans une milice qui recevait l'instruction des sous-officiers de tirailleurs du poste. Cette milice eût été une force importante au point de vue de la résistance extérieure; elle pouvait aussi devenir un véritable danger intérieur. Car Rafaï n'était pas toujours bien conseillé par les sultans arabes du nord avec lesquels il était en correspondance. Les musulmans, sous prétexte de faire du commerce au moment où nous étions à Rafaï, s'introduisaient en grand nombre dans le pays et essayaient d'avoir une action sur la politique.

A point de vue économique, leur présence était une réelle calamité. Ils pouvaient faire au commerce français une concurrence fâcheuse. Connaissant admirablement le pays, vivant de peu, ils jouissaient du privilège d'entrer en franchise leurs marchandises et de sortir sans payer de droits, l'ivoire qu'ils allaient vendre à Tripoli. L'Arabe a toujours le temps; ses frais généraux sont nuls; il se faufile dans les coins les plus écartés, s'initie promptement dans la vie de l'indigène. Cet état de choses n'était pas tolérable; peut-être pourtant subsisterait-il encore si de graves incidents survenus à la mort de Rafaï n'étaient venus mettre en garde contre les Arabes le gouvernement en la personne de son commissaire.

Notre situation peut cependant devenir excellente à Rafaï, grâce au nouveau sultan Ethman, qui

est à demi civilisé et connaît parfaitement notre langue. Il aime la société des Européens, cherche à s'instruire par leur contact, et jusqu'ici a toujours semblé un ami de la France. Il serait en situation de nous rendre de signalés services en nous facilitant l'organisation des territoires compris entre ses États et le bassin du Tchad; et je suis persuadé que les concessionnaires n'auront pas de plus ferme appui que le sien dans l'exploitation des richesses, du reste problématiques, des pays concédés.

Je me propose d'étudier l'organisation de nouveaux comptoirs commerciaux; je constate simplement en passant qu'ils n'ont pas grand avenir et que les capitaux inconsidérément souscrits pour cette œuvre coloniale eussent été beaucoup plus productifs employés dans des colonies plus favorisées. Le résultat de ce mouvement pourrait bien être négatif et enrayer la mise en valeur de nos colonies au lieu de l'activer.

Mon séjour à Rafaï devait être court. Nous apprenions là, au mois de décembre 1898, la nouvelle d'un combat à Fachoda entre la mission Marchand et les Derviches, en même temps que la bataille d'Omdurman. Détail curieux, c'est par la France que nous avions connaissance de ces nouvelles; nous n'avions rien su encore de l'évacuation du Bahr-el-Ghazal; et nous tenions, sur les conseils du représentant du gouvernement, à y arriver au plus vite afin que l'occupation com-

merciale suivit immédiatement la prise de possession militaire.

Je partais donc pour Semio avec mon camarade Martel, pas encore remis de sa dysenterie. Il avait réussi à se procurer un petit âne et voyageait ainsi plus commodément. Son accoutrement était amusant : de fort petite taille, il s'était coiffé d'un immense casque de missionnaire; une serviette dépliée lui servait de couvre-nuque ; il était avec cela guêtré jusqu'au genou et portait sur le nez d'énormes lunettes de chauffeur.

Un petit domestique arabe le précédait, porteur d'une énorme mandoline indigène qui n'avait pu trouver place dans aucun de nos colis. Le bourriquot de Martel était du reste excellent, mais un peu rétif. Toutes les fois qu'il fallait passer un marigot ou un ruisseau à gué, c'était un véritable combat entre le cavalier et la monture, et Martel n'avait pas toujours le dessus. Il doit encore se rappeler le jour néfaste où il fut projeté la tête la première dans une mare infecte. Sa fureur, encore excitée par mes rires, fut indescriptible, et Rato (c'était le nom de l'animal) reçut une distribution de coups de bâton peu ordinaire.

Nous quittâmes au village d'Ali le territoire de Rafaï, après avoir passé un jour à ce village, remarquable par ses excellents trompettes. Tout s'y fait en musique. Le fils de Rafaï, qui commandait alors cette contrée, était un petit polisson d'une douzaine d'années. Il faisait couper plus de têtes

que le sultan lui-même et était d'une férocité révoltante. Avec cela méchant, menteur et débauché : tous les vices. Il était bien surveillé par un des chefs de son père, mais ce précepteur était encore, s'il est possible, plus canaille que son élève.

Nous eûmes la chance de trouver le jeune Ali de bonne humeur; quelques cadeaux le rendirent même affable.

Le soir de notre passage, la foudre incendia une case du village. Les cases voisines prirent vite feu et une douzaine brûlèrent, mais leurs propriétaires ne furent pas le moins du monde consternés et continuèrent comme si de rien n'était à danser sous la pluie à la lueur des éclairs.

Pour quitter Ali et passer sur le territoire de Semio, il fallait franchir en pirogue la rivière Ouara. C'était pour nous chose facile, mais pour l'âne de Martel, l'opération était plus compliquée. Après avoir beaucoup bu, il arriva pourtant à bon port.

Le pays devenait plus riant, les plateaux dénudés et ferrugineux coupés de ravins profonds plus rares. C'étaient maintenant de grandes plaines herbeuses parsemées de vallées riantes et verdoyantes. Des ruisseaux aux eaux limpides les arrosaient et d'énormes arbres répandaient parfois sur nous une ombre bienfaisante.

Au bout de cinq jours nous fûmes à Semio, ou plutôt au campement de la mission, car le sultan

habite le territoire de l'État indépendant du Congo.

La zériba est construite sur la rive gauche du M'Bomou et domine le fleuve. On y accède par un escalier de cent cinquante-trois marches. Dans la première enceinte, après avoir franchi la porte gardée par un poste de vingt bazinghers, on rencontre des groupes de chefs de différentes races accroupis sur une natte et discutant avec de grands gestes. Ce sont les tributaires du sultan, les chefs convoqués et les hauts fonctionnaires, qui attendent l'heure du rapport. Un jeune serviteur vous introduit dans la deuxième enceinte : des fauteuils de bois au siège tressé de lanières de peau d'antilope sont apportés immédiatement ainsi qu'une table de jardin.

Le faghi ou secrétaire du sultan fait le premier son apparition.

Après de nombreuses salutations aussi obséquieuses que peu sincères, il s'accroupit entre votre fauteuil et celui du sultan. Semio arrive quelques instants après, empressé, poli, souriant, et s'enquiert de notre santé d'une façon fort courtoise. Bien que d'origine sauvage, il tient beaucoup au décorum et pardonne difficilement un manque d'égards. S'il ne peut rendre visite, il se fait excuser. Un des motifs pour lesquels Semio témoigna toujours à M. Bonnel de Mézières une grande sympathie fut la façon toujours correcte dont celui-ci en usa avec lui. Notre chef de mission affectait

en effet de ne jamais rien lui demander lorsqu'il lui rendait visite; il envoyait ensuite l'interprète si quelque chose lui était utile ou si nos affaires l'exigeaient. Semio en fut très flatté. « Celui-là, au moins, disait-il, connaît ses devoirs; il vient me voir pour me voir, ce n'est pas un quémandeur. »

Semio-Tikima est un Avangouro et fait partie des deux castes nobles des A'Zandès. Ses ancêtres, N'Goura, Mabengué, Nounga, originaires de la rive gauche du bas M'Bomou, remontèrent en conquérants jusqu'au bassin du Nil, où plusieurs membres de sa famille résident encore, tel M'Bio, qui eut jadis des relations avec Schweinfürt, et aussi Tamboura, son parent.

Ce fut Tikima, son père, qui porta le sultanat à son apogée de puissance et de gloire. Il traita d'égal à égal avec les Turcs et Ziber, qui n'eurent pas toujours l'avantage avec lui. Mais, nouveau Charlemagne, il eut la douleur, vers la fin de sa vie, de voir ses possessions ravagées par les bandes de Ziber. Celui-ci, trahissant les lois de l'amitié et de la parenté (il était l'ami de Tikima, qui lui avait donné sa fille), razzia lui-même les populations de Tikima et de l'oncle Mofio, ancien pourvoyeur d'esclaves, et emmena en captivité le frère de Semio, Katanga, ses cousins, Rinda-Ferrara, etc., et son fils aîné Beddoué, encore à la mamelle, et tous, tout sultans ou fils de sultans qu'ils sont, portent encore avec rage sur leur

PASSAGE DU M'BOMOU A SEMIO

NOTRE CAMPEMENT A SEMIO

figure l'ineffaçable marque de l'esclavage de Ziber.

Le Semio-Tikima d'aujourd'hui, qui se fait appeler Ibra ou le Fort, a quarante-cinq ans, est de grande taille, d'une tenue et d'une urbanité irréprochables, et fort intelligent. Les Belges le tiennent pour un homme absolument supérieur; ils en eurent, d'ailleurs, d'heureuses preuves, soit dans leur expédition au Bahr-el-Djebel, à laquelle Semio prit part en personne, accompagné de 500 bazinghers ou hommes d'armes, soit dans la fondation de leur établissement de la Moudria-Prince-Albert, par Beddoué et Katanga, sur le Borou, affluent du Bahr-el-Homr.

A l'arrivée de Gessi pacha au Bahr-el-Ghazal, les déprédations de Ziber et des autres agents du Caire cessèrent complètement, et Semio eut dès lors d'excellentes relations avec le gouvernement égyptien et spécialement avec Lupton bey. Il fit avec lui plusieurs expéditions pour le compte de l'Égypte. En 1884, l'insurrection mahdiste éclata. Semio ne put arriver à temps pour secourir Lupton, qui, trahi par ses troupes, travaillées par Ziber-Arbab, dut rendre son épée à Karmallah, lieutenant du Mahdi.

Karmallah, non content de la prise de Dem-Ziber, descendit jusqu'à deux journées du M'Bomou, à côté de Bakary, où Semio lui infligea une défaite sérieuse et le força à quitter le pays.

Semio fut donc un ami loyal et un guerrier remarquable.

Ce fut, d'ailleurs, grâce à sa puissance et à son loyalisme que nous dûmes de pouvoir rayonner en toute sécurité à travers ses vastes domaines, explorer la rivière Ouarra, la région des Biris, des A'Karès, des Plambias, reconnaître Dem-Ziber et Buko, les pays Kreisch et Golo, les territoires des Sérès, des Rassiris, le haut M'Bomou et le groupe important des A'Zandès qui l'occupent, et aboutir enfin au sultanat de Tamboura, dans le Bahr-el-Ghazal.

D'ailleurs, ce fut à la grande influence de M. Liotard, dont M. Bonnel de Mézières s'était particulièrement recommandé auprès de Semio, qu'il dut de pouvoir mener à bien, tant au point de vue commercial qu'au point de vue scientifique, les recherches que nous nous étions proposées au cours de ce voyage.

Semio possède une force militaire très considérable, environ 4,000 fusils, dont 2,000 à tir rapide, et a, dans la personne de son fils aîné Beddoué, âgé de vingt-huit ans, un chef de guerre aussi audacieux qu'intelligent. Ces sultans réservent peut-être de désagréables surprises aux Européens, et il est probable qu'à la mort de Semio, ce sera de chez son fils Beddoué que partira le signal de la révolte contre les étrangers.

Le principal commandement est confié au frère du sultan, Katanga, également réputé pour son courage. D'anciens ascaris du gouvernement égyptien, caporaux et sergents, qui firent cam-

pagne avec Lupton et Gessi, et qui, à la suite de l'incursion mahdiste, vinrent se réfugier chez Semio, dirigent en sous-ordre les troupes, composées surtout d'A'Zandès purs, de Kreichs et d'Arabes du Darfour établis chez Semio. Ces troupes, disséminées sur un immense territoire, n'ont ni la discipline, ni la cohésion de celles de Rafaï.

Semio a divisé son sultanat en deux grands territoires, le territoire français et le territoire belge, entre lesquels il a creusé un fossé infranchissable. Il commande aux deux despotiquement; mais en politique habile, jamais il ne se permettrait de toucher à un homme de l'une de ces régions pour le transporter dans l'autre.

Dans la région française, il a confié le territoire des A'Karès à son fils aîné Beddoué, qui a l'opiniâtreté et la puissance d'organisation de son père; à Semio-M'Bomou, le préféré, parce qu'il est fils d'une femme sultane, et à un de ses cousins, Tissoro.

Les autres subdivisions sont : celle des Biris, confiée au frère de Semio, Katanga, qui se faisait appeler Mofio, en souvenir de son grand-oncle, et qui a sous ses ordres Biamboro; la région des Gabous, laissée à son fils Djemmah, et celle des Kreisch, à qui commande son chef de confiance, Rabeh, et dont le territoire s'étend au delà de Buko, qui se trouve au nord de Dem-Ziber.

Beddoué, en outre des A'Karès, a sous ses

ordres Kippa, Ferrara et Kana, qui eux-mêmes commandent à d'autres groupes d'A'Karès et de Bassiris.

Sinangba donne ses ordres aux Sérès et aux Gollos; Rinda à des Bassiris, A'Zandès, Pambias; et Gouberré, fils de Semio, qui a remplacé tout récemment le chef M'Bima, que le sultan retient en disgrâce près de lui, à des Sérès, des Bellandas et des Pambias. Sur la rive belge, les principaux chefs sont : Affourou, fils de Semio, et Hadj-Ali, ancien sergent de Gessi et qui conduisit les troupes de Semio au Bahr-el-Djebel.

M. Bonnel de Mézières installa notre zériba sur les bords du M'Bomou. Nous ne savions pas, en arrivant à Semio, quel précieux auxiliaire nous aurions dans le sultan. Aussi notre établissement n'était-il que provisoire. Mais au bout de quelque temps, notre chef de mission s'aperçut que, contrairement aux renseignements qu'on nous avait donnés, Semio était le point commercial le plus important des sultanats, et il y fit construire une zériba où il devait séjourner onze mois.

Pendant le temps que je passai chez Semio, nous allâmes visiter avec le sultan l'ancien emplacement du poste belge. Le sultan nous avait signalé près de là certaine carrière d'où on retirait des cailloux verts. Nous pensâmes que c'était peut-être des émeraudes, mais ne pûmes nous en assurer *de visu*.

Le sultan, tout en étant beaucoup plus civilisé

que ses voisins, a conservé encore une certaine sauvagerie. Les exécutions sont fréquentes à Semio. Elles ont lieu sur le bord du fleuve. Les condamnés sont saignés au moyen d'un petit couteau de vingt centimètres environ. L'exécuteur les saisit par le nez et leur tranche en même temps le cou sous le menton. Les corps sont ensuite poussés dans la rivière où les caïmans s'en régalent. Il existe, paraît-il, dans les eaux du fleuve un animal extraordinaire qui a la forme d'un poisson, la tête d'une femme et des sortes de tentacules dont il suce le sang à ceux qu'il peut saisir. Il exprime ensuite la cervelle et abandonne le reste du corps. C'est surtout aux enfants que le monstre s'en prend. Il y a certainement un grand fond de légende dans tout cela, mais il pourrait y avoir aussi un peu de vrai. Le même animal est en effet signalé au Dahomey et aux lagunes du Popo. On a cru pouvoir affirmer que ce monstre n'était que le lamantin ; mais pourquoi lui prêter alors des instincts aussi carnassiers ?

Comme chez Rafaï, seuls les A'Zandès et quelques Kreischs sont, chez Semio, des sujets libres, si on peut appeler ainsi des hommes continuellement à la merci du sultan.

Les A'Karès, les Sérès, les Pambias, les Golos, les Bellandas sont les tribus soumises.

Les A'Karès constituent une race très sauvage. Laids, la peau d'un brun foncé, ils vivent absolument comme des animaux. Certains d'entre eux,

pour échapper à la domination du sultan, n'ont ni villages ni cases; ils sont répandus dans la brousse comme des bêtes fauves, se nourrissent de serpents, de crapauds, et de toutes les bêtes immondes qu'ils peuvent saisir. Lorsque le sultan a besoin de porteurs ou veut vendre des esclaves, il organise des chasses à l'homme. Les bazinghers fouillent la brousse et amènent leurs prisonniers en captivité, où ils sont du reste bien plus heureux. Il faut que la liberté ait bien des charmes, puisque, pour la conserver, les A'Karès se vouent à une pareille vie de privations.

Après avoir reçu de nouvelles instructions, j'allais habiter le poste à huit ou dix kilomètres de la zériba de M. de Mézières. M. le lieutenant Berthaut-Le Vilain, à qui je dois beaucoup des photographies qui ornent cet ouvrage, me reçut d'une façon très cordiale. Il m'avait fait préparer l'ancienne case de M. Liotard. On pourra se rendre compte, par la photographie de cette maison, de ce que sont là-bas les habitations européennes. Ceux qui se risquent, il est vrai, dans des voyages aussi lointains et aussi périlleux, ne songent guère qu'au but à atteindre; les soucis matériels sont écartés, la lutte pour la vie est trop cruelle et trop intense pour qu'on puisse songer au bien-être.

LE LIEUTENANT BERTHAUT-LE VILAIN

CHAPITRE XI

Tamboura. — Yapati. — L'autruche. — Journées difficiles. — M'Bima. — Le poste du fort Hossinger. — Le lieutenant Gouly. — La tornade.

Le docteur Cureau me donne les derniers renseignements. Mes porteurs sont arrivés, mes bagages prêts. Il ne me reste qu'à donner le signal du départ.

Je prends congé, et en route vers le Bahr-el-Ghazal!

Le chemin est assez présentable, bien qu'un peu accidenté. Il fait déjà nuit lorsque j'arrive au village de Yapati, après avoir traversé une charmante petite rivière aux eaux limpides, au-dessus d'une série de cascadelles sur fond de roc.

Premier incident : six de mes porteurs ont déserté. Je n'en ai que juste le nombre nécessaire. Si je laisse se répandre la nouvelle, tout le village va s'enfuir. Je somme le chef de me donner six hommes. Il prétend ne pas les avoir. Je me fais conduire ses femmes et lui explique que si, dès le matin, au jour, je n'ai pas les porteurs, je me verrai obligé d'emmener ses épouses pour convoyer mes bagages. Yapati fait la sourde oreille.

Après avoir disposé une garde à la porte de la case où sont entassés ce qui me reste de porteurs, je m'endors jusqu'au lendemain, ayant confié à mon Sénégalais Diara, le chef et ses femmes.

Les porteurs, le lendemain, ne sont pas arrivés. J'exécute ma menace et je remets Yapati en liberté. A peine avais-je marché une heure, qu'il me rattrape en me conduisant dix solides porteurs. Je lui rends ses femmes, tout en l'avertissant que si ses porteurs s'évadent, j'en aviserai le sultan.

Après deux jours de marche, nous apercevons le Bacchari. C'est là que le fils de Semio, son chef de guerre Beddoué, a installé sa zériba, sur les bords de la rivière.

Un peu plus loin se trouve un poste commandé par un sergent. J'y trouve un gîte et un très bon accueil.

Prévenu de mon arrivée, Beddoué ne tarde pas à paraître. C'est un superbe homme, à la figure intelligente et énergique. Chose rare chez les gens de sa race, il porte les moustaches, qu'il a fort longues. Son attitude est pleine d'aisance. Beaucoup de signes de respect et très grand air malgré cela. Je lui fais un assez beau cadeau, et il m'enverra des poulets, des chèvres et du miel.

Le pays de Beddoué est en effet celui du miel. On n'élève pas les abeilles; on n'a qu'à récolter les rayons qu'elles construisent dans les trous des arbres. Ce miel est délicieux, très parfumé; les cloisons sont très minces, et le rayon contient par

conséquent peu de cire. C'est la nuit que les indigènes vont le récolter; après avoir chassé les abeilles au moyen de paille enflammée, ou les avoir asphyxiées et brûlées dans leur ruche, ils introduisent le bras dans l'orifice et en retirent la matière sucrée.

Comme je me promenais le matin aux environs du poste, j'aperçus une superbe autruche. Bien qu'étonné (je savais que cet animal n'habitait pas ces latitudes), je crus à une autruche sauvage. Je revins triomphalement au poste prévenir le sergent, qui la tua.

Ce fut un régal; la cuisse rôtie fit un énorme plat fort succulent. Nous nous félicitions de notre chasse lorsque arriva Beddoué. « Tu m'as tué mon autruche, dit-il au sergent; ce sont les Arabes qui me l'avaient vendue. » Nous nous excusâmes de notre erreur et lui laissâmes le loisir de fixer le prix de l'animal.

Moyennant une pièce de cotonnade, il se déclara satisfait et rit beaucoup de l'aventure. Pour achever de le mettre en belle humeur, nous lui donnâmes un quartier de l'autruche, en lui affirmant que c'était un excellent rôti.

Le lendemain, en me réveillant, je m'aperçus que j'étais tout suintant et poisseux. Enquête faite, j'eus la conviction et la preuve que mon lavader (1) avait renversé la veille sur mes couvertures une

(1) Blanchisseur.

pleine marmite d'huile de palme. Je me fâchai tout rouge, et menaçai mon employé d'une belle correction. Là-dessus il disparut, et je fus obligé de partir sans lui.

Arrivés au village de Kana, averti que deux routes se présentaient à moi, l'une par Rinda, l'autre par Sinangba, et que le pays était sans vivres et sans ressources, je dirigeai l'un de mes convois vers Tamboura par Rinda, tandis que je prenais moi-même l'autre route.

Nous traversâmes, en quittant Kana, village abandonné, une vaste plaine marécageuse, couverte de palmiers. Cette plaine devait être jadis fort peuplée, ces palmiers géants n'étant pas venus là sans avoir été plantés. Constatation pénible : tous les jours, les pays que je traverse se dépeuplent. De nombreux troupeaux d'antilopes gambadent seuls dans la plaine, et des traces nombreuses d'éléphants coupent notre route.

La végétation devint bientôt plus rabougrie, les arbres étaient tordus et rachitiques. Quelques caoutchoutiers, mais peu nombreux ; les lianes ne se montraient que dans les galeries qui longent les ruisseaux.

Arrivés à hauteur de Sinangba, un envoyé de ce chef vint nous prévenir qu'il était inutile d'aller à ce village, car le chef était à la guerre. Je compris que nous serions mal reçus. Au reste, l'envoyé nous indiqua dans la brousse un coin de fourré où mes porteurs trouvèrent de quoi apaiser leur faim.

UN COIN DU POSTE A SEMIO

LE M'BOMOU

Heureusement! car de trois jours nous ne devions rien trouver à nous mettre sous la dent. Il m'était difficile de nourrir cent hommes avec les quelques perdrix que j'avais abattues durant la journée. Armés de leur lance, les porteurs creusaient auprès de certains arbustes et mangeaient les racines qu'ils pouvaient trouver. Le quatrième jour nous n'avions plus rien, la farine était depuis longtemps épuisée. Moi-même je me trouvais sans un gramme de vivres. Je dus dîner le soir d'un rayon de miel arrosé d'eau fangeuse; la situation devenait intolérable pour tous; mes hommes étaient exténués et horriblement amaigris, ils avaient trente kilogrammes chacun à porter, et nous faisions environ quarante kilomètres par jour; j'étais de mon côté fiévreux et abattu. Des ulcères grands comme la main, occasionnés par le tranchant des herbes et les piqûres envenimées des moustiques, me rongeaient les jambes. Un vent du nord-ouest, après avoir balayé les sables désertiques, venait nous brûler le visage; mes lèvres étaient fendues, mes yeux enflammés. Les tortures de la faim, quand il faut aller quand même et toujours, sont horribles. Une sorte de délire agitait mon cerveau. Je marchais sans avoir conscience et sans m'arrêter, suivi de mon fidèle Foutigué. Trois jours j'avais précédé la colonne, dans l'espoir d'abattre une pièce de gibier. Trois jours durant, j'avais sondé l'horizon pour voir si je ne pourrais atteindre quelque antilope; la chaleur était telle-

ment accablante et le vent si brûlant, que nul être vivant ne se montrait. Tous se tenaient probablement à la fraîcheur des allées forestières. Quant à la nuit, à peine était-elle venue que les sinistres miaulements des léopards nous obligeaient à nous retirer au milieu de nos feux.

Jusqu'au soir, nous marchâmes sans trouver d'eau. A la faim, la soif allait-elle se joindre? Enfin nous avisâmes une sorte de dépression dans la plaine. Des ramiers se dirigeaient vers ce point et se posaient sur un grand arbre voisin.

Foutigué et moi entrâmes dans l'herbe haute de deux mètres au moins. A force d'efforts nous avancions. Bientôt la terre parut plus humide ; nous nous enfoncions.

L'espoir nous donnait des forces, et ce fut du délire quand nous aperçûmes un mince filet d'eau à nos pieds. D'un même mouvement nous nous couchâmes à plat ventre pour calmer notre soif. L'eau était tiède, bourbeuse, blanchâtre comme du lait; jamais boisson ne me fit un pareil plaisir. Mais comme nous buvions avidement, un grognement vint nous surprendre. Immédiatement sur pied, nous nous mîmes en défense. Deux secondes après, une troupe de sangliers débouchait à dix pas de nous. A notre vue la troupe s'arrêta brusquement. Je tirai et j'en abattis un; une seconde fois je fis feu : un deuxième restait sur le carreau. Nous étions sauvés. Dans quatre jours, nous devions être à Tamboura, et je pouvais nourrir mes

hommes. Un heureux hasard nous avait fait trouver en même temps un gibier et de la vase pour calmer les tiraillements de notre estomac.

Vers neuf heures, mes porteurs arrivaient. Comme je ne m'expliquais pas leur retard, le Sénégalais me dit : *Un porteur il y en a mort; les autres porteurs sauvages beaucoup y en a mangé lui; moi y en a frappé, mais eux jamais avancer. Et nous autres il n'y en a pas ration bientôt.* — Je le rassurai en lui montrant le sanglier. — *Ça pas bon pour marabout, Mahomet pas content, mais dans la brousse y en a pas marabout. Moi manger, Mahomet y en a pas connaître.*

Malgré la fatigue, la joie était revenue dans ma caravane. Ces gens qui venaient de parcourir presque sans manger près de deux cents kilomètres, dansaient le soir autour du feu, pendant que mes Sénégalais dépeçaient les deux sangliers.

Les quatre jours qui suivirent furent moins pénibles. J'eus bien maille à partir avec le chef de M'Bima, Goubéré, qui ne voulait pas me vendre de farine pour mes hommes ; il finit par se laisser convaincre. Goubéré, fils de Semio, a à peine une quinzaine d'années. Marchand avait fondé un poste de transits à M'Bima; on en voyait encore les bâtiments, et quelques tomates et aubergines indiquaient l'emplacement du potager de l'ancien poste.

A côté du poste, un massif rocheux d'une étendue de sept ou huit cents mètres de long sur

autant de large, crève la croûte ferrugineuse qui couvre le pays. Le roc est poli par les eaux. Une baignoire naturelle est creusée au pied du roc par une source abondante et limpide.

Inutile de dire si j'en profitai.

Nous apercevons enfin le profil de la chaîne des Pambias. Depuis cinq mois je n'avais pas vu de montagnes. Les Pambias seraient, du reste, d'assez belle allure si le Créateur ne les avaient placés au milieu d'une forte dépression, ce qui les fait paraître moins considérables.

Le 25 février 1899 j'arrivais à Tamboura. En onze jours j'avais parcouru quatre cent soixante-dix kilomètres. Il était temps que je trouvasse un peu de repos. Les pieds en sang, les jambes profondément entamées, les cuisses déchirées par les arbres épineux, il m'eût été impossible de pousser plus avant ma marche.

Le lendemain, le convoi que j'avais envoyé par Rinda arrivait. Tout était au complet.

M. Bourgeau était depuis huit jours à Tamboura Il avait déjà commencé l'installation de notre zériba. Le terrain était défriché; il ne restait plus qu'à construire. En attendant, nous trouvions au poste un logement propre, sinon confortable. Le lieutenant Thorel nous en faisait les honneurs.

Un souvenir cruel se rattache à la création du poste de Tamboura. Il fut construit sur l'ordre de M. Liotard, par le capitaine d'infanterie de marine Hossinger. Le capitaine était accompagné du ser-

gent-major Bourgeau et du sergent Paquereau. L'arrivée des Européens fut assez mal vue des indigènes, qui avaient conservé le souvenir des Turcs, et un assez mauvais souvenir. Les vivres étaient rares au poste et l'établissement du retranchement nécessitait un travail constant des Sénégalais. Le Sénégalais est très brave et très dévoué lorsqu'il a le ventre plein, mais à jeun il est fort difficile à conduire. Le capitaine usa-t-il d'une trop grande sévérité? Peut-être. En tout cas, il fut assassiné par son ordonnance. Le soir, comme il s'était mis tranquillement à table devant un frugal repas, il reçut une balle dans le dos. Le Sénégalais qui l'avait assassiné se fit immédiatement sauter la cervelle. Quelques heures après le capitaine expirait.

M. Bourgeau eut assez de fermeté et de tact pour tout faire rentrer dans l'ordre, après avoir déjoué une tentative contre sa vie. Le lendemain du crime, les Sénégalais révoltés rendaient les honneurs sur la tombe du capitaine.

Une tombe élégamment entourée d'une balustrade en bois, œuvre de M. Bourgeau, et très bien entretenue, indiquait à notre passage à Tamboura l'endroit où reposait la victime de ce crime.

Je crois que lors de l'évacuation, le commandant Roulet a fait transporter les ossements du capitaine Hossinger ainsi que ceux du lieutenant Gouly, son successeur, mort des fièvres, sur la terre française. Grâce à cette patriotique pensée, ces martyrs de

la cause coloniale auront l'ultime bonheur de reposer à l'ombre du drapeau auquel ils ont sacrifié leur vie.

M. Bourgeau, qui avait passé de si cruels moments à Tamboura, revoyait avec joie son ancien poste. Il avait été depuis complètement terminé. De vastes constructions en briques abritaient les Européens et les magasins. Un village sénégalais était établi dans l'enceinte du poste et une grande place circulaire très bien entretenue permettait le soir des promenades favorables à la rêverie.

Le lieutenant Gouly n'avait rien oublié. En cas de siège du poste, un puits de quarante mètres avait été creusé. C'était, vu le pays et les moyens dont on disposait, un travail considérable.

Le lieutenant Gouly est mort, après avoir servi dans toutes nos colonies lointaines, en prêtant son concours à Marchand et à sa mission. Dans une reconnaissance vers Ayack, il a contracté la maladie qui en trois jours l'a terrassé. Non seulement il ne possédait pas de médicaments pour combattre la fièvre, mais encore il manquait totalement d'eau pour étancher sa soif. Marchand se rendit avec une section de Sénégalais sur la tombe du lieutenant pour y faire planter une croix et lui rendre des honneurs qui lui étaient bien dus.

La saison des pluies battait maintenant son plein. Tous les jours nous étions assaillis par des tornades d'une violence dont on n'a en France aucune idée. La chaleur, dès le matin, devenait

étouffante. Nous sentions en nous un trouble et un malaise indéfinissables.

Les oiseaux qui voltigeaient à travers les branches avec une inquiétude visible cessent leurs chants, tout dans la nature est en proie à ce calme significatif précurseur d'un orage; pas la moindre brise ne se fait sentir, les feuilles des arbres conservent une complète immobilité. Depuis quelques instants, on aperçoit au plus profond du ciel, d'un azur éblouissant, des petits nuages cotonneux qui, descendus vers le fond de l'horizon, remontent tout noirs vers le ciel et semblent ouvrir, comme pour le dévorer, des gueules monstrueuses.

Tout à coup les feuilles commencent à s'agiter, comme sous l'impression de l'attente et de l'effroi; et soudain, de l'insondable profondeur des nuages noirs, un immense éclair en zigzag raye le ciel d'une ligne de feu courant de l'orient à l'occident.

Puis tout retombe dans l'immobilité de l'attente et nous-mêmes, pénétrés de la grandeur de la scène qui se prépare, l'œil brûlé par le soleil et l'éclair, nous observons un silence religieux.

Après quelques secondes d'anxiété, le ciel se brise avec fracas, un long déchirement semble séparer les nuages qui envahissent subitement le ciel, voilant la splendeur de l'astre du jour. La nature se soulève tout entière, il sort de je ne sais où un vent de feu qui s'épand dans la plaine. Les arbres frémissent au-dessus de nos têtes, la brousse s'anime, l'horizon se rétrécit, se ferme et semble

tourbillonner dans une trombe immense qui accourt vers nous.

Tout, dans ce pays, prend des proportions fantastiques et démesurées.

Un second éclair dans la trombe, un second déchirement dans la nue, et puis, comme de grandes larmes tombant du ciel, de larges gouttes de pluie (tièdes encore de l'embrasement de l'air) sillonnent l'atmosphère de flamboyantes étincelles.

Les vents semblent sortir des quatre coins du ciel, lutter entre eux, et danser au-dessus de nos têtes une sarabande infernale. Les gouttes de pluie s'unissant forment d'abord des flaques d'eau, puis des ruisseaux, puis enfin, un vrai lac qui s'écroule sur nous.

C'est la chute de toutes les cataractes du firmament dans lesquelles s'engouffre le météore, ou plutôt la valse des vents qui tournoient en un mouvement giratoire des plus pittoresques, leur donnant l'apparence d'une hélice gigantesque qui pousserait vers les célestes espaces un navire démesuré.

Au milieu de toute cette horreur, entre les nuages disjoints, le soleil darde ses rayons d'or, qui colorent les gouttes de pluie et les transforment en autant de larmes de diamant.

Ajoutez à cela le roulement incessant du tonnerre, les éclairs déchirant cette masse de nuages et d'eau sans pouvoir la briser, et peut-être aurez-

vous une idée du satanique ouragan dont nous étions tous les jours témoins.

On appelle cela une *tornade*. Heureusement, cette tempête obliquait souvent au sud-est, dans la partie inférieure de la vallée, et ses tourbillons ne pouvaient nous saisir, mais ses remous nous atteignaient.

Nous pûmes bientôt nous rendre compte des effets de la trombe. Des troupeaux de buffles et d'antilopes venant du sud passaient à nos côtés dans le torrent du vent et de la pluie, avec une rapidité vertigineuse.

Les branches des arbres craquaient, leurs troncs rendaient des gémissements ; les plus élevés, les plus puissants d'entre ces géants frissonnaient, courbant jusqu'à terre leur altière chevelure hérissée dans un effroyable désordre. Nous étions, pour mieux résister aux efforts de la tempête, obligés de tenir les piquets de nos tentes.

Quelques nègres, fouettés par la pluie tamisée à travers les branches, avaient ramené sur leur tête leur tablier de cuir et offraient à l'ondée et à la tempête leur corps nu, levant les mains au ciel, décrivant des arcs de cercle du côté où l'ouragan faisait rage.

Rien de plus curieux que ces fantômes difformes qui, pour conjurer les éléments déchaînés, gesticulaient devant nous, semblables à des gnomes. Dans cette demi-obscurité phosphorescente, la lumineuse pluie retentissante, effrayante

et fascinatrice tout à la fois, luisait, colorée des plus fantastiques couleurs.

Le centre de la tornade passait vertigineux à quelques kilomètres de nous.

A deux heures la pluie cessait. Généralement, dans l'horizon, à l'est, la trombe se brisait à des collines basses, non sans de nouveaux éclairs et de nouveaux coups de foudre, dernières palpitations du monstre expirant.

Le soleil resplendissant sur ce sinistre chaos paraissait radieux, épuré et rafraîchi, inondant de sa chaude lumière le théâtre du sinistre, tandis que de gentilles négresses séchaient leur corps maigrelet.

CHAPITRE XII

Tamboura. — La savane. — Visite au sultan. — Nous manquons de vivres. — Les chats et les rats. — Un beau serpent. — Rikita et M'Bio. — Une tête de veau. — Les chanteurs ambulants. — Comment on trait les vaches. — La nouvelle de l'occupation de Fachoda par les Anglais. — La question de la dépopulation et de la main-d'œuvre.

Il nous tardait de connaître le fameux sultan Tamboura, qu'on nous avait représenté comme le roi de l'ivoire, probablement parce qu'il n'en avait pas, comme nous devions le voir par la suite.

Son village et sa zériba sont à environ quatre kilomètres du poste. Plus de brousse, c'est la savane. Wauters prétend que, « vue de loin, la savane ressemble à un verger planté de noyers et de pommiers. » Cette comparaison est très exacte et rend bien l'aspect de la contrée. Les arbustes arrondis, de quatre à six mètres de haut, se dépouillent de leurs feuilles en saison sèche ; la végétation herbacée contient de remarquables types d'orchidées à fleurs violacées, et des euphorbes de grande taille. Quant au caoutchouc, on n'en voit pas. Sur la route de la zériba, le coup d'œil est très étendu. On aperçoit à l'est les cimes de Pambias, qui se découpent en une teinte noirâtre

sur le gris du ciel. De-ci de-là, de petits villages, quelques cases pauvres et mal construites, au toit rond et pointu, avec leurs greniers. Des chiens indigènes au pelage roux et à la queue tire-bouchonnée comme celle d'un porc rôdent autour et vous regardent passer d'un œil terne et inintelligent. J'ai entendu dire que les chiens avaient souvent l'allure de leur maître. Cette opinion semble se vérifier à Tamboura.

Avant la zériba se trouve une grande place entourée de quelques cases. Des nègres peu vêtus ou couverts de haillons jouent au *patara* ou tirent de leur mandoline à cinq cordes des accords dissonnants, accompagnant parfois une chanson nasillarde et sans rythme. Une grande clôture de paille indique l'emplacement de l'habitation du sultan. Là aussi, une autre grande cour. Au milieu une vaste case rectangulaire d'une trentaine de mètres de long, construite en terre argileuse gris ardoise et recouverte de chaume. Nous entrons : une seule salle; le sol est composé d'une espèce de ciment fait avec de l'argile, de la terre de termitière pilée et du latex de lianes à caoutchouc. Des sièges nous sont avancés. Comme une belle femme, le sultan se fait attendre; arrive d'abord un gros chien gris, sorte de danois; il s'installe en grognant sur un fauteuil très élevé. Enfin vient le sultan; très bel homme, il s'avance d'un pas grave, vêtu d'un pantalon bouffant en toile blanche et drapé dans un vaste burnous. Sur la tête une

chéchia. Les pieds sont chaussés de souliers. Un seul Européen a pu donner à Tamboura des chaussures, car le sultan a un très grand pied. Le lieutenant qui lui fit ce cadeau princier est depuis très considéré par Tamboura.

Nous causons. Il est question d'ivoire, de Marchand, du généreux donateur de brodequins, du docteur Cureau. La vue de Bourgeau étonne d'abord le sultan. Il se ressaisit bientôt : « Tu m'avais promis de m'apporter de l'absinthe quand tu reviendrais de France. » Bourgeau, heureusement, n'a pas oublié. Il lui en donne sur-le-champ une demi-bouteille. Le sultan fait la grimace : « Meskin, meskin, besef » , dit-il (1). Nous lui en promettons d'autre quand il aura apporté beaucoup d'ivoire. Sa figure s'éclaire de nouveau. Nous nous disposions à partir. D'un geste, Tamboura nous fait rasseoir. Son interprète nous explique qu'on ne sort pas de chez le sultan sans avoir mangé; il paraît que le ragoût n'est pas encore prêt.

On l'apporte enfin. Deux plats de fer pleins de quartiers d'antilope à la graisse d'éléphant sont placés en même temps qu'un tas de *kissères* ou crêpes de mil sur un plateau de vannerie d'un mètre de diamètre et de fabrication darfertienne. En guise de table, un autre panier cylindrique tressé de pailles de couleur dans le goût arabe. Tamboura prend une crêpe et la trempe dans la

(1) C'est petit, très petit.

sauce des deux plats pour nous faire voir qu'il n'a nullement l'intention de nous empoisonner. Par politesse, nous goûtons à son ragoût très faisandé et dont la sauce est rance. Il nous offre alors une espèce de bière de mil très agréable et ensuite de l'eau-de-vie de grain horrible. Pour exprimer notre satisfaction et nous conformer à la politesse arabe, nous... rotons. Tamboura nous répond immédiatement.

Nous prenons ensuite congé; un domestique du sultan apporte derrière nous les reliefs du festin, qui doivent être distribués à nos boys. Les pauvres garçons ne seront pas fâchés de se régaler un peu. Nous vivons en effet de privations depuis quelque temps. Nous n'avons plus rien à nous mettre sous la dent. Le sel même nous manque, et quant au pain et au biscuit, nous devons rester quatorze mois sans en goûter. La graisse, il n'y faut point penser, le beurre encore moins. L'huile que nous pouvons nous procurer est extraite de termites mâles fondus et possède un goût des moins agréables. C'est presque du pétrole. Le pain est remplacé par une bouillie de sorgho faite avec de la farine que dédaigne l'âne de Martel. Cet âne nous avait pris en grande affection. Notre caractère lui plaisait sans doute et il avait bien voulu nous honorer de son amitié. Il nous suivait comme un chien dans nos promenades et professait pour l'âne de Bourgeau, moins poli que lui, un souverain mépris. Mais le sergent du poste avait une ânesse,

et ce qui devait arriver, arriva ; le mépris se changea en haine et, au cours d'un combat corps à corps, Rato coupa d'un coup de dent l'oreille de l'âne de Bourgeau, appelé Bankoua en souvenir d'un personnage avec lequel il avait une certaine similitude d'esprit. Bankoua devint donc un invalide de l'amour, sinon un avarié. Amour, tu perdis Troie !

Dans notre solitude (nous habitions assez loin du poste), nous voulûmes faire de l'élevage pour nous distraire. Les bêtes à cornes étant aussi rares que les bêtes à laine, nous nous rabattîmes sur les chats des steppes.

Le chat des steppes est, paraît-il, le précurseur de notre chat domestique.

Les spécimens que nous possédions s'apprivoisaient très facilement, mais avaient peur des rats. Il est vrai que ces derniers ne marchaient là-bas qu'en bataillons serrés. Ils me causaient aussi une certaine inquiétude. Pour m'attirer leur sympathie et surtout pour les tenir à l'écart de mon lit, je vidais tous les soirs dans ma case un panier d'arachides. Mais le malheur voulut que mon stratagème ne servît à rien. Ces messieurs n'aimaient sans doute pas manger par terre. Ils portaient leurs arachides sur ma moustiquaire, et c'était toute la nuit au-dessus de moi une véritable procession de ces rongeurs, qui poussaient l'indiscrétion jusqu'à boire pendant la nuit les bains révélateurs que j'avais préparés pour développer nos clichés, lorsqu'ils ne s'attaquaient

pas par hasard à la gélatine des plaques négatives que je mettais sécher durant la nuit.

Martel n'était pas plus heureux que moi. Un jour, les termites lui mangeaient son caoutchouc; un autre jour, un bouc le renversait d'un coup de tête dans le ventre ; une autre fois un veau, cadeau de Tamboura, lui dévorait ses serviettes. Il avait toutes sortes de mésaventures. Un beau matin, se baissant pour ramasser ses pantoufles, il aperçut sous le lit de camp sur lequel il était couché un énorme serpent. Je dormais dans la pièce voisine. Les appels de Martel me réveillèrent, j'arrivai avec mon fusil. Martel ne paraissait pas avoir grande confiance dans la justesse de mon tir. « Ne tirez pas, » disait-il. D'un autre côté il n'avait guère envie de se lever. Le coup partit; je ne tuai pas mon compagnon, mais un superbe boa de cinq mètres de long.

Décidément notre séjour à Tamboura n'était pas heureux. Nous ne pouvions rien obtenir du sultan; il opposait à toutes nos demandes de porteurs la force d'inertie la plus complète. Rien ne le touchait, ni les cadeaux, ni les promesses, ni les réprimandes.

Le lieutenant qui commandait le cercle était très anémié; il tomba tout à fait malade. Chacun à notre tour, nous allions le veiller. Des nuits entières il restait évanoui. Il fallait, pour le faire revenir à lui, lui prodiguer des soins nombreux. Les privations avaient eu raison de sa santé peu

VILLAGE ENTRE TAMBOURA ET LE SOUEH

DÉPART D'UN DE NOS CONVOIS A TAMBOURA

robuste, le spleen l'avait gagné. Il songeait aux vertes prairies de son pays normand, qu'il ne devait jamais revoir, car il mourut dès son retour à Alger, où il comptait que le brillant soleil et le ciel si bleu triompheraient de sa maladie.

C'est pendant mon séjour à Tamboura que j'appris par le commandant Roulet l'occupation de Gaba-Schambé. Le commandant Roulet, venu après Marchand, songea qu'il ne suffisait pas de traverser un pays pour en revendiquer la possession. Accompagné du lieutenant de Tonquedec et des Sénégalais de son poste, il sillonna en tous sens le Bahr-el-Ghazal, fit occuper Meschra et Reck par le sergent Casanova, Ajak par le sergent-major Castellani, Djour-Ghattas par le lieutenant de Tonquedec, blessé dans ces régions d'un coup de sagaie à la hanche, et poussa avec son lieutenant jusqu'à Gaba-Schambé, sur le Nil blanc, où M. de Tonquedec passa un traité avec le sultan de Bor. Son raid est remarquable; avec peu de moyens, il est arrivé à beaucoup; malheureusement, le traité franco-anglais nous a enlevé tous les avantages que nous pouvions retirer de son action vers le haut Nil. Officier d'une rare valeur, d'une énergie peu commune et d'une courtoisie parfaite, ancien officier d'ordonnance du général Voyron à Madagascar, le commandant Roulet eût été tout désigné pour commander les troupes de l'Oubanghi, si un règlement suranné n'avait pas voulu que la direction des affaires revînt non au plus intel-

ligent et au plus capable, mais au plus ancien.

Grâce au concours du commandant Roulet, je pus, pendant mon séjour à Tamboura, entrer en rapports avec Rikita, le fils de M'Bio, puissant chef du Bahr-el-Ghazal. Il m'énuméra ses besoins, les marchandises qui lui conviendraient, et me donna sur les ressources de son pays des renseignements précieux. Le chef M'Bio jouit dans le Bahr-el-Ghazal d'un grand prestige. Sa naissance et son grand âge lui donnent une grande autorité. Il a les cheveux d'une blancheur de neige, ce qui forme, avec la noirceur de son teint, un contraste des plus saisissants. Les beaux vieillards sont rares chez les nègres; il est probable que M'Bio n'a pas cédé à l'intempérance grossière de ses voisins et qu'il n'a pas eu à craindre les terribles ravages de l'alcool. Tamboura a pour lui un respect mêlé d'une terreur salutaire; mais il empêche autant qu'il le peut les Européens de lui rendre visite, craignant que l'alliance du vieux chef avec le blanc ne lui enlève le semblant d'autorité qu'il tire de notre présence. La mise à l'écart de M'Bio exerçait pourtant sur notre établissement de Tamboura une mauvaise influence, car les habitants, pour échapper au portage, fuyaient chez M'Bio. La région du Yubbo se dépeuplait et il devenait impossible sur ce point d'organiser des transports. Un autre voisin de Tamboura accaparait aussi les habitants de son sultanat, le chef N'Doroma. C'était l'ennemi mortel du sultan, qui le lui rendait bien. Des conflits per-

pétuels éclataient entre les deux voisins. Il ne se passait pas de semaine sans que Tamboura ne pillât un village de N'Doroma ou réciproquement.

J'assistai un jour au retour de la guerre. Les Pambias avaient fait une ample provision de chair humaine. Je m'amusai à passer l'inspection de leur petite besace de peau de singe : les uns avaient un pied, d'autres une main, d'autres un morceau de crâne ; ils trouvaient cela tout naturel et se réjouissaient à l'idée du bon repas qu'ils allaient faire. Tamboura me donna ce jour-là une superbe trompe d'ivoire qui avait été prise à l'ennemi ; le lendemain il m'en réclamait du reste le prix.

Lorsque le sultan n'a plus de provisions ou que des marchands d'esclaves le sollicitent, il va faire une excursion chez les Djenkès, possesseurs de nombreux troupeaux. Il leur prend leurs femmes, auxquelles ils tiennent beaucoup. Les Djenkès savent que pour les ravoir il leur en coûtera pour les vieilles deux bœufs, pour les jeunes trois et même quatre. Ils ont pris l'habitude d'aller les réclamer et de conduire en même temps leur rançon (ce qui donne un démenti à l'opinion de Schweinfürt, qui prétend que les Djenkès préfèrent leurs vaches à leurs femmes). Tamboura, après une de ces razzias, nous vendit une vache et le veau mangeur de serviettes dont j'ai parlé tout à l'heure.

Nous allions enfin pouvoir manger de la viande blanche et nous nous promettions un régal. Je pas-

sai la nuit à râcler la tête du veau. J'étais fort peu expert en la matière et mis hors de service le seul rasoir qui me restait. La mort du veau eut donc pour conséquence indirecte de m'empêcher désormais de me raser. L'huile fut remplacée dans la sauce par des jaunes d'œufs et le vinaigre par le suc du fruit du caoutchoutier. Le sel manquait seul et je ne pus jamais m'habituer à cette privation. Le détail de cette tête de veau étonnera peut-être mes lecteurs, mais un abondant festin au milieu de la famine est un fait assez marquant. Il faut connaître la misère et les souffrances de la faim pour comprendre combien cet incident, banal en lui-même, prend avec les circonstances de l'importance. Le déjeuner de la tête de veau est, quoi qu'il en soit, dans mon esprit une des choses saillantes de mon voyage, et... je ne suis pas gourmand.

Nous avions ce jour-là tous les bonheurs. Un musicien ambulant étrangement costumé, la tête couverte d'une toque de fourrure, des sonnettes, des grelots, des objets de toute sorte suspendus à son cou, un thermomètre attaché dans le dos, vint nous donner un concert de trompe d'ivoire et de mandoline. Il dansait en jouant sur sa trompe une mélopée composée de sons plaintifs. Puis il prit sa guitare et entama un long poème en se dandinant comme un ours. Nous lui fîmes quelque largesse, songeant que peut-être le vieil Homeros avait parcouru la Grèce en chantant

comme lui ses divins poèmes. Et peut-être avait-il aussi alors excité les rires des étrangers, qui ne comprenaient pas la grandeur de son génie.

Ces aèdes vagabonds ont, paraît-il, une grande influence sur les sultans; ils sont craints et respectés de tous et trouvent place aux repas des chefs. Ils vont, comme nos anciens troubadours, de village en village, et peut-être que, dans leurs voyages, ils ont aussi quelquefois rencontré de belles et gentes négresses qui, pour les récompenser d'avoir fait battre leur cœur, leur ont fait l'aumône de leurs caresses.

Mais si nous fîmes bon accueil au chanteur, nos chiens le reçurent fort mal. J'avais amené de Brazzaville un briquet croisé de chien militaire allemand et de chien indigène. Minos (c'était son nom) devait être mon meilleur compagnon de route. Il ne m'abandonna pas un instant, partagea toutes mes souffrances et aussi toutes mes joies. Lorsque la chaleur était accablante et qu'il fallait marcher quand même, la pauvre bête procédait par bonds successifs. Il partait au galop en avant de la colonne et allait se tapir dans les hautes herbes jusqu'à ce que nous l'eussions atteint. Il repartait alors, et ainsi de suite. Il échappa par ce stratagème aux insolations. Le soir, il couchait dans ma tente ou sous ce qui me servait de lit, car pour pouvoir me mettre en marche plus vite dès le matin, je négligeais souvent de faire planter ma tente et ne m'abritais que par une mousti-

quaire. Mon lit de camp en toile et bois avait été mis vite hors de service. J'avais acheté un lit indigène, sorte de tréteau en bois recouvert de lames de bambou. J'étendais par-dessus une couverture de voyage et me roulais ensuite tout habillé dans mon plaid. Pendant dix-neuf mois, je n'eus pas d'autre couche.

J'avais donné à Minos des compagnons : un petit chien indigène qui s'appelait Derviche et ne put jamais me souffrir, et une chienne djenkès, sorte de levrette très fine qui ne tarda pas à mourir. Martel avait un beau chien blanc qu'irrespectueusement il nommait Semio, et dont le courage n'était pas remarquable. Dès qu'il apercevait un visage inconnu, il rentrait précipitamment dans le coin le plus obscur de la case.

Notre campement se composait, à Tamboura, d'une grande maison en pisé divisée en deux pièces, que Bourgeau avait fait construire dès notre arrivée. L'une des salles servait de magasin, et j'y couchais. L'autre servait de logement à Martel. Plus tard, nous construisîmes, sur une ancienne termitière, un petit pavillon avec un balcon qui devint notre salle à manger. Nous l'avions blanchi avec de la farine de manioc délayée. Les murs étaient encadrés de bandes rouges. Un flacon d'éosine de mes produits photographiques nous avait fourni la couleur. Le sol était composé d'un ciment de terre de termitière et de caoutchouc et était très dur.

Nous avions aussi fait construire un parc à bestiaux pour nos chèvres et notre vache. Un Sénégalais soignait les animaux et trayait la vache. La traite était une cérémonie désopilante. Ibrahima chatouillait d'abord la vache entre les jambes, sur le dos, sur le pis, et lui soufflait ensuite sous la queue. C'était, disait-il, le seul moyen d'avoir du lait.

Martel, jardinier émérite, s'était occupé du potager. Au bout de deux mois et demi, nous avions des haricots verts, des petits pois, des aubergines, des tomates et une quantité colossale de concombres. Mais sans sel, toutes ces friandises étaient insipides.

Durant mon séjour à Tamboura, j'eus la curiosité de savoir ce qu'était devenu le village de Dem-Békir, autrefois centre important. La route n'était plus praticable, la sente avait été abandonnée et pas un être humain n'habitait la région.

Peu à peu, le bruit de la prise de possession de Fachoda par la colonne anglo-turque s'était répandu. Les sultans ne cachaient pas leur désappointement. Tamboura, qui n'avait pas toujours été un loyal serviteur du khédive avant la révolte du Mahdi, appréhendait fort l'arrivée des Turcs. Il parlait de quitter le pays, et Semio, paraît-il, lui avait déjà offert un district de ses immenses États. Tamboura reprochait fort aux Français leur manière de faire : « Vous nous avez affirmé, disait-il, que vous veniez combattre les Turcs, et maintenant

vous leur donnez notre pays ! » Il me fut difficile de lui expliquer les exigences de la politique européenne.

Un jour qu'il était bien disposé, j'obtins toutefois de lui quelques porteurs qui devaient m'accompagner vers le nord. Je tenais à visiter Fort-Desaix et désirais entrer en relation avec les chefs des environs. Je ne voulais pas ensuite quitter le Bahr-el-Ghazal sans connaître les Dinkas ou Djenkès, dont Schweinfürt parle tant dans le récit de son voyage. Je partis donc, accompagné de deux Sénégalais, de mes boys et suivi de mes bagages.

J'emportais de Tamboura une mauvaise impression et le souvenir de nombreuses privations. Chose curieuse aujourd'hui, je me rappelle avec plaisir mon séjour dans ce pays insalubre et inhospitalier, tant il est vrai que l'homme est fait pour la lutte et que le souvenir des souffrances supportées et des difficultés vaincues lui est toujours agréable.

Je rencontrai près de Tamboura le sergent Chinkirch, avec lequel je devais voyager quelques jours après. Le sergent Chinkirch venait de passer près de trois ans dans le Bahr-el-Ghazal. Il était du reste habitué aux campagnes lointaines et pénibles, avait quinze ans de service, vingt campagnes, dont dix de guerre. Cité à l'ordre du jour au Tonkin pour sa belle conduite, blessé au Dahomey, décoré de la médaille militaire pendant la campagne, il réalisait le type de ces infatigables marsouins dont

la vie, toute d'abnégation, est souvent pleine de traits d'héroïsme.

Au point de vue économique, le sultanat de Tamboura est absolument inférieur. Non seulement il n'y a pas ou que très peu d'ivoire, mais la main-d'œuvre manque totalement. C'est à peine s'il y a sur les territoires un habitant par kilomètre carré. Cette pénurie de main-d'œuvre tient à deux causes : l'une ancienne, l'anthropophagie ; la seconde moins reculée, et, il faut bien le dire, toujours existante, la traite.

La passion de la viande humaine a en effet créé depuis des siècles un état de perpétuel conflit entre les races de l'Afrique centrale. Guerres entre peuples, guerres entre tribus, batailles entre villages, toutes ces expéditions entraînant à leur suite un nombre de morts considérable, sont encore aggravées par la détestable habitude qu'ont les noirs de se livrer au pillage des villages et à la destruction de tout ce qui s'y trouve. Femmes, enfants, rien n'est respecté ; tout va accroître la provision de chair humaine du village vainqueur. J'ai parlé de la guerre traditionnelle que font les N'Sakkaras aux Boubous. Ce qui se passe chez Bangassou a lieu aussi chez les peuples voisins. Grâce aux influences arabe et française, ces funestes mœurs tendent de jour en jour à disparaître, mais le mal est fait depuis longtemps et les musulmans ont introduit avec eux une coutume encore plus déplorable si c'était possible : la traite.

Au point de vue du développement économique de l'Afrique centrale, la traite avec les Arabes a eu un effet des plus désastreux.

Du jour, en effet, où les caravanes envoyées par les sultans du Ouaddaï et du Bornou et subventionnées par les traitants de Tripoli et de Bengazi ont pu pénétrer dans le Dar-Fertit, le pays a été complètement ruiné. A la suite des événements qui ont amené l'évacuation du Soudan par les Égyptiens, les sultanats dont j'ai parlé se sont formés. Les populations, trop légères et trop superficielles pour se convertir à une religion aussi réglementée que l'islamisme, se sont toutefois laissées asservir par des chefs ayant gardé sinon la religion, du moins les coutumes arabes. De là l'institution des harems ; de là aussi des relations d'autant plus faciles avec les marchands d'esclaves que les sultans avaient été autrefois en contact avec eux chez Ziber ou Suleiman bey.

Comme dans le commerce de l'esclave avec les Arabes la femme fait prime, car elle est plus facile à garder, la traite a surtout porté sur elle et le pays en a été bientôt privé.

Celles, et le nombre n'en était pas grand, qui restaient sont devenues la propriété des chefs, en sorte que les gens de basse extraction ne peuvent plus contracter d'union et que par ce fait, générateur des habitudes les plus honteuses, la dépopulation s'aggrave encore de la diminution de la natalité.

Les populations formant la catégorie des esclaves domestiques, du jour où la traite prend de l'extension, sont mises en coupes réglées. Cherchant à éviter les soldats recruteurs du sultan, elles n'ont d'autres ressources que de fuir dans la brousse.

Les villages disparaissent. Les cultures sont délaissées, la misère et les privations achèvent de décimer des races autrefois fortes et vigoureuses qui sont maintenant rachitiques et dans un pitoyable état de décadence physique et morale.

Pendant ce temps, les sultans organisent leur armée, assez habiles pour mettre dans leur parti la race formant l'aristocratie du pays. Bientôt à la tête d'une armée respectable, grâce aux armes fournies par les traitants, leur autorité augmente.

Se sentant les plus forts, n'ayant plus à redouter les révoltes et les attaques, les sultans ne reculent devant aucun méfait, vendent leurs sujets, les femmes, les enfants, ne se doutant pas que leur appareil militaire ne leur servira bientôt qu'à garder un pays dépeuplé, inculte et ruiné.

Les chefs opèrent de leur côté pour leur propre compte. Les traitants, enhardis par leur succès et désireux d'étendre leur commerce, sillonnent le pays.

Résignées et craintives, les populations commencent à préférer la tyrannie de leur sultan à la cruauté des Arabes, et se réfugient autour des

zéribas. Les villages de culture sont abandonnés et l'ambition du noir est de devenir soldat. Là-bas comme chez nous, la centralisation exerce des ravages.

Il est donc indispensable, sinon d'essayer de guérir le mal, du moins de l'atténuer dans la mesure du possible.

L'anthropophagie disparaîtra d'elle-même par le contact avec les Européens, mais la traite sera plus difficile à combattre, car les sultans de l'Oubanghi sont les fournisseurs attitrés des marchés du Darfour et de la Tripolitaine, et aussi parce que ces esclaves sont le principal revenu de leur domaine et le plus clair de leur budget. Il faudrait donc se substituer dans la mesure du possible aux Arabes, acheter ces esclaves et les libérer. On les mettrait ensuite dans des villages sous l'autorité directe du poste français, on leur permettrait de se créer une famille, et ce serait le premier noyau de la repopulation. On y gagnerait ainsi de ne pas voir partir vers des pays lointains les éléments les plus vitaux des populations indigènes, en même temps que la certitude de voir peu à peu les familles se multiplier.

On peut arriver, au moyen de villages de libérés, à repeupler un territoire insuffisamment peuplé et par là même impossible à mettre en valeur.

Mais ce ne serait rien d'avoir reconstitué les peuplades, si en même temps nous ne les rendions

pas plus aptes par le travail à coloniser le pays.

On ne peut espérer donner à ces peuplades le goût du travail qu'en le leur imposant d'abord.

L'indigence de besoins où se trouvent ces populations les a en effet habituées à une inactivité dont nous ne voyons pas d'exemple en Europe.

Pour les sortir de cette nonchalance héréditaire, on ne saurait mieux faire que d'imiter partout l'exemple donné à Madagascar par le grand organisateur qu'est le général Galliéni. C'est en effet à l'établissement des contrats à long terme que la grande ile doit ses débuts si rapides de prospérité et la si prompte exécution de ses premières voies de communication.

Qu'on ne vienne pas dire qu'en ayant recours à ces moyens nous portons atteinte à la liberté et que nous abusons de notre force. La cause de notre prospérité, la source de la civilisation avancée où en sont arrivées les populations européennes n'est-elle pas dans le travail? C'est de l'effort que naît l'intelligence.

Que ce soit chez les Romains, qui ont étonné le monde par leurs œuvres de Titans, accomplies par des esclaves; que ce soit en France, où le serf a été longtemps asservi à la glèbe; que ce soit en Russie, nous ne trouvons aucune nation civilisée qui soit arrivée au degré de supériorité où elle se trouve sans avoir passé par un état social où le travail était obligatoire, et ce serait abuser d'une sentimentalité stupide et mal placée que de vou-

loir ramener d'un seul coup à notre niveau des peuples qui sont en retard de plus de vingt siècles.

Comme les enfants, les peuples enfants ont besoin que des maîtres justes mais fermes les disciplinent par un travail imposé.

Il ne faut donc pas craindre d'avoir recours à l'impôt par corvée et aux contrats à long terme.

On nous a bien astreints en France à une période militaire de trois ans. Nul, s'il n'est infirme, ne peut s'y soustraire. Nous passons là une période de notre vie où nous ne sommes plus maîtres de nos actions et où nos pensées elles-mêmes sont censurées. Sommes-nous esclaves pour cela?

Et n'a-t-on pas, au Sénégal et ailleurs, recruté des indigènes pour former des corps réguliers ou des milices? Pourquoi soumettre une catégorie d'individus aux colonies à une période de travail d'une durée limitée, serait-il davantage une atteinte à la liberté? A qui fera-t-on accroire en définitive que ce soit une liberté si utile à proclamer que celle de mourir de faim?

Ce serait d'ailleurs une civilisation bien contestable que celle qui consisterait à donner aux individus de nouveaux besoins et à ne pas les mettre en mesure de les satisfaire.

Au contact du blanc, les sauvages auront vite pris le sentiment d'un plus grand confort matériel. Dans quelques années, les beautés indigènes comprendront les joies d'une toilette bien assortie

et que le vêtement est un des plus sûrs artifices pour suggérer la passion.

Là-bas comme chez nous, le désir de briller suscitera l'effort, et plus encore que le désir de paraître, celui de mieux vivre.

Ainsi, peu à peu les populations sauvages connaîtront les joies du travail. Et elles vérifieront enfin l'adage du vieux monde : que le travail est la rançon de la liberté.

Je ne voudrais pas toutefois que mes idées fussent mal interprétées et qu'on me prît pour un de ces négriers qui considèrent l'indigène comme une bête de somme.

Loin de là ma pensée. Le nègre, aussi bien que le blanc, a droit à des égards, et l'humanité doit présider à toutes les institutions coloniales.

On peut obtenir par la douceur de très bons résultats. Nous l'avons démontré par notre propre exemple, car ce sera peut-être notre seul titre de gloire, mais nous aurons du moins celui-là, de n'avoir jamais, dans notre voyage en Afrique, tiré un coup de fusil sur les indigènes et de n'avoir pas usé de mauvais traitements envers eux. Il nous a semblé que ce n'était pas en nous montrant plus brutes et plus cruels que les nègres eux-mêmes que nous pouvions arriver à leur inculquer les principes de justice qui font la force des peuples civilisés.

Voilà pourquoi il serait peut-être dangereux, j'en conviens volontiers, de mettre entre les mains des concessionnaires les moyens que je viens de

préconiser, qui feraient leur fortune, je le pense, en leur donnant de la main-d'œuvre, mais qui, appliqués avec excès, enlèveraient peut-être à notre pays le renom d'humanité qu'il a su conquérir dans le monde.

CHAPITRE XIII

Les Djenkès ou Dinkas. — Djiours et Golos. — Je reviens à Rafaï. — L'avenir économique de l'Oubanghi. — Ses ressources. — Difficultés des transports.

La marche en pays djenkès est difficile; les Djenkès se refusant absolument au portage, on est obligé d'amener avec soi des indigènes qui se soucient fort peu de visiter ces pays. Le Djenkès a su rester absolument en dehors de la civilisation et de l'influence turque. Il n'a jamais ambitionné d'organiser des armées, et cette soif de domination qui a été cause de la décadence de ses voisins ne l'a pas tenté. Il n'a qu'un désir, rester chez lui, être toujours lui-même et conserver ses troupeaux. Il n'élève pas pour le gain; jamais il ne se sépare de ses bêtes, qu'il soigne avec une touchante sollicitude, pour la seule satisfaction de les contempler. Le lait de ses vaches le nourrit; pourquoi tuerait-il les produits de son étable et diminuerait-il ainsi ses richesses? On le voit, le Djenkès est philosophe. Mais tout en étant pasteur, il aime les combats, la vaillance, et sait défendre ses biens. Il n'ignore pas qu'il est l'objet de la convoitise de ses voisins, mais il sait aussi que s'il n'a pas leur orga-

nisation militaire, il a pour lui la force du nombre. L'anthropophagie et la traite n'ont pas décimé ses rangs ; le vice arabe n'a pas enrayé l'augmentation de la population, et s'il n'a jamais voulu se servir de la poudre, c'est qu'il a estimé que la possession d'une belle famille valait mieux que celle d'un mauvais fusil qu'on ne lui aurait vendu que contre son propre sang ou celui de ses frères.

De très grande taille, élancé, robuste, le Djenkès a de vagues rapports avec les échassiers qui habitent comme lui les marécages. Il a les jambes fort longues et maigres, et il n'est pas rare de le voir contempler l'horizon rempli des taches brunes de ses troupeaux, se tenant sur une seule jambe. Il va nu, considérant que le vêtement est un signe de faiblesse, tandis que, contrairement aux autres peuples de l'Afrique centrale, ses femmes sont vêtues de peau. D'une main il tient son bouclier de cuir, analogue à celui des Cafres ; de l'autre sa massue de bois, sorte de bâton terminé en forme de boule. Il manie cette massue avec une adresse surprenante ; il est rare qu'il n'atteigne pas son but. Son allure est particulière ; ses longues jambes lui donnent une démarche qui n'est pas sans similitude avec celle de la cigogne. Le sol de sa case étant composé de bouse de vache consumée, il apparaît toujours gris de cendre, ainsi qu'un famélique pierrot. Ses yeux sont vifs, son front est découvert, sa figure allongée et son nez pas très aplati ; son type se rapproche du sémite. Il n'a

jamais voulu reconnaître la domination des Turcs, jamais accepté d'entrer en relations commerciales avec ses voisins les traitants. Victime des incursions des Gellhabas, il a toujours essayé de les repousser par la force et n'a pas voulu consentir à faire le commerce de ses troupeaux.

Je demandais un jour du lait à un Djenkès. — « Non, dit-il, je ne veux pas t'en donner, car si tu en goûtais, tu viendrais ensuite me voler mes vaches. »

Méfiant et payé pour craindre le blanc, qu'il n'a connu que par le Turc, il ne recherche pas son voisinage comme le A'Zandès. Parfois il vient lui conduire des moutons, mais s'arrête juste le temps de conclure son marché. Il n'accepte en paiement que des bayakas blanches.

La religion musulmane l'a laissé impassible ; il n'a gardé comme trace de l'occupation turque que d'énormes bracelets d'ivoire qu'il porte au-dessus du coude. Lors du passage de la colonne de Derviches fuyant de Bor, les Djenkès attaquèrent l'arrière-garde et firent quelques prisonniers. Ils ne cherchèrent pas à en tirer bénéfice et les conduisirent au poste. Mais cette attaque inconsidérée prouve leur audace et leur témérité et aussi combien il leur déplaît de voir l'étranger dans leur domaine.

Je n'ai connu qu'un seul chef qui vînt assez fréquemment au poste de Ziber : Atektek, le fournisseur de moutons.

Bien que les éléphants soient assez nombreux dans leur contrée, les Djenkès ne les chassent pas.

Ce peuple, si différent de ses voisins, aime énormément la vie familiale. La femme djenkès est, paraît-il, une excellente ménagère, mais elle n'a jamais pu supporter la captivité. Esclave, elle cherche à s'enfuir, ou meurt de consomption ou d'ennui. Sa coquetterie consiste à se parer de nombreux anneaux de fer, de petites clochettes et de perles blanches.

Les hommes et les femmes s'arrachent les incisives de la mâchoire inférieure. Cette coutume est presque générale dans l'Afrique centrale. Les Niams-Niams seuls semblent avoir résisté à cette pratique de la mode, bien qu'ils se liment les incisives supérieures et inférieures. Le tatouage est très particulier et toujours uniforme, mais ne se rencontre que chez les hommes. Il consiste en dix rayons partant de la base du nez et rejoignant le front entre les deux tempes.

Les cheveux des Djenkès, d'une nuance fauve provenant de nombreuses frictions d'urine de vache, sont généralement assez longs et retenus par des épingles. Ils sont divisés en mèches de dix à vingt centimètres de long. Les Djenkès se rasent la barbe, qu'ils ont d'ailleurs fort peu abondante.

L'emploi de l'urine chez les Djenkès est assez général. Ils nettoient avec ce liquide les ustensiles de cuisine et le récipient où ils mettent le lait et ils l'emploient même pour remplacer le sel.

Bien qu'on puisse supposer qu'un pareil ingrédient inspire un dégoût insurmontable aux Européens, je ne crains pas de dire que j'ai bu du lait recueilli dans des vases qu'on venait de laver devant moi par ce procédé et que j'ai fabriqué d'excellents fromages avec le même lait acheté aux Djenkès. Il est vrai que j'avais à choisir entre ce breuvage et de la purée de termite.

Les voisins des Djenkès sont les Djiours, forgerons remarquables, les Gollos au sud-ouest, les Nouers au nord-est.

Les Djiours sont essentiellement cultivateurs; ils descendent du Nil, ont une grande ressemblance avec les Chillouks, dont ils parlent la langue.

Leurs villages ne diffèrent guère de ceux des Niams-Niams. Ils sont disséminés dans les cultures. Comme ils n'ont pas de bétail, ils s'intéressent beaucoup à leur basse-cour. La volaille est très nombreuse chez eux et mieux nourrie que partout ailleurs.

Leurs greniers sont plutôt primitifs et consistent en un clayonnage supporté par quatre pieux.

Les Djiours se livrent à la chasse et à la pêche. Leurs femmes s'occupent des soins agricoles, construisent les cases, font des paniers et même une poterie assez fine. J'ai remarqué que l'usage du tour était inconnu dans l'Afrique centrale, mais les ouvrières sont si adroites qu'elles arrivent à fabriquer des vases d'une grande régularité de

formes. Aucun des vases que j'ai eus sous les yeux ne possédait d'anses. La pâte dont se servent les potiers est trop cassante et leurs fours trop mal établis pour pouvoir, par une cuisson régulière, donner assez de solidité à cet accessoire. Mais en revanche, les peuples primitifs ont remédié à ce que la régularité du vase avait d'incommode en couvrant de dessins géométriques la partie renflée; les dessins en relief l'empêchent de glisser dans les mains de celui qui le porte.

Les Golos sont une race inférieure à peu près disparue. Population agricole et paisible, les Golos sont très laids. Leurs femmes ont les oreilles, le nez et les lèvres percées et s'introduisent dans ces orifices des bâtons, des morceaux d'ivoire et même des morceaux de fer ou de métal. Les Golos sont presque toujours esclaves des A'Zandès.

Il y avait déjà dix-huit mois que j'avais quitté la France. Bien que ma forte constitution m'eût permis de résister au climat, je commençais toutefois à ressentir les atteintes que les privations et la mauvaise nourriture faisaient à ma santé.

Les accès de fièvre devenaient plus fréquents, l'anémie se faisait sentir davantage. Seul l'appétit subsistait, chose terrible lorsque les vivres manquent. Il fallait pourtant songer à refaire l'immense route qui me séparait de l'embouchure du Congo, alors qu'il m'eût été facile de rejoindre le Nil et de gagner Khartoum, maintenant soustrait à la barbarie.

UNE VISITE DU SULTAN SEMIO A M. BONNEL DE MÉZIÈRES

Mais les transports de l'énorme quantité d'ivoire que nous avions recueilli nous obligeait à repasser par la route déjà suivie et nous n'avions pas fini de lutter et de souffrir pour ramener à bon port notre précieuse cargaison. Après avoir visité les environs de Tamboura, de Fort-Desaix et de Ziber, l'ancien poste français, je regagnais par Djemmah le sultanat de Rafaï.

Avant d'aller m'établir pour un mois chez ce sultan, je restai une quinzaine de jours auprès de M. Bonnel de Mézières, revenu de Tamboura, où il m'avait succédé. Je le trouvai superbement installé dans la grande plaine qui borde M'Bomou sur la rive française, face à la *mangba* de Semio. Il s'était fait construire une immense case de paille de quinze mètres de diamètre et avait réussi, avec des meubles du pays et quelques étoffes de traite, à se loger sinon luxueusement, du moins d'une façon très confortable.

Un espace considérable avait été défriché, deux vastes magasins et un village pour nos serviteurs construits. Sur une termitière s'élevait une gentille petite salle à manger meublée de fauteuils indigènes et tapissée de nattes. Un gros serval en gardait l'entrée, très affectueux pour son maître, mais fort désagréable pour les visiteurs. Il passait sa journée à s'amuser avec deux singes à demi apprivoisés qui arrivaient au camp vers neuf heures du matin et repartaient à l'entrée de la nuit.

J'avais réussi dans le Bahr-el-Ghazal à me procurer deux gros coqs de Wadelai. Le chat-tigre les étrangla dès le premier jour. J'étais furieux.

Mais combien me fut-il agréable de retrouver un aussi charmant causeur que M. Bonnel de Mézières, après plusieurs mois d'isolement. Nous parlâmes beaucoup de nos projets, de nos espérances presque réalisées et aussi de l'avenir incertain de la colonie.

Non que le Français ne soit colonisateur. C'est une de ces idées saugrenues tombées depuis longtemps en désuétude, mais il a la malchance d'être un peu trop crédule et de prendre pour des réalités les rêves et les visions de voyageurs, de fonctionnaires et d'officiers à l'imagination ardente.

Les Belges ayant fondé des Sociétés prospères dans leur établissement de l'État indépendant, il y a eu un mouvement d'opinion en faveur de notre Congo. Le ministre, M. Guillain, a eu la main forcée et s'est vu obligé de donner bien malgré lui de vastes concessions dans des pays presque inconnus et tout à fait dépeuplés. Une violente crise vient de s'ensuivre et il est intéressant de rechercher les responsabilités.

Voici textuellement ce que j'écrivais à Tamboura, au mois de mars 1899, après avoir appris l'évacuation de Fachoda; on pourra voir que je ne considérais pas comme très judicieux l'emploi des capitaux sur les brouillards du Congo.

« Nous apprenons par des racontars de jour-

naux et des lettres particulières que le major Thys veut fonder une Société pour l'exploitation du haut Oubanghi. La création d'une Compagnie belge pour exploiter des colonies françaises n'est pas sans nous étonner, et ce que nous ne pouvons surtout pas comprendre, c'est qu'il y ait des gens assez hardis et assez mal renseignés pour risquer leurs capitaux dans une entreprise aussi hasardeuse.

« A moins que le major Thys ne cherche à acquérir de nouveau à la Belgique par une occupation économique ce qui lui a échappé à la suite de son entente avec la France.

« Il paraît aussi qu'une Société voudrait se constituer qui empêcherait le major belge de réaliser son plan et demanderait elle-même la concession de plusieurs millions d'hectares.

« Il est probable qu'on ne nous consultera pas, bien que, et peut-être parce que nous connaissons le pays. Mais si par hasard on nous faisait cet honneur, nous ne saurions trop dissuader les commerçants français d'une entreprise aussi hasardeuse.

« En effet, nous sommes bien loin dans l'Oubanghi de ces végétations luxuriantes de la côte. Point de ces forêts où les arbres géants d'essences précieuses fraternisent dans l'enlacement voluptueux de lianes non moins précieuses. Elles sont rares ici, ces plantes généreuses qui donnent à l'envi le suc laiteux et gluant qui, par une préparation des plus simples, deviendra le caoutchouc.

« Un sol rocailleux, ferrugineux, à peine recouvert de terre sans humus, une végétation rabougrie et souffreteuse, voilà ce que l'on trouve dans l'Oubanghi. Ici, les arbres géants n'étendent plus leurs rameaux feuillus d'un geste large et rafraîchissant ; ils élèvent au ciel des branches tortueuses et rachitiques dépourvues de feuilles. Squelettes vivants, ils n'ont de l'arbre que leur tronc rabougri et ne peuvent même faire aux voyageurs brûlés par le soleil la charité d'un peu d'ombre.

« Tout est consumé, et si, par hasard, l'indigène, chassant un moment sa torpeur, a réussi à faire croître une récolte convenable de mil ou de sorgho, s'il est arrivé à triompher des éléments et en particulier du soleil torride, il ne pourra se réjouir ; une heure, un instant suffiront à une nuée de sauterelles pour tout dévaster.

« Mais parfois la nature n'étale pas aux yeux les trésors dont elle dispose. Au lieu de s'en parer, elle les cache dans son sein, et il n'est pas rare, il est même fréquent de voir sous un aspect dévasté des contrées très riches, grâce aux minéraux qu'elles renferment. Ce n'est pas le cas de l'Oubanghi, aussi pauvre en métaux qu'en végétaux. L'examen approfondi de la géologie du pays n'a jamais été fait. Toutefois, sa configuration générale est déjà un indice, et la preuve morale qu'il n'y a rien à essayer dans la voie minière existe aussi. Dans toutes les contrées possédant

des richesses minéralogiques, or, argent, cuivre, étain, antimoine même, les indigènes en ont toujours tenté l'exploitation, et l'on retrouve trace, soit dans leur costume, soit dans leurs armes, soit dans leurs objets familiers, des métaux plus ou moins précieux qu'ils sont parvenus à arracher de la terre. Or, ici, rien de tout cela.

« Le fer pourtant fait exception et se rencontre avec abondance dans l'Oubanghi, comme du reste dans toute l'Afrique centrale. Mais il est facile de se rendre compte que l'éloignement, la difficulté des transports et la pénurie de main-d'œuvre interdisent son exploitation. Le traitement ne pourrait, du reste, en être fait sur une grande échelle, faute de combustible, et longtemps encore on laissera aux Yakomas le monopole de cette industrie avec leurs faibles moyens.

« Un moment, on a pu croire que cette infériorité agricole et industrielle du pays pouvait être largement compensée par les richesses que la faune offrait au commerce. Les éléphants, très nombreux, fournissaient, disait-on, une ample provision d'ivoire. La quantité de cette précieuse matière avait été fort exagérée. On avait parlé d'énormes stocks possédés par les sultans Bangasso, Rafaï, Semio et Tamboura. Personne ne les avait vus, mais tout le monde les affirmait, les uns sans indications aucunes, les autres d'après des calculs basés sur la statistique, d'autres encore par intérêt.

« Il s'agissait d'attirer vers cette Afrique mystérieuse, — bien moins intéressante du reste depuis qu'on avait dévoilé ses mystères, — il s'agissait d'attirer des commerçants et par conséquent des capitaux. En faisant luire aux yeux de ces commerçants d'énormes bénéfices à réaliser immédiatement, le gouvernement pensait réussir. Le piège fut cependant un peu éventé et les capitalistes français, que l'affaire récente des mines d'or du Sud-Africain avait un peu assagis, avant d'engager dans cette affaire de très gros capitaux, voulurent tabler sur des données certaines. Une expédition fut donc formée par eux, avec mission d'acheter les stocks signalés jusqu'à concurrence de cinquante tonnes. Elle était munie de marchandises appropriées, comptait parmi ses membres des gens connaissant le pays et habitués au commerce africain. Or, cette mission, la nôtre, vient de découvrir que les stocks en question n'existaient que dans l'imagination de certains fonctionnaires, que Bangasso, Rafaï, n'avaient absolument que l'ivoire de l'année; que Semio, averti de l'arrivée des commerçants français, en avait conservé une quantité ne dépassant pas quinze tonnes, et qu'enfin, Tamboura, que l'on représentait comme le roi de l'ivoire, n'en avait pas ou si peu qu'il était inutile d'en parler. Pendant que la mission envoyée par les capitalistes français recueillait ces documents indiscutables, on affirmait à Paris, à qui voulait l'entendre, qu'entre Rafaï et Tamboura il

y avait *au moins* cent cinquante tonnes d'ivoire à recueillir immédiatement. Il est vrai que la même personnalité disait en même temps que le produit des chasses donnait environ de trente à quarante kilos d'ivoire par jour dans chaque sultanat.

« Le chiffre de trente kilos ne me paraît pas exagéré; mais ce que l'on savait aussi et que l'on n'a pas dit, c'est que la durée des chasses n'était que de quatre à cinq mois par an.

« Cela porterait donc la récolte annuelle, dans chaque sultanat, à quatre tonnes environ. Ces sultanats étant au nombre de quatre, et en comptant pour la valeur d'un cinquième sultanat les pays indépendants, la production totale de l'année dans la colonie ne dépasserait pas vingt tonnes.

« En admettant que le commerce français profite de la totalité, ce qui est plus que douteux, vu le voisinage des Belges, vu aussi les nombreuses caravanes d'Arabes qui sillonnent la contrée, ce serait donc une quantité d'une valeur de quatre à cinq cent mille francs, en décomptant l'ivoire au prix fortement majoré de vingt francs le kilo. Les droits de douane, les transports et les frais généraux payés, il resterait bien peu de chose pour l'amortissement des capitaux, et le dividende courrait bien des chances d'être nul.

« Ajoutons à cela que les sultans n'acceptent comme marchandises d'échange que des armes perfectionnées et des munitions, et que le trafic de

ces objets est absolument interdit par la convention internationale de Berlin.

« Les autres branches de commerce étant nulles (inutile d'essayer de vendre des étoffes à des gens qui ne s'habillent pas), les échanges ne pourront porter que sur l'ivoire, et cet ivoire qui devrait tout alimenter tend de plus en plus à disparaître à mesure que s'éteint la race des énormes pachydermes qui le portent. Les éléphants seront bientôt aussi rares dans la brousse que les loups dans nos forêts. On veut tâcher de retarder cette disparition ; il y a peu de chances que l'on y réussisse.

« Sa Majesté le roi des Belges a paru s'intéresser à cette question. Mais comme en même temps il tentait une renaissance de la sculpture chryséléphantine pour créer un nouveau débouché à l'ivoire, il est permis de considérer sa protection comme peu efficace. La religion de l'éléphant existe toutefois en France. Son grand prêtre, M. Bourdarie, — qui n'a du reste du patriarche qu'une barbe des plus remarquables, — a bien voulu indiquer un moyen d'arrêter la terrible crise qui amènera bientôt la disparition de la race des éléphants. Il propose de le domestiquer.

« Le remède est peut-être bon, mais il est lent et vient un peu tard. M. Bourdarie se consolera de ne pas voir ses amis remplacer les automobiles en continuant leur histoire, qu'il a si bien commencée par une étude sur leur pudeur.

« Jusqu'ici les éléphants avaient été, disait-on,

d'une chasteté rare. Ont-ils cédé, eux aussi, à la démoralisation de ce siècle nouveau? leur virginale pudeur n'a-t-elle pu triompher du respect humain? c'est ce que M. Bourdarie nous laisse ignorer. Mais cette faiblesse nous les rend moins sympathiques; nous commençons à croire que toutes ces délicatesses dont ils entouraient leurs amours n'étaient que du raffinement, et qu'en définitive ces chastes colosses ne sont que de vulgaires trompeurs.

« Ce sont aussi des trompeurs, ceux qui affirment l'avenir économique d'un pays qui, comme l'Oubanghi, sera toujours pauvre par sa constitution physique et inexploitable à cause de son climat, de son éloignement de la métropole et du manque de main-d'œuvre dont j'ai parlé. »

Et quant aux transports, je ne résiste pas au désir de publier une lettre à moi adressée par le commandant de la région de Bangassou, qui prouvera en même temps la bienveillance des administrateurs pour les commerçants et détruira la légende de la navigabilité du M'Bomou.

« Bangassou, le 31 août 1899.

« *Le capitaine commandant de la région n'sakkara à M. Colrat, membre de la mission commerciale française à Rafaï.*

« Monsieur,

« Je vous prie de croire que j'aurai toujours du plaisir à faciliter votre tâche dans la limite de

mes moyens. Malheureusement, il ne m'est guère possible de mettre d'une façon permanente mes grandes pirogues à votre disposition, car ces embarcations me sont de toute nécessité pour assurer les mouvements avec l'aval.

« Quand vous aurez rassemblé tout votre ivoire à Bangassou, vous pourrez alors en disposer complètement jusqu'à Bozéghi, point extrême de la navigation du bief vers le bas.

« Je ne saurais trop vous conseiller, pour assurer la bonne marche de vos convois d'ivoire, d'opérer par étapes successives, en procédant par tronçons.

« Pour utiliser la voie du M'Bomou, depuis Rafaï, il me semble indispensable que vous soyez trois Européens attelés à cette besogne, à cause des transbordements obligatoires.

« Lorsque toutes vos marchandises se trouveront à Rafaï, vous pourriez les faire descendre sur Bangassou, mais si la présence d'un membre de votre mission s'impose aussi bien au point de départ qu'au point d'arrivée, il est aussi nécessaire qu'il y ait un Européen au poste intermédiaire de N'Goufourou, où il y a changement de pirogues, de pagayeurs.

« Le poste existe ; vous n'avez qu'à faire occuper les cases; l'insuffisance de mon effectif ne me permet pas d'y mettre plus d'un garde-pavillon.

« J'attire votre attention sur ce point important,

à cause du commerce belge qui y passe, et aussi, dit-on, de la contrebande d'ivoire que certains petits chefs n'sakkaras font, malgré Bangassou, avec les agents du poste voisin que l'État indépendant a placé vis-à-vis, mais en retrait, sur un petit cours d'eau dans l'intérieur des terres.

« Je considère ce point de N'Goufourou comme très suspect et vous engage à le faire occuper pendant vos opérations, sinon par un Européen, du moins par un gradé en qui vous puissiez mettre toute votre confiance.

« Je reconnais que l'utilisation du M'Bomou en cette saison vous sera avantageuse, à la condition toutefois de ne procéder que successivement, c'est-à-dire en opérant d'abord de Rafaï à Bangassou avec le poste intermédiaire de N'Goufourou, puis, quand votre ivoire sera entassé à Bangassou, vous le pousserez sur Ouengo avec un poste intermédiaire à Bozéghi.

« Ensuite, la descente de l'Oubanghi présentera moins de difficultés. C'est la manière d'opérer la plus sûre et que je ne saurais trop vous conseiller. C'était d'ailleurs le système suivi par la mission Marchand, en sens inverse.

« Mes convois par eau s'effectuent à l'aide de pirogues appartenant aux indigènes; ils ne vont qu'à N'Goufourou; là, il y a transbordement dans des embarcations plus petites.

« Lorsque vous occuperez ce poste, vous pourrez alors utiliser toutes les pirogues et les pagayeurs

de ces convois, indépendamment de celles que pourrait vous envoyer votre collègue de Bangassou.

« Le bief supérieur de Dramani à N'Goufourou, dépendant de Rafaï, vous avez tout avantage à vous entendre directement avec ce sultan, pour le transport de vos pointes de Rafaï à N'Goufourou par Dramani. M. le Commandant du poste de Rafaï reçoit toujours avis de la date du départ et du nombre de pirogues des convois qui quittent Bangassou.

« Sur cette rive du M'Bomou, il y a lieu de prendre des précautions spéciales, même pour les convois ordinaires, en raison des habitudes de vol des Dendis, et de la proximité de la rive étrangère, qui procure au voleur à la fois sécurité et profit. C'est pourquoi j'insiste un peu sur ce sujet, en vous engageant encore à ne rien négliger pour assurer à vos convois, si précieux, le maximum de sécurité possible.

« En vous renouvelant mes meilleurs sentiments, je vous prie de croire à l'assurance de ma considération distinguée.

« Capitaine P... »

Je n'ai pas besoin d'ajouter un long commentaire à cette lettre. On comprendra à quel prix reviendra le transport des marchandises, si pour descendre 30 tonnes de marchandises de Rafaï à Bangassou (150 kilomètres), la présence de trois

Européens est nécessaire. Nous avons mis plus de deux mois pour effectuer cette descente. J'ajoute que pas un convoi n'est arrivé sans pertes sérieuses, par suite de chavirages au passage des rapides.

CHAPITRE XIV

Je m'installe à Rafaï. — Mes relations avec Ethman. — On me vole. — Cruauté du sultan. — Le voyage de Charles Pierre. — La mort de de Béhagle. — Massacre de la mission Bretonnet. — Les panthères et la hyène tigrée. — Départ pour Bangassou.

Sur l'ordre de M. Charles Pierre, le sergent indigène Mahmadou-Ba, qui m'avait précédé, avait commencé à Rafaï la construction d'un établissement destiné à nous servir de magasin de transit et à assurer mon logement et celui de mon personnel. Mon campement, composé d'une maison avec véranda, d'un vaste magasin, de cuisines et de cases coniques pour mes boys, était éloigné de quelques centaines de mètres du poste. J'avais pour voisins des musulmans du Ouaddaï qui étaient venus faire du commerce avec le sultan. Une simple clôture en paille séparait leur zériba de la mienne.

Dans ma case, je m'étais installé aussi confortablement que possible. D'une salle j'avais fait mon cabinet de travail et ma salle à manger; dans la pièce voisine j'avais établi mon lit indigène, protégé par une moustiquaire qui me servit très peu, Rafaï possédant le privilège d'être à peu près

HALTE DE PORTEURS ENTRE SEMIO ET RAFAÏ

exempt du terrible fléau des moustiques. Enfin, dans la troisième et dernière pièce j'avais arrangé un cabinet de toilette : de vieux tonnelets me servaient de réservoirs et je pouvais me doucher à mon aise.

De longues conversations avec le fils du sultan me permirent de rassembler des documents sur les mœurs des A'Zandès et de me renseigner sur leur manière de vivre et leur histoire. Ethman, très régulièrement, venait une fois par jour me rendre visite ; le commissaire du gouvernement m'ayant envoyé une bouteille d'absinthe, il poussa même la courtoisie jusqu'à venir deux et trois fois, jusqu'à ce qu'il eût vidé la bouteille. Son rêve était de venir en Europe, mais Rafaï se sentant malade et épuisé, ne voulait pas y consentir. Parfois (c'était un sujet qu'il aimait à aborder) il me parlait de la France.

— Là-bas, me disait-il, l'absinthe y en a toujours?

— Parfaitement.

— Moi bien content aller là-bas. Et les femmes, y en a beaucoup blanches comme toi?

— Toutes.

— Ça y en a bon beaucoup ; elles y en a pas méchantes ; toi connaître si vouloir... avec moi?

— Sûrement tu en trouverais beaucoup.

— Moi content partir tout de suite si Rafaï content.

Ethman avait vu la bicyclette du lieutenant

Fouque et aurait beaucoup voulu en posséder une, qu'il me demanda bien souvent de lui envoyer de France. Du reste, tout ce qu'il voyait lui faisait envie; je fus obligé de lui donner mon caoutchouc, ma tente, des chaussettes; il m'aurait dévalisé complètement si j'avais satisfait tous ses désirs.

Un de ses sujets trouva plus commode de prendre ce que je ne lui offrais pas. Une nuit, mes malles furent enlevées. Je fus réveillé par le bruit et je me mis à la poursuite du voleur, qui en laissa échapper une. J'étais d'autant plus ennuyé de ce contretemps que je ne possédais plus après ce vol que les effets que j'avais sur moi. Je fus obligé de me confectionner des pantalons et un veston en andrinople rouge. Quelques jours après, me promenant dans la brousse à la recherche d'un peu de gibier, j'aperçus un superbe nègre vêtu d'une serviette éponge passée entre les jambes. Je reconnus mon linge et en saisis immédiatement le détenteur. Mon Sénégalais se chargea de le ramener au poste, l'accablant de qualificatifs plus ou moins injurieux et de coups de pied dans le bas du dos. « *Oui,* disait-il, *toi cochon; ah! toi y en a voleur; moi y en a dresser toi tout de suite. Ça mauvais voler le blanc; après lui croire y en a moi y en a l'autre. Attends un peu, sauvage.* » Arrivé chez moi, je fis immédiatement prévenir le sultan, qui m'envoya son fils : Ethman me dit que Rafaï allait faire une enquête. Mon personnage n'était pas en effet le voleur, mais il le désigna, et j'eus

toutes les peines du monde à lui éviter le dernier supplice. Malgré mes supplications, Rafaï lui fit administrer trois cents coups de lanière d'hippopotame. Je crus qu'il en mourrait; j'entendais ses hurlements de ma case. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en le voyant le lendemain qui nettoyait la cour du sultan, la chaîne au cou, surveillé par un bazingher armé. A mon départ de Rafaï, il était encore aux fers.

Le sultan pardonne peu les vols au préjudice des blancs. Des larcins s'étant commis dans deux convois successifs, Rafaï réunit ses bazinghers et tua de sa propre main les chefs des convois volés.

— La prochaine fois, dit-il froidement, je ferai tuer tous les bazinghers préposés à la garde des marchandises et tous les porteurs si dans trois jours les capsules volées ne sont pas retrouvées.

Le soir même, on les avait rapportées au poste.

Il est rare qu'il se passe un jour sans exécution. C'est le moyen employé par les sultans pour affermir leur puissance. Ethman me disait :

— Tu prétends que Semio est un grand sultan ; mon père est aussi puissant que lui. Ne fait-il pas tuer autant d'esclaves ?

J'eus beau essayer de faire comprendre à Ethman le manque de justesse de son raisonnement, ce fut peine perdue. Ce jeune homme, élevé par M. Liotard et en qui nous avions fondé de grandes espérances pour civiliser le pays, fit du reste preuve, quelque temps après notre départ,

de la plus grande cruauté. C'est la coutume en pays a'zandès de tuer après la mort du sultan ce qui lui tient de plus près; Ethman fit massacrer à la mort de son père plus de gens que jamais, et eut même le cynisme de faire étrangler les femmes de Rafaï. Ali, le fils de l'une de ces femmes, et par conséquent le demi-frère d'Ethman, ne lui pardonna pas ce procédé. Il se mit d'accord avec les Arabes et son oncle Sandou pour le faire assassiner. Le complot, dévoilé par la femme d'un Sénégalais, échoua; les Arabes reçurent, par ordre du gouvernement, un châtiment exemplaire; Ethman, de son côté, versa de nouveau des flots de sang.

Autre exemple de la cruauté du sultan. Rafaï avait donné une femme à un Européen qui partait pour Bangassou. Le divorce étant chose facile, l'Européen, peu satisfait de sa compagne, la pria de retourner d'où elle venait. Rafaï la reçut sévèrement.

— Pourquoi as-tu quitté le blanc?

— Il m'a dit de revenir ici.

— S'il t'a dit de revenir, c'est que tu n'as pas été aimable pour lui.

Et il la fit exécuter séance tenante.

Le remords, ce fruit de la civilisation, et, il faut bien le dire, des préjugés, n'atteint pas ces sauvages potentats; mais ils n'échappent pas à la crainte. La peur du poison les obsède et aussi celle d'être assassinés. Rafaï, malade, avait toujours à portée de sa main plusieurs fusils chargés pour se

défendre en cas d'attentat. Jamais il ne sortait de sa zériba et n'aimait pas qu'on allât trop souvent chez lui. Au début, j'allais le voir tous les deux jours; je finis par espacer mes visites. Il prenait du reste beaucoup moins d'intérêt à ma conversation qu'à celle de mon camarade Charles Pierre, qui avait séjourné à Rafaï avant moi et était devenu l'ami du sultan, grâce à sa connaissance parfaite de l'arabe.

Charles Pierre avait quitté le pays depuis plusieurs mois pour entreprendre un lointain voyage vers la résidence de Snoussi. Je ne saurais mieux expliquer son but et son voyage qu'en citant le rapport de M. Bonnel de Mézières à M. le Ministre des colonies.

« Le but de notre chef de mission, en envoyant Charles Pierre à N'Delé, résidence de Mahomed ou Snoussi, était d'obtenir une connaissance certaine de la route commerciale suivie habituellement par les caravanes musulmanes venant du Ouaddai et se dirigeant à travers le Dar-Rounga et le Dar-Banda jusqu'au sultanat de Rafaï et de Bangassou, de se procurer tous les renseignements scientifiques sur les populations à peu près inconnues du Dar-Banda et de créer un ainsi un nouvel itinéraire entre l'Oubanghi et le bassin du Tchad.

« Parti de Rafaï, fin mai 1898, M. Ch. Pierre resta quelque temps à Rato pour organiser sa caravane avec l'aide des musulmans qui y séjournaient. Puis il traversa le Bali à la hauteur de

Basso, le N'Dourou, la Ouaka, la Koubou, affluents de cette même rivière, longea le lac Bangou, et arriva enfin chez Yango, l'un des chefs les plus importants du Dar-Banda, qui fut longtemps en guerre avec Rafaï, dont il finit par être le prisonnier, en mars 1899.

« Là, M. Ch. Pierre se rencontra avec Hadj-Mohammed-el-Fellati, représentant officiel dans cette région d'Ibrahim, sultan du Ouaddaï, et affilié à la secte des Snoussia. De Yango, il gagna la Kotto après une marche pénible dans la direction du nord-nord-ouest, et là traversa la Bara, le 8 juillet. A cet endroit, la rivière avait alors 100 mètres de largeur sur une profondeur de 2 m. 50 à 3 mètres. Il s'avança, toujours dans la même direction, par des chemins à peine frayés, passa la Pipi, aborda la vaste et intéressante tribu des Tambagos, où il fut fort bien accueilli (13 juillet). Un peu plus loin, au village de Bengué, il franchit le Boungou, affluent de la Koto, traversa les anciennes plantations des Angaïas et des N'Gaos, ravagées par les bandes de Rabah, et le 2 août se heurta au massif rocheux de Béré-Béré, d'une altitude d'environ 600 mètres, qui offre dans ces grandes plaines une perspective pittoresque, des falaises de 40 à 80 mètres d'élévation, dominant une mer de sable qui dut être aux premiers jours un océan véritable. Ces immenses falaises cachaient des grottes naturelles et très profondes, encore enfumées, que les indigènes

M. DE BÉHAGLE

lui indiquaient comme ayant été la résidence de Rabah et de ses troupes, durant l'époque de ses razzias dans le Dar-Banda.

« Après avoir descendu le Béré-Béré, M. Pierre, dès lors dans le bassin du Tchad, rencontra le Goungoudirou, affluent du Bahr-el-Abiad ou Chari, qu'il atteignit également un jour après. Il traversa ensuite successivement le Bangoran et la M'Ba, qui coule entre des falaises et des monolithes remarquables, blocs erratiques des premiers âges ou simples menhirs taillés dans les couches ferrugineuses par la violence des torrents, et le 10 août, arriva enfin chez Snoussi, à N'Delé, où il eut la joie de rencontrer M. Mercuri, arrivé depuis quatre mois au poste de Gribinghi. Ses peines étaient finies. C'est là qu'il apprit la mort de M. de Béhagle, pendu, disait-on, par Rabah. M. Pierre a rapporté sur Snoussi la meilleure impression, et n'a eu qu'à se louer de ses services.

« La direction générale de son voyage fut à peu près nord-nord-ouest, en infléchissant vers le nord-est à la fin du parcours. Le pays était totalement inconnu ; les populations traversées et étudiées par M. Pierre appartiennent toutes au groupe A'Bandas. Ce sont : les Vidrés, les Ouassas, les Tambagos, les M'Bellés, etc.

« M. Pierre, pour mener à bien cette expédition et accomplir cet itinéraire de 750 kilomètres, n'avait avec lui que deux tirailleurs sénégalais et quarante porteurs. Ceci fait son éloge. »

Le bruit de l'emprisonnement, puis du massacre d'un blanc chez Snoussi, nous impressionna péniblement. Je rendis visite à Rafaï, pendant que de son côté M. Bonnel de Mézières allait voir Semio. Les sultans avaient connaissance de ces mauvaises nouvelles, et décidèrent de leur propre mouvement d'envoyer chez Snoussi une ambassade, afin de faire délivrer notre camarade s'il n'était qu'emprisonné.

Sur ces entrefaites, l'arrivée à Rafaï de M. l'administrateur Bruel, envoyé par M. le gouverneur Gentil, vint augmenter nos alarmes. Il portait avec lui la confirmation de la mort de de Béhagle et du massacre de la mission Bretonnet.

De Béhagle était parti de France, comme je l'ai dit au début de ce récit de voyage, avec l'intention d'établir dans le bassin du Tchad les bases d'une vaste Compagnie commerciale. A son arrivée dans la colonie, il avait perdu beaucoup de temps pour gagner Brazzaville avec son matériel et ses marchandises et dépensé beaucoup. Ses réserves de vivres avaient été épuisées. Avec une ténacité remarquable, il parvint enfin dans le bassin du Chari à un moment mal choisi pour faire du commerce. A la suite du passage de la première mission Gentil, Rabah venait de piller les territoires de notre allié le sultan Gouarang, qui avait lui-même brûlé sa capitale. L'organisation de la défense et de l'occupation du nouveau territoire exploré par M. Gentil gênait les mouvements du

chef de la mission commerciale, malgré la meilleure volonté de la part de MM. Rousset et Bretonnet. De Béhagle n'était pas homme à se rebuter pour si peu. Ne voulant pas engager dans une tentative désespérée son second Mercuri, il l'envoya chez Snoussi, tandis qu'il courait à sa perte en se rendant presque seul chez Rabah. En route, il fut attaqué une première fois. M. Prins, qui l'accompagnait vers le nord, jugea imprudent de le suivre plus longtemps et lui conseilla de rebrousser chemin. De Béhagle allait céder aux instantes sollicitations de M. Prins, lorsqu'il reçut du gouverneur de Kousouri, Othman-Cheiko, une lettre d'excuse lui assurant que désormais le blanc serait traité avec tous les égards dus à sa haute situation. De Béhagle se rendit donc chez Rabah, qui le reçut assez bien, dit-on. Notre ami profita des loisirs que lui laissait sa position de prisonnier libre pour continuer ses études astronomiques. Les sujets de Rabah se plaignirent à leur sultan, lui représentant que le blanc levait le plan de leur village et du tata, et qu'une fois ce travail fait, il le communiquerait à d'autres blancs, qui viendraient leur faire la guerre.

Rabah se contenta de faire surveiller de Béhagle et ne le fit emprisonner que le jour où l'approche de la colonne Bretonnet se confirma. Il fit alors réclamer ses armes à de Béhagle, qui refusa de les lui livrer, tout en lui reprochant sa conduite envers Gouarang, notre allié. Rabah partit à la rencontre

de Bretonnet. Peu de temps après, la nouvelle du massacre de la mission Bretonnet et de la résistance héroïque qu'elle avait opposée fut apportée à Fadelh-Allah, en même temps que l'ordre de pendre de Béhagle. Le vaillant explorateur reçut la fatale sentence sans sourciller; pas un muscle de son visage ne tressaillit; il se contenta de lancer au fils de Rabah un regard chargé de mépris. Puis il se rendit au lieu du supplice, ou plutôt on l'y porta, car il était enchaîné. Arrivé au pied de la potence, il se tourna vers Fadelh-Allah :

— Je vais mourir, dit-il, et n'ai point peur; un Français sait regarder la mort en face. Et maintenant, souviens-toi qu'il ne se passera pas deux mois avant que vous ne soyez, toi et ton père, morts ou prisonniers; on n'a jamais versé impunément le sang d'un enfant de la France.

Fadelh-Allah fut très impressionné par les paroles de de Béhagle. Un moment, il parut vouloir revenir sur la fatale décision de son père, mais il n'en eut pas le courage et donna le signal de l'exécution. Le dernier cri de de Béhagle fut : « Vive la France! » Il l'avait en effet chérie et aimée, lui avait donné sans compter ses forces et son courage, son intelligence et son cœur, et il ne regrettait pas, j'en suis sûr, la vie qu'il allait lui sacrifier.

Heureux ceux qui meurent jeunes quand ils donnent leur sang pour leur pays! disait le général Archinard en apprenant la mort du colonel

Bonnier. De Béhagle était de ceux-là et venait de prouver que même lorsqu'on remplit une mission pacifique et économique, on peut encore donner des leçons de vaillance et de sublime courage. La cause commerciale avait en lui un héroïque martyr.

Bretonnet fut, lui aussi, victime de sa témérité. Il se dirigeait vers Massenia, qu'il voulait enlever des mains d'Alifa-Moito, lorsque, le 17 juillet 1899, Rabah et ses troupes le surprirent. Rabah avait avec lui environ douze mille hommes, dont deux mille cinq cents fusils. Bretonnet, après la fuite des Baghinniens, qui partirent au premier choc, ne possédait plus que cinquante fusils. Malgré cela, la résistance fut opiniâtre et héroïque et dura environ huit heures. Après la mort de Bretonnet et des Européens tombés à ses côtés, les lieutenants Braun et Durand-Authier, le chef de poste Pouret, le maréchal des logis Martin, les interprètes Chabka et Hassen, Rabah fit dire aux Sénégalais de se rendre, qu'il les prendrait à son service et les traiterait comme des frères. Pas un ne mit bas les armes. Tous tombèrent sur le champ de bataille ; trois seulement avaient survécu à leurs blessures.

Le sergent sénégalais Samba-Sall était du nombre. Traité avec beaucoup d'égards par le sultan, il réussit, malgré un bras broyé, à s'enfuir. Ce fut ce brave qui fit, le 16 août, à M. Gentil le triste récit de la fin de la mission Bretonnet.

C'est alors que le gouverneur du Chari, comprenant la gravité de la situation, dépêcha M. Bruel réquisitionner une compagnie du haut Oubanghi. Mais il ne fut pas possible de la lui envoyer. L'évacuation des postes du Bahr-el-Ghazal n'avait pas été aussi facile qu'on aurait pu le supposer. La compagnie de Ziber avait été attaquée à son départ. Elle réussit pourtant à gagner Rafaï sans être inquiétée de nouveau, grâce aux précautions prises par le capitaine Armentier et son distingué et aimable lieutenant, M. Bouet.

Il se passa à cette époque troublée de l'évacuation un fait qui mérite d'être rapporté. J'ai le regret de ne plus me souvenir du nom de l'obscur Sénégalais qui en fut le héros.

Le commandant du poste de Fort-Desaix avait chargé deux Sénégalais de se rendre à Ziber porter un courrier urgent. A deux jours de Ziber, les Sénégalais, qui ne possédaient que six cartouches, sont attaqués. Ils se défendent, tirent leurs munitions, mettent baïonnette au canon. L'un d'eux est attaché à un arbre et lardé de coups de sagaie. On le laisse pour mort. Il reprend ses sens et réussit à se dégager. Il n'est qu'à deux jours de Fort-Desaix. Va-t-il revenir en arrière et prévenir le poste? Non, il a une consigne et veut l'exécuter. Il rencontre un courrier venant en sens inverse, lui conte l'agression dont il a été l'objet et continue sa route. Il arrive à Ziber, trouve le poste évacué. Malgré ses blessures, il se dirige sur Rafaï,

est attaqué de nouveau, a la cuisse traversée d'une balle. Rien ne l'arrête ; il trouve enfin à Rafaï, après un voyage de vingt-huit jours qu'il a effectué sans vivres et le corps couvert de cicatrices, l'officier à qui était destiné le courrier. Ce n'est qu'après l'avoir remis qu'il demande un docteur et raconte son histoire.

Cet héroïsme d'un obscur soldat nègre n'est-il pas admirable, et ce dévouement à la nation qui a conquis les indigènes qui habitent nos colonies ne prouve-t-il pas surabondamment le bon côté de notre colonisation et ne donne-t-il pas un démenti formel aux affirmations des Vigné d'Octon? La France ne sait pas seulement se faire craindre : elle a toujours su se faire aimer.

La poste de Rafaï se peuplait. Tous les postes du Bahr-el-Ghazal, sauf ceux du cercle de Tamboura, étaient évacués. Nous nous trouvâmes onze Européens réunis à Rafaï, chose rare en pareil pays. Seul toutefois dans ma zériba, j'eus un soir une visite désagréable. Comme j'écrivais dans ma case, j'entendis un cri épouvantable qui me glaça d'effroi. Je sortis rapidement et constatai que ce cri avait été poussé par un garçonnet d'une douzaine d'années qui venait, dans le village contigu à mon habitation, d'être saisi par une panthère. En sautant la barrière de paille qui entourait la case, la panthère avait lâché sa proie. Le pauvre enfant avait eu la moitié du cuir chevelu emportée d'un coup de griffe et une profonde morsure au

bras. Je lui prodiguai mes soins, tout en me promettant de châtier l'animal. Huit jours de suite, cette bête fauve sema la terreur dans le village du sultan. Un soir que j'avais réussi à la prendre dans un piège, je fus réveillé par ses miaulements et sortis avec mon fusil. La panthère fit un suprême effort en me voyant et se dégagea. Le lendemain, le factionnaire du poste l'apercevait rôdant autour de la prison et la manqua. Quelques jours après, elle réussit à emporter une jeune femme et nous fûmes débarrassés de sa présence. Cet incident m'avait fait comprendre le danger des promenades au clair de lune, même auprès de ma case.

Je n'y pensais déjà plus lorsqu'un soir, entr'ouvrant ma porte, j'aperçus à deux pas de moi les deux yeux ronds et brillants dans l'obscurité d'un fauve. Je refermai doucement ma porte et pris mon lee-metford, puis à travers l'entrebâillement de ma porte j'ajustai l'animal et eus l'heureuse chance de l'abattre raide. La panthère eut à peine un grognement. Au coup de feu, les Arabes mes voisins accoururent et me firent une foule de politesses, se confondant en remerciements. Chacun voulut que je lui en réserve un morceau, et la bête, grosse comme un veau de lait, fut écorchée et dépecée le lendemain. L'animal pesait soixante-dix-sept kilos. Les panthères sont nombreuses dans la région, on ne les voit presque jamais le jour ; on m'a pourtant cité le cas de femmes iso-

PANTHÈRE TUÉE A BOLOBO

lées enlevées par ces animaux en allant à la fontaine. Aussi, depuis ne s'y rendent-elles qu'en procession. Le sergent Merle eut à Rafaï le courage et la persévérance de guetter plusieurs nuits une panthère qui semait la désolation dans le pays. Au bout de quatre jours, il l'aperçut tapie sur une branche d'arbre, au-dessus de sa tête, prête à s'élancer, et n'eut que le temps de l'abattre d'un coup de lebel.

Chose curieuse ces animaux ne veulent pas d'autre chair que celle de l'homme lorsqu'ils en ont goûté. C'est du moins ce que m'affirma Rafaï. Il est un fait certain, c'est que nous tendîmes plusieurs pièges avec un jeune cabri comme appât, que nous vîmes le lendemain des traces aux alentours, et que jamais le fauve ne tenta de s'en emparer. D'un autre côté, nous avions toujours autour de nos cases des chiens, des chèvres, des moutons; je n'ai jamais entendu dire qu'elles y aient touché. Dans le bas Oubanghi et le bas Congo, au contraire, on a de la peine à sauvegarder ses troupeaux. Il y aurait donc des panthères anthropophages.

Les hyènes tigrées, très fortes et de grande taille, se rencontrent aussi dans ces parages. Elles paraissent douées d'une force peu commune. Étant au poste de Bacchari, le sergent et moi avions attaché à un tronc d'arbre de vingt mètres de long un quartier d'hippopotame, une de ces hyènes nous ayant été signalée. Le Sénégalais de faction devait

nous avertir de sa présence. Il s'endormit probablement, car le lendemain nous constatâmes sur la terre molle les empreintes des pattes du fauve ; le quartier de viande était arraché de l'arbre, qui avait été entraîné à une vingtaine de mètres de l'endroit où il se trouvait la veille. La hyène tigrée n'a aucun rapport avec la hyène rayée d'Algérie; elle est plus féroce et se nourrit de préférence de viande fraîche; les indigènes prétendent même que c'est, avec le lion, le seul animal qui attaque sans provocation un homme debout.

Après un mois et demi de séjour à Rafaï, je reçus de Bonnel de Mézières l'ordre de me rendre à Brazzaville, pour assurer les transports de notre ivoire de Banghi à la côte. Je partis donc immédiatement pour Bangassou, où je pensais ne m'arrêter que quelques jours. Une grave maladie de mon ami Martel me força à allonger mon séjour.

CHAPITRE XV

A Bandougou. — Attaque nocturne. — Rencontre de Ch. Pierre. — Je tue un éléphant. — Mauvaises nouvelles de France. — L'installation de Bourgeau à Bangassou. — Maladie de M. Martel. — Je séjourne à Ouengo. — Je pars pour Banghi. — Rencontre de MM. Bobichon et Gentil. — La victoire de Kouno. — Séjour à Banghi. — M. de Lamothe. — Nous partons en pirogue pour Brazzaville.

En cinq jours je parcourus les quatre-vingts kilomètres qui me séparaient de Bangassou. Le sultan Rafaï avait mis à ma disposition son cheval. J'eus le plaisir, en arrivant au village de Sain, sur le Chinko, de recevoir un courrier de M. Charles Pierre.

Le second jour je fus assailli par une violente tornade. Je voulus continuer ma route pour arriver au village n'sakkara, qui se trouvait à deux kilomètres environ de la rivière Moï. A la tombée de la nuit j'étais au bord de la rivière. La pirogue se trouvait sur l'autre rive, et malgré mes cris le passeur ne parut point. Mon boy Batchi, sans tenir compte de la vitesse du courant, se jeta résolument à l'eau et me ramena l'embarcation.

Mais la nuit nous avait surpris. Je remontai à cheval malgré l'obscurité. A peine avais-je

fait quelque pas que mon cheval s'abattit dans une fosse à antilope, et je fis une chute le nez en avant dans la fange. Longtemps je me rappellerai l'heure passée dans la plaine de Bandougou, sous une pluie battante, au milieu des éclairs et au bruit de la foudre. Les éléphants, nombreux dans ces marais, dérangés dans leur repas, poussaient des barrits furieux. Nous entendions le bruit de leur course affolée et je craignais qu'ils ne fondissent sur ma caravane.

Enfin nous entrions dans un petit bois avant l'entrée du village. Une autre difficulté surgissait. Comment allaient nous recevoir ces sauvages en pleine nuit?

Mes appréhensions étaient fondées. Comme nous marchions dans le fourré, une grêle de flèches fondit sur nous. Mes Sénégalais voulaient répondre par des coups de fusil. Je m'y opposai formellement, tandis que mes porteurs gesticulaient et criaient : « Le blanc! C'est le blanc qui vient! »

Les flèches s'arrêtèrent aussitôt. De peur que les indigènes, affolés de m'avoir attaqué et s'attendant à des représailles, ne s'enfuissent dans la brousse, je leur fis dire qu'ils n'avaient rien à craindre et que je comprenais leur manière d'agir, provoquée par la prudence.

Le chef, pour me calmer, vint alors me faire des protestations d'amitié, m'apportant des bananes, des courges et des vivres pour mes hommes.

Tous mes vêtements étaient mouillés; je fis

faire un grand feu dans ma case et me mis dans le costume de mon entourage, c'est-à-dire vêtu seulement de ma pudeur.

Mes porteurs, après s'être gavés, s'endormirent, et je ne tardai pas à les imiter.

Il était très tard quand je me réveillai et mes préparatifs ne me permirent de me mettre en route qu'à huit heures. J'avais déjà marché deux ou trois heures, lorsqu'au détour d'un chemin je me trouvai face à face avec Charles Pierre, que jusqu'à la veille j'avais cru perdu.

Nous passâmes une bonne journée ensemble à causer des péripéties de nos excursions. Pierre ne paraissait nullement fatigué et jouissait d'une santé parfaite. Il en était à son quatorzième éléphant. Je n'en avais encore tué qu'un. Mais je ne devais pas tarder à en ajouter un second à mon tableau de chasse.

Le lendemain il fallut se séparer. Pierre allait rejoindre M. Bonnel de Mézières, tandis que je regagnais la côte. Je lui donnai mon cheval et partis à pied. A peine étais-je en route en avant de ma caravane, que je laissais toujours aux soins du Sénégalais Foutigué-Diara, que je me trouvais nez à nez avec un énorme éléphant. Il me regardait venir, les oreilles soulevées, la trompe en l'air, et occupait tout le sentier. L'un de nous devait céder la place. Je n'avais nulle envie de m'effacer. Un peu ému, je me disposai donc à abattre l'animal. Pierre m'avait précisément appris la veille

que l'endroit sensible de ces animaux était placé entre l'œil et l'oreille, un peu plus près de l'oreille que de l'œil. J'ajustai de mon mieux. Le pachyderme tomba avec un bruit de maison qui s'écroule.

Mon Sénégalais accourut au bruit de la détonation. Il s'empressa, dès qu'il vit la bête, d'aller lui couper la queue; au même instant l'énorme éléphant se relevait, mais il fut incapable, heureusement, de faire un mouvement et retomba lourdement quelques minutes après. Mes porteurs, ravis, lâchèrent leurs caisses, sans se soucier de ce qu'elles contenaient, et se mirent en devoir de dépecer l'animal. Ce travail aurait duré de longues heures; j'étais pressé. J'autorisai mes sauvages à se tailler chacun un morceau de viande dans l'animal et donnai le signal du départ. Après m'être égosillé plus d'une heure, je réussis à me mettre en route, malgré l'indignation de mes porteurs, qui prétendaient que c'était un crime de laisser gâter la viande.

Je rencontrai, avant d'arriver à Bangassou, un courrier me donnant des nouvelles des miens. Depuis onze mois je n'avais rien reçu de ma famille.

Ma joie d'avoir un courrier de France eut vite disparu. J'apprenais en effet de bien douloureuses nouvelles et fus, j'en conviens, un peu dérouté par tant d'événements, et combien divers! J'eus beaucoup de mal à comprendre quelque chose à notre histoire intérieure.

La campagne en faveur de Dreyfus, les révélations si douloureuses qui en avaient marqué les étapes, Esterhazy, le colonel Henry, du Paty, Mercier, de Boisdeffre, sans compter les autres, convaincus de mensonge sinon de faux et de trahison, puis l'arrêt de la Cour de cassation ordonnant la revision à l'unanimité, après le plus effroyable débordement d'injures qui se soit jamais rencontré; enfin les débats devant le nouveau Conseil de guerre à Rennes, la condamnation par cinq voix contre deux, les circonstances atténuantes accordées au moins pardonnable des crimes, le recours en grâce, la grâce, et cet homme en liberté après tant de tortures, innocent, disent les uns, mais dans tous les cas jouet d'une inexplicable fatalité, donnant son nom malgré lui en pâture aux rapaces de la politique, ayant servi de cible à toutes les passions et de prétexte à tous les appétits; Waldeck-Rousseau président du Conseil, le nom de Galliffet accolé à celui de Millerand, un Parlement sans grandeur et sans voix, une magistrature suspecte, une armée démoralisée, une opinion aveuglée par des fanatismes contraires, par-dessus tout cela la nécessité pour ceux qui voulaient penser et agir d'être d'un côté ou de l'autre, avec ou contre le nouveau boulangisme, voilà, dans le pêle-mêle où je venais de les connaître, les singuliers événements qui avaient occupé tout le monde sans exception depuis notre départ et qui l'occuperaient encore au moment de notre arrivée.

Heureux ceux qui, comme nous, avaient passé ces longs mois d'agonie à travailler d'un esprit libre et sain loin de la fièvre pestilentielle qui depuis deux ans débilitait tous les cerveaux et affolait toutes les consciences! Je trouvai, en arrivant à Bangassou mon ami Bourgeau aussi navré que moi des tristes nouvelles que nous apprenions coup sur coup. Il s'était installé confortablement et me reçut dans une très belle factorerie dont il avait été l'architecte et l'entrepreneur. J'y passai seulement deux jours; le temps pressait et j'avais promis à Martel, en ce moment à Bozéghi, de m'arrêter une journée chez lui.

Le poste de Bangassou était reconstruit par les soins du capitaine Poincel, qui l'avait trouvé dans un état de délabrement attristant; le sultan était de plus en plus rétif et de plus en plus débordé par les exigences du gouvernement, incompatibles avec son apathie et son peu d'autorité.

Je retrouvais à Bangassou ces pirogues que j'avais si peu appréciées à la montée et qui maintenant me paraissaient le *nec plus ultra* de la commodité.

A Bozéghi, M. Martel était guéri de sa dysenterie, très gai très allant. Il surveillait nos convois, qui marchaient à souhait. Je le quittai et il me fit l'aveu, en me disant au revoir, qu'il prolongerait volontiers son séjour en Afrique. Ah! cette Afrique, elle est comme ces belles maîtresses que l'on aime davantage lorsqu'elles vous ont fait souf-

frir! Je repartis heureux pour Ouengo. Je n'y étais pas arrivé depuis une demi-journée que j'apprenais par un billet du chef de poste qu'à la suite d'un terrible accès de fièvre pernicieuse Martel était paralysé de la moitié du corps, et me demandait à grands cris, voulant, disait-il, avoir en mourant la satisfaction de voir un visage ami. J'étais moi-même éreinté. Le bon docteur Pujol s'opposa à ce que je me remisse en route et partit à ma place. Deux jours après il me reconduisait mon ami, et Dieu sait dans quel état!

C'était le résultat d'une vie de privations, de fatigue et de dévouement qu'il menait depuis quatorze ans.

Engagé dans les zouaves, il avait fait comme sergent-major la campagne du Sud-Oranais. Son service fini, il était parti comme petit employé de la maison Régis, où ses qualités et sa probité l'avaient fait vite apprécier. Peu de temps après il était nommé agent général. Prisonnier de Behanzin avant la conquête, il avait par sa connaissance de la langue du pays, rendu de grands services à la colonne expéditionnaire.

Il s'établit ensuite pour son compte, quitta le Dahomey pour revenir au Congo, fut nommé agent général de la Société d'études du Kouilou. C'est là qu'il fit la connaissance de M. Bonnel de Mézières et demanda à le suivre, espérant pouvoir mieux réaliser ses rêves d'aventures.

Grâce aux soins intelligents et dévoués du doc-

teur, Martel se remit peu à peu. Je l'attendis pour le reconduire en France; au bout de quelques semaines il était en état d'entreprendre ce voyage.

Le lieutenant Bidault commandait encore la région du M'Bomou. Toujours aussi bon camarade, il nous avait admirablement traités et voulut absolument nous faire emporter les quelques vivres qui lui restaient. Les pirogues étaient préparées; nous nous embarquions, serrant avec effusion les mains de l'excellent docteur et de notre charmant hôte.

La descente fut plus rapide que n'avait été la montée. Un peu avant d'arriver au poste de Guelorget, nous rencontrâmes le chef d'exploration Schneider, aujourd'hui administrateur, qui remontait le fleuve, suivi de sa nombreuse smaala, dans une énorme pirogue. Nous ne fîmes donc pas halte au poste. Les eaux étaient basses et nous pûmes jouir du spectacle grandiose du fleuve se précipitant dans les rochers du barrage et allant s'y écraser en écume blanchâtre. Nous voulûmes passer en pirogue le rapide. Le fleuve, après s'être divisé en deux branches, se précipite entre deux énormes rocs. La vitesse du courant est énorme. Après le barrage, les deux branches du fleuve se rejoignent et forment un immense lac. A leur point de jonction, la force des deux courants en lutte est si considérable qu'elle forme un tourbillon au centre duquel on aperçoit un trou de plusieurs

mètres de diamètre. Notre pirogue passa à deux mètres environ du précipice, avec une vitesse vertigineuse. La traversée du barrage ne demande que quelques secondes.

Mis en goût par cet exercice, nous voulûmes désormais franchir sans quitter nos pirogues tous les seuils de l'Oubanghi. L'opération nous réussit à souhait. Il n'en avait pas été de même pour une pirogue de Sénégalais qui avait précédé la nôtre de quelques jours et qui avait été se briser sur les rochers de Zanga.

A Mobaye, nous changeâmes de pagayeurs et dûmes attendre deux jours. C'était du reste un plaisir pour nous que de séjourner dans un poste aussi bien organisé. M. Carlier avait fait construire des maisons de briques. Lui-même avait dressé des ouvriers pour la fabrication et la cuisson de la brique, et des maçons pour bâtir. Il avait même mis la main à l'œuvre et avait largement aidé les ouvriers. Un administrateur habitait aussi le poste, dont il appréciait fort la commodité, tout en le critiquant, puisque ce n'était pas son œuvre. Il nous fit un accueil assez froid, bien qu'aimable ; c'était, il est vrai, un administrateur de la vieille école, qui prétendait que son rôle consistait seulement à régler les discussions entre indigènes et que le développement du commerce national ne l'intéressait pas.

Chaque jour nous rapprochait de la France ; aussi étions-nous impatients de gagner Banghi, où nous

pensions ne pas attendre longtemps un vapeur; M. le gouverneur de Lamothe devait redescendre prochainement de ce poste, où il était venu donner des instructions à M. Gentil et réorganiser sur une nouvelle base les territoires de l'Oubanghi et du moyen Congo. A l'embouchure de la Kemo nous croisâmes M. Bobichon, qui revenait de France prendre un repos bien mérité et regagnait le haut Oubanghi et les sultanats, où il allait représenter le gouvernement. Nous causâmes un moment sur un banc de sable, et il m'apprit que M. Gentil serait heureux de me voir à Fort-de-Possel, où il se trouvait momentanément.

Vers onze heures nous arrivions à Fort-de-Possel, nouveau poste créé pour faciliter le transit du corps d'occupation du Chari. M. Gentil y attendait la compagnie de tirailleurs de l'Oubanghi. Il nous apprit la bonne nouvelle de l'échec infligé à Rabah. Avec trois cent quarante-quatre fusils et quatre canons, le capitaine Robillot s'était dirigé sur Kouno, tandis que M. Gentil prenait le commandement de la flottille, composée du *Léon-Blot* et de baleinières.

Le 29 octobre au matin, l'action s'engageait pour durer jusqu'au soir. Vers le milieu de la journée l'ennemi commençait à s'enfuir, le village était pris, mais Rabah s'était réfugié avec sa garde dans le *tata* central. Le maréchal des logis de Possel-Deydier était tué en essayant d'escalader la palissade ; le capitaine Robillot, le lieutenant Gal-

land étaient blessés, mais les postes se trouvaient désormais à l'abri de toute atteinte, les troupes de Rabah étant complètement démoralisées.

Pendant le combat tout le monde avait fait son devoir, officiers et soldats français et sénégalais. Le calme docteur Allain avait été admirable de courage. Toute la journée il avait soigné les blessés sur la ligne du feu et avait eu son infirmier tué en même temps que le malade qu'il pansait.

M. Gentil pouvait être fier de son œuvre.

Mais malgré ce succès la situation était difficile, et le courageux gouverneur ne se faisait pas d'illusion sur un avenir plutôt sombre. Il avait fallu toute sa persévérance et toute son énergie pour venger par un brillant fait d'armes la mort de de Béhagle et le massacre de Bretonnet. Mais les forces de Rabah étaient bien supérieures, et pourrait-on lutter plus longtemps? J'eus le regret d'annoncer à M. Gentil qu'il n'avait pas à compter sur les effectifs de l'Oubanghi, qui n'étaient pas encore concentrés à Rafaï lors de notre départ. Après une journée d'agréable et instructive causerie, nous laissions M. Gentil très fatigué et souffrant beaucoup d'une plaie à la jambe. Nous ne doutions pas toutefois qu'il ne sût mettre la fortune de son côté, car depuis longtemps il avait montré à tous à quels surprenants résultats on peut arriver avec de l'esprit de suite et de la volonté.

Trois jours après notre départ de Fort-de-Possel nous étions à Banghi. Nous y trouvions de nom-

breux Européens, mais pas un seul bateau.

M. de Lamothe, le distingué commissaire général, nous fit un charmant accueil et nous félicita des résultats que nous avions obtenus toujours par la douceur. M. Bonnel de Mézières n'admettait en effet dans aucun cas les mauvais traitements et avait su rester, chose rare sous ces latitudes, un gentilhomme.

Là où d'autres auraient ouvert leur chemin par la violence ou par le crime, envahisseurs barbares de l'antique barbarie, Bonnel était passé calme et souriant, désireux, semblait-il, d'affirmer aux populations les plus sauvages notre bon renom de force et d'élégance, de savoir-faire et de savoir-vivre, d'héroïsme et d'humanité.

Il était toujours correct et dans sa tenue et dans ses allures, le type du boulevardier consommé, et bien souvent j'ai songé en le voyant à ces gentilshommes d'autrefois qui faisaient la guerre en dentelle, prenaient la clef des cœurs quand on leur avait remis la clef des villes, et laissaient derrière eux, comme un parfum de France, le souvenir de leur grâce plus conquérante que leur épée.

M. de Lamothe était bien fait pour comprendre notre chef et résumait sa manière de voir sur le traitement infligé aux indigènes en un axiome original : « Les coups de bâton atteignent, disait-il, davantage l'honneur de celui qui les donne que les fesses de celui qui les reçoit. »

Il n'avait pas grand espoir sur la mise en valeur

du Congo français. Très honnête et très probe, il avait fait tout ce qu'il avait pu pour enrayer la folie des concessionnaires. On n'avait pas voulu l'entendre.

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que ceux à qui il avait déconseillé de tenter une aventure coloniale aussi risquée l'ont, à la suite de leur désastre, accusé d'en être l'auteur. Ils ont même été plus loin en essayant de salir la réputation sans tache d'un homme d'une intelligence supérieure et d'une probité inattaquable.

Le Congo est passé en d'autres mains; les attaques n'ont fait que changer de but et certains spéculateurs malheureux se consolent toujours de leurs déboires en bavant sur les honnêtes gens.

M. de Lamothe avait avec lui à Banghi son chef de cabinet, M. l'administrateur Robert, et son secrétaire particulier, charmants tous deux.

Le soir nous nous réunissions autour d'une table de wisth, où le gouverneur, excellent joueur, cherchait à nous persuader, mais en vain, que trente mille Anglais se jetaient tous les ans dans la Tamise pour n'avoir pas voulu jouer atout.

M. Bernard et le docteur Huot, qui attendaient avec impatience l'arrivée de leurs remplaçants, non pour rentrer en France, mais pour aller explorer la contrée encore inconnue entre le Chari et la Sangha, nous aidaient par leurs intéressantes discussions sur des sujets coloniaux à supporter l'attente d'un vapeur.

Mais les jours s'écoulaient et les eaux ne montaient pas. Je craignais de ne pas remplir assez vite la mission que m'avait confiée M. Bonnel de Mézières. D'un autre côté, la santé de mon camarade Martel nécessitait son prompt retour en France. Nous décidâmes d'entreprendre la descente du fleuve en pirogue. M. Carlier, que nous avions connu à Mobaye, voulut, lui aussi, risquer l'aventure.

Je fis le raisonnement que si je prenais des pagayeurs banziris ou sangos, les peuples riverains du fleuve, féroces anthropophages, pourraient bien m'attaquer, manger mes serviteurs et me manger par la même occasion.

Je préférai courir le risque d'être dévoré par mes pagayeurs, que je choisis parmi les habitants de la région. Bondjos eux-mêmes, ils n'avaient rien à craindre de gens de la même race, j'allais dire de leurs congénères.

Nous avions déjà, pour venir de Ouengo, fait dix-sept jours de pirogue; nous comptions en quinze autres être à Brazzaville. Le poste nous fournit des vivres et M. le Gouverneur voulut bien y ajouter quelques douceurs.

Nos embarcations consistaient en une petite baleinière que nous avions pontée et sur laquelle nous avions étendu un vélum. Nous avions juste la place de nos trois chaises sur le pont. Dix-huit solides gaillards nous servaient de pagayeurs.

Une fois embarqués, nous nous aperçûmes que

notre bateau s'enfonçait bien au-dessus de la ligne de flottaison. Nous y remédiâmes grâce à la complaisance de M. Bernard, qui voulut bien nous donner une pirogue. Après avoir pris congé de nos hôtes, qui avaient fait tout leur possible pour nous dissuader de notre entreprise, nous partîmes, saluant ce poste de Banghi où nous avions passé de bien bonnes soirées, mais que nous espérions toutefois ne plus revoir.

Mon fidèle Foutigué, épuisé par une maladie qu'on ne nomme pas et dont il devait bientôt mourir, tout comme François Ier, et un tirailleur éclopé composaient toute notre escorte.

CHAPITRE XVI

DE BANGHI A BRAZZAVILLE

Journal de route. — Difficultés de la descente. — Nous trouvons un vapeur à Bolobo. — Rencontre de Mgr Augouard. — Embarquement à Matadi. — La guerre du Transvaal. — Arrivée en France. — Les concessions du Congo.

Je ne ferai que copier mon journal de route. Dans sa simplicité il donnera une idée exacte des périls que nous avons courus et des difficultés que nous avons eues à surmonter.

Le 21 janvier 1900. — A huit heures du matin nous montons sur notre primitive embarcation. La chaloupe s'enfonce, l'eau passe par-dessus bord; il est impossible de se mettre en route ainsi; M. l'administrateur Bernard nous offre une pirogue et nous allégeons notre barque. Nos Bondjos sont un peu déroutés : ils ont l'habitude de pagayer debout; l'accumulation des marchandises les force à s'asseoir. Enfin nous nous mettons en marche lentement, très lentement; à dix heures, nous apercevons encore le poste, qui semble toujours à la même place. Pour comble de malheur, nous rencontrons un banc de roches;

PIROGUES BONDJOS AU VILLAGE D'IMFONDO

nous raclons pendant une heure notre fragile esquif sur ce fond. Notre contremaître est d'une maladresse extrême. La nuit tombe et nous force à nous arrêter.

22 janvier. — A six heures nous sommes prêts. La matinée est bonne et sans incident. A une heure nous apercevons un village. Le chef nous apporte des vivres pour notre escorte; quoique Bondjo, il est assez affable. Nous devons passer dans la soirée le rapide de Zinga. Comme mes hommes ne le connaissent pas, nous demandons un guide au chef. Pour des raisons connues de lui seul, il ne peut nous le donner. Heureusement nous apercevons un peu plus loin un pêcheur. Nous lui promettons une bonne récompense, et sur sa pirogue il nous indique le chemin. Pas d'accident.

Nous arrivons à la nuit tombante à Batanga. Une heure après survient une pirogue. Un officier belge nous a aperçus de l'autre rive et vient très aimablement nous saluer. Il accepte notre frugal repas et nous raconte l'histoire de ses nombreuses libations et des bonnes fêtes qu'il fit avec son ami le lieutenant italien, lors de l'arrivée à son poste des convois de vivres. La nuit est très fraîche et les moustiques pullulent.

23 janvier. — A six heures nous nous embarquons. Martel, qui n'est pas encore très leste, s'étale tout de son long en montant dans la pirogue. Il en est quitte pour un bon bain. En passant, nous

rendons visite au bon Belge, notre visiteur de la veille, qui surveille d'un œil attendri une marmite où cuit depuis plusieurs heures et du reste sans succès une lanière d'hippopotame qui doit composer son déjeuner. Arrivons au port belge de l'Ibengé. Excellent et cordial accueil. Nous nous arrêtons à peine. L'après-midi, nombreux chocs sur les bancs d'huîtres qui forment le fond de la rivière. Nous couchons à la pointe d'une île, sur un rocher.

24 janvier. — Je passe une très bonne nuit. Pas de moustiques. Mais je crois avoir perdu ma pipe; c'est pour moi un véritable désespoir. C'est aujourd'hui ma fête. Bien volontiers j'offrirais un verre de champagne aux bons camarades qui viennent me la souhaiter. J'ai malheureusement de trop bonnes raisons pour ne pas le faire. Nous apercevons sur le bord de la rivière un troupeau de buffles. Dans l'après-midi nous accostons au village de Bouétou. Impossible de faire des vivres. Nous insistons et finissons par avoir un poulet et un peu de manioc. Le village de Bouétou est considérable. L'utilité d'un poste s'y ferait sentir et le terrain, très élevé, à l'abri des inondations, semblerait favorable à la culture. J'ai en arrivant la satisfaction profonde de retrouver ma pipe dans une marmite. O ces boys ! La nuit est froide.

25 janvier. — Décidément les Bondjos ne sont plus les mêmes. Nous n'avons pas encore été attaqués ni volés. A deux heures du soir nous faisons

des vivres au village de Mondongo. A cinq heures nous stoppons sur un banc de sable propice. Nous sommes surveillés. Avant le dîner, une pirogue passe sans bruit très près de nous. Mais mon brave chien Minos l'a éventée et pousse des aboiements furieux. Nouvelle alerte pendant la nuit; je tire un coup de fusil en l'air. Les Bondjos, se sachant découverts, disparaissent rapidement. Malgré cela, l'un de nous veille pendant le reste de la nuit.

26 janvier. — La matinée se passe sans incident. Vers le soir, nous restons une bonne heure sur un banc de sable par la faute des pagayeurs, qui veulent absolument s'écarter du courant. Nous finissons par nous remettre à flot et passons la nuit sur une berge à pic, fréquentée par les hippopotames, dont nous remarquons les traces. Nous sommes réveillés par un de ces pachydermes, qui pousse l'indiscrétion jusqu'à renverser notre table.

27 janvier. — Nous naviguons toute la matinée dans un dédale d'îles qui laissent cependant un passage suffisant pour un petit vapeur, à plus forte raison pour notre embarcation. Vers midi et demi, au tournant d'une île, nous apercevons Imescé. A deux heures de l'après-midi nous y arrivons. Nous passons la journée au poste, où un sergent de la force publique belge emploie ses loisirs à élever des perroquets. Nous finissons la soirée dévorés par les moustiques et nous couchons sur le bord du fleuve.

28 janvier. — Le sergent nous offre quelques

légumes, qui sont acceptés avec reconnaissance. Nous prenons congé de notre hôte, et à onze heures nous arrivons à Lissongo, où s'était installé un agent de la Société de l'Ibenga, installation qu'il a dû abandonner à la suite de difficultés avec les indigènes. Les constructions ont été brûlées; la carcasse de la maison d'habitation seule reste encore debout, noircie çà et là par l'incendie. Qui a mis le feu? Dans le jardin abandonné nous trouvons quelques légumes desséchés; nous ne croyons pas faire œuvre de rapine en en prenant quelques-uns, car bientôt le soleil aura fait son œuvre. Nous quittons Lissongo à onze heures vingt, navrés du spectacle que nous avons eu sous les yeux.

A cinq heures, nous nous arrêtons à l'emplacement d'un ancien village que nous croyons être l'ancien poste de Modzaka, où nous avions l'intention de faire provision de fruits. Nous l'avions dépassé. Le soir, beaucoup de *mouches-tigres* (Cap Laty).

Lundi 29 janvier. — Nuit très chaude, à tel point que le village n'étant pas porté sur la carte, nous le baptisons du nom de *Imfaisué*. Bruits étranges de chocs à notre rafiot, occasionnés par la pirogue amarrée à son bord et que soulèvent des lames de fond. Chansons d'hippos. On lève l'ancre à six heures et demie. A huit heures et demie, rencontre du steamer *Ville-de-Mons*, qui mène vers Imescé des agents de la Compagnie de l'Ibenga. Nous partons avec l'espoir d'être pris en remorque au

retour de ce vapeur. A deux heures et demie nous arrivons à Imfondo. Nous y trouvons les représentants de la Compagnie de la Lobaye et deux fonctionnaires installés sous la tente, sur un emplacement assez favorable. Font partie de la Société de la Lobaye : M. Belion, directeur, ancien officier de marine; M. Dernoncourt, M. Dellepoulle, M. Grimard, cinquante Sénégalais ouvriers armés; fonctionnaires : docteur Abeille de la Colle, médecin de la marine; M. Souery, administrateur des colonies (1). Tous ces messieurs nous reçoivent très aimablement et nous invitent à passer la soirée avec eux, invitation que nous acceptons volontiers. Il est tard quand nous rentrons sous nos tentes.

Je suis heureux de trouver l'occasion de dire combien plus tard l'appui de M. Abeille de la Colle devait être utile à la mission. Le docteur prit à Banghi les fonctions d'administrateur. Sa profonde connaissance du pays et de la langue le préparaient merveilleusement à cette tâche, dont il s'acquitta avec distinction et justice. C'est peut-être ce qui lui valut la jalousie de quelques bons camarades qui firent leur possible pour déprécier son œuvre.

Mardi 30 janvier. — Vers sept heures, au mo-

(1) C'est M. Souery qui avait monté le *Faidherbe* au poste arsenal du Soueh. Nommé administrateur à la suite de cet éminent service, il était resté fort peu de temps en France et était, quand nous le vîmes, très fatigué. Il est mort quelque temps après.

ment de prendre congé de notre hôte, une tornade qui tourne à la tempête nous oblige à gagner nos tentes : la pirogue est brisée, notre boat se remplit d'eau. Malgré la rapidité des secours, — il faut reconnaître que nos Bondjos n'ont pas bronché et ont fait preuve d'un grand dévouement, — nos bagages sont dans un triste état. Afin de sécher, ils restent sous la pluie pendant la matinée. Le soir est passé à l'arrimage de notre cuirassé, opération très difficile, car le chargement de notre pirogue doit maintenant passer à notre bord. Nous nous demandons avec anxiété si nous pourrons partir.

Mercredi 31 janvier. — A sept heures, après un succulent premier déjeuner, nous prenons congé de nos aimables hôtes. Notre embarcation est très chargée, mais tient quand même. Malheureusement le soleil ne se montre pas assez tôt pour réparer les effets déplorables de la journée d'hier. Vers deux heures nous nous arrêtons sur un banc de sable, en face du village belge de Liboko. Le ciel, qui a pitié de notre malheur, nous fait découvrir deux petites pirogues qui pourront dès demain décharger un peu notre rafiot. L'après-midi est consacré au séchage des effets, de ceux qui ne sont pas trop trempés ; le soir, beaucoup de moustiques.

Jeudi 1er février. — A six heures et demie, au moment du départ, les pagayeurs perçoivent un bruit de vapeur. Un brouillard intense se lève. Nous croyons à la montée de la *Wendeline;* dont

on nous a annoncé le passage. Mais, comme si le brouillard ne s'était levé que pour nous cacher à la vue du steamer, nous apercevons bientôt au loin, filant à toute vapeur, *la Ville-de-Mons*, qui nous a dépassés, longeant l'autre côté de l'île. Nous aurions pu être en cinq jours à Brazzaville!!! Nous rencontrons beaucoup d'hippos; à midi, deux de ces énormes pachydermes sont si près de notre embarcation que nous prenons les armes pour être prêts à défendre notre bateau. Deux heures plus tard, nous apercevons un bœuf faisant une sieste sur le sable, au bord de l'eau. Les vivres commençaient à faire défaut pour nos hommes; un morceau de viande fraîche pour nous n'est pas à dédaigner. Il n'y a pas à hésiter. Comme je suis chargé des approvisionnements du bord, je me mets en devoir d'engager les pourparlers avec le susdit animal, qui, avant de mourir, laboure les flancs d'un Sénégalais couvert d'une capote grise invraisemblable. La soirée se passe à faire fumer le « niama », grand régal de notre personnel.

J'arrêterai là la monotone citation de mon journal. Tous les jours le péril devenait plus grand. Une fois sur le Congo, nous avions la double préoccupation de ne pas nous égarer sur un fleuve immense (de 10 à 15 kilom. de large), au milieu d'un dédale d'îles, et d'éviter les chavirages. Les bancs de sable devenaient de plus en plus nombreux et les caïmans pullulaient. Dix fois par jour nous étions obligés de nous mettre à l'eau pour dé-

sensabler notre petite embarcation. Un de nos pagayeurs fut enlevé et dévoré par un caïman. Après vingt-huit jours de route, cinq chavirages et plusieurs alertes, nous atteignimes enfin Bolobo.

Il nous fallut un jour et demi pour traverser le fleuve, large à cet endroit de plus de onze kilomètres. Nous fûmes surpris par une tempête qui faillit retourner notre embarcation. Deux heures durant nous dûmes rester dans l'eau pour l'empêcher d'être enlevée par la tempête. Exténués, affamés et fiévreux, à onze heures du soir nous allions frapper à la porte de la mission protestante du Révérend Greenfell.

On nous conduisit au poste belge, où notre logement avait été préparé. Nous nous étions en effet arrêtés le matin au camp d'instruction de Bolobo, qui avait prévenu par voie de terre de notre arrivée.

Nous étions vraiment misérables ; nos vêtements n'étaient que des loques. Nous n'avions pas un atome de vivres. Heureusement, M. Greenfell et le chef de poste belge nous donnèrent tout ce qu'ils purent. Nous voulions continuer notre route, n'étant plus qu'à trois jours de Brazzaville. Mais il fallait passer le canal. Après Bolobo, le Congo coule à travers le plateau batéké dans une gorge d'un à deux kilomètres à peine de large. Le fleuve, qui auparavant a une largeur de 15 kilomètres, se précipite dans cette gorge avec une vitesse prodigieuse. Sa profondeur atteint alors jusqu'à

CHEF DU VILLAGE BELGE DE BOLOBO

90 mètres. Lorsque l'orage éclate, d'énormes vagues mugissantes s'élèvent et les bateaux à vapeur sont souvent obligés d'arrêter leur marche.

Quelques jours avant notre passage, un steamer avait été renversé par la violence du vent et un chaland avait sombré avec 150 tonnes de caoutchouc. On nous fit comprendre la folie que nous allions commettre.

Nous consentîmes donc à attendre.

Grâce au bienveillant appui du R. Greenfell, un bateau français, *le Félix-Faure*, consentit à nous amener à Brazzaville après beaucoup de difficultés. Il est vrai que le capitaine était Suédois, mais fût-il Turc, il me semble que l'humanité seule lui commandait de nous rendre ce service. Une fois à bord, nous fûmes du reste très bien traités. Le lendemain nous croisions le bateau de Mgr Augouard, qui remontait la Société commerciale de Lima.

C'est ainsi que le bateau destiné à conduire l'évêque évangéliser les nègres servait à transporter de pauvres concessionnaires à la recherche de caoutchouc absent.

Je remis à Monseigneur le courrier de la mission et nous repartîmes, pour arriver vers midi à Brazzaville.

Brazzaville était méconnaissable et on n'y voyait que les maisons neuves des factoreries. Le nombre des rues avait augmenté, et si elles étaient toujours aussi mal tenues, des plaques superbes indiquaient

leur nom. Une centaine d'Européens, qui parvenaient difficilement à s'entendre, habitaient la ville. La présence d'un juge de paix, inutile au temps où la majorité de la population était nègre, devenait maintenant indispensable. Les conversations tournaient en discussions, les discussions en disputes, et les disputes en combats corps à corps.

En 1898 je n'avais connu que le parti du gouvernement, celui de l'évêque et des Hollandais. Il y en avait maintenant presque autant que de Sociétés, et comme les élections approchaient, un nouveau se créa : celui de l'amusant X..., qui avait abandonné ses prétentions d'apprivoiseur d'éléphants et était devenu je ne sais quoi dans une Société qui ne demandait qu'à les détruire. Son talent, incontestable pour lui seul, lui dictait le devoir de représenter en France la colonie du Congo, et il sollicitait maintenant le siège de délégué. Il l'attend encore, épanchant sa bile dans les colonnes de journaux qui se respectent assez peu pour accepter sa prose nuisible et sans intérêt.

Au milieu de tous ces agités un homme restait calme et charmant, le délégué du commissaire du gouvernement, M. de Bonchamps. Il recevait les nombreux assauts des concessionnaires désappointés avec une bonne grâce parfaite, et semblait avec juste raison se soucier fort peu des ignominies qu'on répandait sur son compte.

Je citerai un exemple de l'état d'esprit des directeurs de factoreries. J'ai vu, de mes yeux, un

concessionnaire aller déranger l'administrateur pour réclamer une indemnité parce qu'il avait trouvé une négresse se baignant dans un ruisseau de sa concession.

Sur ces entrefaites, M. de Lamothe, qui avait fini par trouver un bateau, arriva. J'eus le plaisir de lui serrer la main avant mon départ. Le 1er mars je quittais Brazzaville, où j'étais arrivé vingt-deux mois auparavant, plein d'illusions.

Trois jours après j'étais à Matadi, où je dus attendre huit jours le départ du *Philippeville* pour Anvers. Une avarie de machine nous retarda encore à Banane. Enfin nous prîmes la direction vers l'Europe.

Durant la traversée nous croisâmes de nombreux transports se rendant au Cap; nous eûmes même le plaisir de voir un navire anglais échoué à Las Palmas. Partout l'indignation était grande contre lord Chamberlain ; je n'ai pas rencontré un seul étranger qui approuvât la guerre du Transvaal.

Un passager, ancien valet de chambre de Stanley, voulut soutenir les envahisseurs. Mal lui en prit; il faillit se faire écharper par trois Hollandais qui voyageaient à bord.

Enfin nous pûmes revoir les côtes de France, que bien des fois nous avons cru perdues pour nous. On parlait beaucoup du Congo, et principalement ceux qui l'ignoraient. On créait des Sociétés, mais j'ajoute que nul n'eut l'idée de nous demander ce que nous en pensions, sauf M. le Mi-

nistre, déjà un peu inquiet du sort des capitaux engagés sur les brouillards du Congo.

Il me semble, en terminant, qu'il serait intéressant de rechercher les motifs qui ont amené les capitalistes français à s'intéresser aux affaires congolaises et comment il se fait qu'eux, si prudents, se soient lancés dans une entreprise aussi hasardeuse.

Le succès de la colonisation commerciale du Congo belge décida beaucoup de commerçants, et la similitude de nom des deux pays surtout les entraîna sur la pente fatale. Les esprits superficiels crurent d'une logique admirable de se dire : « Puisqu'on a réussi au Congo belge, pourquoi ne réussirait-on pas au Congo français? »

Pas plus il n'est fatal que M. Dupont ou Durand de Carpentras ressemble à M. Dupont ou Durand de Brive-la-Gaillarde, pas plus il n'est inéluctable que le Congo français soit identique au Congo belge. Il y a autant de différence entre les deux pays qu'entre le socialisme de M. Millerand et celui de M. Jules Guesde.

Prenons, si vous le voulez bien, une carte d'Afrique. Cherchons la similitude et les analogies des deux contrées. L'une (le Congo belge) est admirablement organisée pour l'exploitation. On ne saurait mieux la comparer qu'à un éventail ouvert; le fleuve du Congo formerait la base de cet éventail et ses affluents en seraient les nervures, c'est-à-dire que la voie principale de la navigation

est reliée aux points extrêmes par un réseau de rivières presque toutes navigables. La même disposition si favorable ne se rencontre pas chez nous, où l'Oubanghi seul est à peine utilisable. A côté de cet avantage topographique en faveur de l'État libre, nous trouvons dans le même pays une supériorité économique indiscutable provenant de l'extrême abondance des caoutchoucs, grâce à la présence sur la rive gauche du Congo de la grande forêt équatoriale. Les richesses du Luolaba-Kassaï et de la Mongala sont inconnues chez nous, et on ne peut guère comparer à l'immense forêt de l'Ariumvi la maigre végétation de l'Oubanghi. Il est vrai que la côte du Gabon, le pays pahouin et certaines parties du bassin de la Sangha sont aussi fort boisées, mais ce n'est pas vers ces régions que se sont portés les gros spéculateurs.

L'Oubanghi et le bassin du M'Bomou les ont hypnotisés ; c'est dans ces pays dépeuplés, incultes et ruinés qu'ils ont pensé trouver pour leur initiative et pour leur activité un vaste champ, pour leurs capitaux un placement fructueux, et cela pour des motifs d'ordre moral très humains que nous allons examiner.

A cause d'abord des renseignements fournis par un ancien gouverneur, et surtout par ses compagnons, et aussi en raison du grand retentissement de la mission Marchand.

M. L..., dont on n'a pas oublié le profond dévouement à la cause africaine, la froide et

surprenante énergie pendant la conquête pacifique de l'Oubanghi, le profond désintéressement de lui-même poussé jusqu'au mépris de la vie, M. le Gouverneur avait des raisons pour tenir à une colonie qui lui avait coûté de si constants efforts. Les enfants qui causent le plus de douleurs à leurs parents sont toujours, dit-on, les plus chéris. Rien d'étonnant que l'Oubanghi ait eu droit à toute la sollicitude de celui qui l'avait créé, au prix de quels efforts! et que M. L... n'ait pas voulu disqualifier ses territoires au point de vue économique.

Il n'a pas dit sans doute de l'Oubanghi tout le bien qu'on lui en a fait dire, mais il n'a pas eu le courage d'en dire assez de mal.

Ses collaborateurs n'ont, hélas! pas gardé la même réserve et ont vanté sans mesure les territoires qu'ils avaient gagnés à la France, sans doute pour accentuer leur mérite. Un seul a eu le grand honneur de dire la vérité dans un remarquable rapport, pas assez connu malheureusement et dont je me permets de conseiller la lecture à ceux qui me traitent de pessimiste : c'est M. le docteur Cureau, un savant et un travailleur, qui a su voir scientifiquement et n'a pas cédé à cet incroyable mirage, aussi commun chez les coloniaux que chez les Tarasconnais. Personne cependant n'a cité son travail, peu le connaissent, et c'était un des plus complets en la matière.

Mais cette lecture n'eût sans doute pas eu l'in-

fluence qu'on était en droit d'y attacher. Les compétiteurs à la ruine voulaient que l'Oubanghi fût un pays de Cocagne. Le sergent X... n'avait-il pas raconté que les piliers des cases indigènes étaient en ivoire? Les futurs concessionnaires se représentaient donc un pays couvert de ces fameuses tours d'ivoire, connues seulement jusque-là par de pieuses et poétiques images; ils étaient mieux renseignés que ceux qui parcouraient le pays depuis deux ans. Je me souviens encore de l'indignation de l'un d'eux, lorsqu'en rentrant du Bahr-el-Ghazal j'émis la prétention de connaître mieux que lui la valeur économique de cette région.

Une anecdote assez piquante donnera l'idée de l'état d'esprit des donneurs de renseignements et de leurs victimes. Dans un salon très parisien, je venais d'assister à une longue causerie sur l'avenir de l'Afrique centrale.

Un explorateur connu, célèbre même, avait captivé son auditoire par des récits émaillés d'anecdotes et pleins d'aperçus sur l'incroyable richesse de ces pays. J'avais cru devoir manifester mon étonnement, les sympathies du public ne furent pas pour moi. Mais en sortant je pris par le bras le brillant causeur.

— Voyons, lui dis-je, pensez-vous un seul mot de ce que vous venez de raconter?

— Pas un.

— Mais... alors?...

— Que voulez-vous, ces gens-là *voulaient* être trompés.

Ce mot, très spirituel, j'en conviens, résume la situation mieux que toutes les dissertations du monde.

N'est-ce pas, en effet, les demandeurs de concessions qui se sont laissé persuader que *le Faidherbe* (canonnière de Marchand) avait remonté le fleuve jusqu'à 80 kilomètres de Tamboura, alors que nul n'ignorait que de Mobaye à Ouengo on l'avait remonté à la perche, et que de Ouengo au Soueh, des porteurs avaient convoyé sa carcasse divisée en tranches de trente kilos, tandis que des pirogues transportaient sa chaudière, sous l'habile direction de M. l'administrateur Bobichon?

Tout cela, ils le savaient, mais affirmaient toutefois la navigabilité du M'Bomou. Conclure, de ce qu'un petit bateau a été transporté à tête d'hommes le long d'une rivière, que cette rivière est navigable, ne dénote-t-il pas l'état d'âme des intéressés? Ils voulaient être trompés.

Ils savaient bien aussi que le Bahr-el-Ghazal était infertile et ruiné; ils pouvaient se renseigner par les ouvrages déjà anciens de Junker et de Schweinfürt, mais ils préféraient encore ceux qui leur insinuaient qu'à Fachoda on faisait deux récoltes de blé par an. Ils voulaient être trompés.

Ils n'ignoraient pas qu'il n'y avait rien à faire dans ces pays. Eux-mêmes avaient envoyé une mission, et son chef, par dix fois, leur avait affirmé

que ce serait la ruine pour la Société qui en tenterait l'exploitation; mais ils préféraient croire les racontars du boy du cuisinier du sergent sénégalais. Ils voulaient être trompés.

Leur désir devenu une navrante réalité, ils accusent maintenant M. Guillain d'avoir causé leur malheur en publiant les fameux décrets qui leur concédaient le pays, et le ministre actuel de faire exécuter ces décrets, élaborés pourtant, ils le savaient, pour les détourner de leur folle entreprise. Et ne les avaient-ils pas eux-mêmes approuvés en les signant, ces décrets? Voilà donc des hommes qui ont tout fait pour se perdre et qui accusent les autres de leur ruine; qui se sont volontairement jetés à l'eau et qui se plaignent d'être mouillés.

Allons donc! Les vrais coupables ce sont eux-mêmes, et où chercher les responsabilités, sinon dans leurs rangs?

Examinons maintenant leurs griefs. Pour aujourd'hui je n'en veux retenir qu'un; il pourrait seul sembler fondé.

Avec juste raison les concessionnaires s'étaient plaints de l'apathie des indigènes; sans besoin aucun, les nègres de l'Afrique centrale étaient, par leur inactivité, impropres à la colonisation. L'esclavage supprimé, on n'avait sur eux aucune prise, nos idées un peu trop sentimentales (n'en déplaise à MM. Hesse et Vigné d'Octon) ne permettant pas de forcer les indigènes au travail. Bref, la liberté

de mourir de faim leur était définitivement acquise, pensait-on.

Justement préoccupé de cet état de choses, le gouvernement chercha un moyen de concilier les intérêts des commerçants avec les immortels principes humanitaires dont la France se fait gloire. Comprenant très bien que les indigènes n'obéiraient qu'à la force, c'est-à-dire au pouvoir, on a exigé d'eux le paiement d'impôts en nature, c'est-à-dire en caoutchouc. C'est le seul moyen de leur apprendre le travail sans léser les intérêts des commerçants, puisque le gouvernement leur céderait à un prix minime les marchandises ainsi récoltées. Le nègre commencera à recueillir le latex pour payer l'impôt; il se rendra compte que ce travail n'est pas pénible, et pour améliorer son bien-être se livrera plus tard à l'exploitation rationnelle de cette précieuse matière.

Comment se fait-il que cette mesure si raisonnée et si raisonnable ait attiré sur ceux qui l'ont appliquée les colères des concessionnaires, qui n'avaient qu'à s'en réjouir?

Je crois trop bien comprendre le mobile qui les a fait agir. Quelques-uns, ceux qui crient le plus fort, sont des spéculateurs qui, avant d'exploiter leur concession, ont fait rendre à leurs titres tout ce qu'ils pouvaient donner. Les moyens employés n'ont même pas toujours été très scrupuleux.

Le moment était venu où il fallait se disculper devant les actionnaires trop confiants, qui com-

mençaient à comprendre qu'ils avaient été dupés.

Rien n'était plus facile : il suffisait de rejeter la faute sur un ministre. Dès qu'un membre d'un ministère quelconque est attaqué, on connait l'ardeur de certains journaux à soutenir l'accusation, fût-elle mensongère. Cette manière d'agir est la quintessence de la politique actuelle.

L'attitude des concessionnaires pourrait aussi être une sorte de chantage. Nous avons vu à cette triste époque de notre histoire financière, où l'épargne publique fut engloutie par la mauvaise foi de financiers sans scrupules, certains de ces financiers réaliser des fortunes scandaleuses sur le dos d'actionnaires trop confiants. Voudrait-on renouveler la tentative et ne se trouverait-il pas à la tête du mouvement quelques-uns de ces brasseurs d'affaires disposés à s'enrichir aux dépens de l'État?

L'affaire des Sociétés congolaises sera, en tout cas, le Panama des affaires coloniales, et par conséquent un malheur économique. En effet, trouverait-on aujourd'hui des fonds pour le percement d'un nouvel isthme? trouvera-t-on, après la faillite des concessions africaines, des capitaux pour les autres colonies (1)?

Je ne le pense pas, car le mensonge aura eu raison de la crédulité publique, la mauvaise foi aura anéanti tous les dévouements.

(1) Au moment où vont paraître ces lignes, l'*Officiel* publie un décret par lequel sont résiliés les contrats de plusieurs Compagnies qui n'ont pu faire face à leurs engagements.

Aussi nous aurions voulu voir la raison et l'honneur présider à toutes les entreprises ; nous aurions voulu que les explorateurs fussent plus sincères et plus précis, qu'ils ne cédassent point à la tentation d'étonner leurs auditeurs. Un récit de voyage peut être intéressant et vrai à la fois. La gloire du voyageur et son mérite se mesurent non à la richesse du pays qu'il a traversé, mais aux difficultés qu'il a surmontées et aux souffrances qu'il a endurées.

Nous aurions voulu trouver à la tête de ce grand mouvement colonial, du côté des intéressés, des hommes convaincus et intègres, entreprenants, mais prudents, qui eussent distingué les bonnes volontés et mis en garde les imprudents contre les agioteurs.

Je ne puis envisager la situation pénible des actionnaires trompés sans songer à l'épopée tragiquement comique de ce pauvre Tartarin, qui, après avoir subi l'influence du mirage lointain et de gens peu scrupuleux, s'aperçut enfin qu'on l'avait trompé.

On se rappelle que d'abord plein d'ardeur, d'enthousiasme et de crédulité, il devient sur ses vieux jours triste, méfiant et aigri. D'abord optimiste, nous le voyons plus tard affreusement pessimiste, le cœur brisé, abandonner son cher Tarascon. Il passe le pont, laissant dans son ingrate petite patrie le souvenir de ses lointaines espérances.

Les capitalistes feront comme Tartarin, passe-

LE BATAILLON DE CYTHÈRE A BRAZZAVILLE

ront le pont et laisseront aussi derrière eux leurs beaux rêves irréalisés et, ce qui est plus grave, leurs capitaux.

Les agioteurs et leurs victimes continueront peut-être quelque temps encore à calomnier M. Decrais et à maudire M. Guillain pour essayer de voiler leur propre infamie ou leur maladresse. Mais le jour est proche où on rendra enfin justice à ceux qui, chargés des intérêts supérieurs de la patrie, trouvent une récompense suffisante dans la satisfaction du devoir accompli, et se consolent des attaques dont ils sont l'objet en songeant que comme eux, Jules Ferry, leur maître, a connu les malédictions des gens tarés et la désapprobation des imbéciles.

Il ne me reste plus maintenant qu'à m'excuser auprès de mes lecteurs de ne pas avoir suivi la tradition qui a voulu jusqu'ici que les voyageurs louassent sans mesure les pays qu'ils avaient traversés. Les misères qu'ils avaient endurées, les privations dont ils avaient souffert, le dénuement dans lequel ils s'étaient trouvés, ils ont oublié tout cela, ou plutôt ne s'en sont souvenus que pour s'en faire une auréole. J'ai trop le souci de la vérité pour vous dire comme eux que le Congo et l'Afrique centrale sont des pays d'avenir. Je crois, au contraire, que quand les capitaux manquent pour mettre en valeur des pays comme l'Algérie, la Tunisie et le Tonkin, c'est un crime de lèse-patrie que de porter son argent au Congo.

ANNEXES

(*Extraits du rapport présenté par le chef de la mission à M. le Ministre des colonies.*)

CLIMATOLOGIE

Tout le monde sait que le bassin du Congo, à l'extrémité nord duquel se trouve le territoire des sultans, est formé, comme toute l'Afrique d'ailleurs, par une série de terrasses dont on peut distinguer trois systèmes, parallèles entre eux du sud au nord et perpendiculaires au Congo et au M'Bomou :

1° La terrasse unique de l'embouchure, dominée par les monts de Cristal, où le Congo s'étrangle par deux fois en forçant les passes de cette chaîne ;

2° Le système des trois terrasses M'Bomou-Ouellé-Oubanghi, Kasaï et Lualaba, dont l'ensemble forme la gigantesque cuvette du Congo, et où se trouvait jadis une mer intérieure dont le grand fleuve est le débouché, comme le Bosphore l'est de la mer Noire ;

3° Le troisième système comprend à lui seul sept terrasses, aux pentes abruptes sur le versant du Congo, très adoucies du côté de l'océan Indien, qui vont en s'abaissant au nord vers le M'Bomou des sultans, entourant presque entièrement le bassin congolais, depuis les sources du Kasaï jusqu'à la séparation des bassins du Chari-M'Bomou-Nil. Ses derniers contreforts décrivent un immense demi-cercle fermé par les monts de Cristal, rompu, à certains endroits, en passes par où s'écoulent les eaux par la région supérieure du Nsilo, des lacs Banguelo et Moëro par la Lualaba, des lacs Tanganyka et Kivu par la Lukuga, et enfin celles de notre M'Bomou-Ouellé par le haut Oubanghi, aux passes principales de Mobaï et surtout de Zongo. C'est précisément sur le M'Bomou, au nord de l'immense cuvette, que se trouvent les territoires soumis aux sultans Bangasso, Rafaï, Semio. Le Sultanat de Tamboura est à cheval sur les eaux du Bahr-el-Ghazal et du M'Bomou.

Le centre de la chaîne du Mitumba est fort élevé; le massif Virungo, entre les lacs Kivu et Albert-Edouard, faîte de partage des eaux du Nil et du Congo, atteint 5,000 mètres; le Revenzori, entre les deux lacs Albert-Édouard et Albert, monte à 5,500 mètres. Mais la chaîne s'affaisse rapidement après le lac Albert, descend à 1,280 mètres aux sources de l'Ouellé, pour ne donner enfin que des contreforts de 700 mètres, qui séparent les bassins des trois grands fleuves, Nil, Chari, Oubanghi; malgré cette faible altitude, elle rejette leurs cours en trois directions différentes, Méditerranée, lac Tchad et océan Atlantique, comme le dos si peu élevé d'Orléans rejette, à des embouchures si opposées, la Seine, la Loire et la Saône; comme la médiocre élévation du Matto di Grosso, dans l'Amérique du Sud, renvoie à

des mers bien éloignées les unes des autres l'Orénoque, le Paraguay et l'immense Amazone, le frère aîné du Congo.

D'ailleurs, le Congo est bien l'Amazone de l'Afrique. Comme lui, il court parallèlement à l'équateur et comme lui reçoit des affluents des deux côtés de l'équateur, qui donnent à son débit l'afflux successif des deux crues des alizés de l'hémisphère boréal et de l'hémisphère austral et lui permettent d'avoir à peu près un débit uniforme. Enfin, il reçoit ses eaux de l'océan Indien, dont les nuages poussés par l'alizé montent la rampe douce de la Mitumba et retombent en cataractes dans la grande cuve. Ce phénomène se manifeste surtout au sud, dans le Katanga, où la chaîne offre un obstacle à peine de 1.200 mètres d'altitude, et plus encore au nord, dans le M'Bomou-Oubanghi, où le dos de séparation est inférieur à 650 mètres. C'est pourquoi le système fluvial du Katanga, et bien davantage celui du M'Bomou, est si développé qu'on pourrait le prendre pour un éventail de ruisseaux, de rivières et de fleuves.

Influence des alizés. — Le M'Bomou, fleuve des sultans, est donc perché sur le faîte du partage des eaux de toute l'Afrique. Mais la masse continentale africaine de l'hémisphère boréal est beaucoup plus considérable que celle de l'hémisphère austral : elle se grossit d'ailleurs de la masse Europasie, qui la sépare de toutes les mers jusqu'à l'océan Glacial arctique, tandis qu'au sud, l'Afrique se termine brusquement à la rencontre des deux grands océans Indien et Atlantique. Aussi, l'alizé nord, surchauffé par l'Équateur, brisé par les reliefs continentaux, est-il beaucoup moins fort que l'alizé du sud, qui le refoule jusque vers le 5° nord, c'est-à-dire jusqu'au M'Bomou-Oubanghi. De là un conflit faisant

tournoyer les nuages aspirés par le soleil en un anneau giratoire fort sombre, qui donne sa couleur grise au ciel de ces régions. Les Français l'appellent le « Pot au noir » et les Anglais « le Cloud Ring » (l'anneau nuageux). Ses tourbillonnements forment tangentiellement une bande d'orages, génératrice des cyclones et des tornades, à côté de laquelle se juxtapose la zone, calme et sèche dès lors, de l'alizé du nord, dégagé de l'influence perturbatrice de l'alizé du sud.

C'est pourquoi dans la région du M'Bomou, comme à l'équateur, il n'y a presque pas de petites saisons, (petite saison sèche, petite saison de pluie), mais à peu près seulement les deux grandes saisons alternantes de pluies abondantes ou de sécheresse absolue. De là, au moment des crues, le M'Bomou-Oubanghi draine des eaux d'un volume considérable, et à la période sèche il n'y a presque plus de fleuve, mais seulement une série étagée de lacs superposés.

Cette dernière saison est la saison des cultures; les pluies, les cyclones ont broyé et entraîné le sol des hauteurs et précipité dans les vallées les terres fertiles. C'est un peu la vallée du Nil quand il s'est retiré, avec un éventail de rivières en plus, et en moins les lacs artificiels et les réseaux de canaux du Nil qui ne laissent aucun coin de cette vallée dans l'infertilité. Aussi les plateaux peu élevés du M'Bomou ne sont pas visités par le limon des grandes eaux et restent stériles. Si le pays pouvait, comme nous l'avons déjà insinué, se repeupler; si la main-d'œuvre pouvait se multiplier comme en Égypte et monter, par écluses et lacs aménagés, le limon fécondant des crues jusqu'aux plus élevés plateaux, l'Afrique centrale, l'Afrique de Bangassou, Rafaï et Semio surtout, deviendrait une des plus riches con-

trées du monde. Le Nil serait dépassé, et malgré les préventions pessimistes de beaucoup d'explorateurs et nos premières préventions à nous-mêmes, cette région, nouvelle France du centre africain, deviendrait, tout autant en ressources agricoles et industrielles qu'en soldats, l'une de nos meilleures colonies. Pour le moment, cela paraît irréalisable, et je crains bien que le rêve du présent ne devienne jamais une réalité.

GÉOLOGIE DU M'BOMOU

Sur quels terrains tombent ces torrents diluviens ou ces soleils brûlants ? C'est en cela que réside le secret de la flore, par conséquent de la faune, et par surcroît des ressources de ces régions si difficilement abordables, et qui regardent pourtant à tous les horizons du monde africain.

Le territoire des quatre sultans forme les contreforts nord de la chaîne Mitumba, la seule bien caractérisée de l'Afrique, et sépare la cuve congolaise des deux grands bassins du Nil et du Chari. Elle fait face, à l'autre bout, au delà des lacs, aux montagnes du Katanga, qui la balancent aux derniers contreforts sud de la même chaîne. Leur analogie de situation nous permettra d'en tirer d'importantes conclusions sur les ressources d'exploitation.

Chose extraordinaire, toute cette grande région semble composée de terrains primaires, et si des fouilles sérieuses ne font pas sortir des profondeurs de l'écorce les autres terrains d'exploitation, comme le terrain houiller, ou fécondateur, comme le jurassique et le quaternaire, ou si l'industrie et le commerce, surchauffés, ne lui procurent pas un surexcédent de population, sous

l'influence d'une fièvre semblable à celle qui conduit les aventuriers d'Europe au Transvaal ou au Klondyke, ces pays redeviendront, comme les contrées fertiles, mais dépeuplées, de l'Assyrie et de la Palestine, d'immenses déserts.

La composition géologique de la région du M'Bomou est à peu près la même que celle du Katanga : terrains exclusivement primaires, par conséquent mica, gneiss, micaschites, avec des amas considérables de schistes qui colorent en bleu les masses argileuses entraînées des plateaux, ou rencontrées à la descente, au fond des rivières du pays.

Ce terrain primaire est la base de tout le sous-sol, et le sol de surface, modifié par les apports des eaux, en est le résultat. Car, seule la violence des agents atmosphériques, pluies diluviennes, tornades, cyclones, orages, chaleur dissolvante, l'ont transformé en zones de sables, en bancs de cailloux ; dans le haut Congo, en couches argileuses au fond des fleuves et dans le sous-sol des territoires du M'Bomou, et enfin en argile fangeuse ou micaschite dans la forêt équatoriale. C'est à peine si l'on rencontre quelques traces de houille dans les sédiments schisteux et argileux du bassin du Congo.

Ce qui est le trait caractéristique de toute la géologie scientifique et surtout commerciale du bassin, c'est la présence d'un minerai de fer, oligiste, magnétite, limonite, en couches assez immenses pour permettre de dire que le pays est « le pays du fer ».

Au M'Bomou, là où le limon apporté par les fleuves ne s'est pas encore déposé, il n'y a que du fer; tous les plateaux non inondés par les rivières ou le reflux des crues sont rouges, rouge de brique, rouge noirâtre, rouge jaune, suivant la quantité de limonite dans le

minerai de fer qui les constitue. Cette limonite (sesquioxyde de fer hydraté) est le résultat de l'action violente des eaux du tropique sur l'oligiste ou l'hématite rouge (sexquioxyde de fer anhydre) des sous-sols pénétrés par les torrents. Souvent ceux-ci balayent la couche superficielle d'humus ou de dépôts sédimentaires, découvrent complètement la couche de limonite, qui s'étend alors en planchers et en nappes considérables sur une très grande étendue, coupés de ci, de là, par des blocs épars qui semblent jaillir de la masse, ou bosselés par des rugosités multiples.

Cette abondance du minerai de fer explique l'état avancé de la fabrication et du travail de ce métal par les indigènes. Leurs armes actuelles, lances, flèches, si connues, en sont la preuve. Même ils ont su travaillier artistiquement le minerai lui-même, comme le prouvent certaines pièces curieuses découvertes dans cette région : la hache du commandant Christiens, trouvée au confluent de l'Ouellé et du Bomokandi, et celle qu'Emin pacha rencontra sur le M'Tim, dans le haut Ouellé.

Cependant les indigènes n'exploitent que la limonite, non l'oligiste mère, trop difficile à réduire. Ils laissent aux grandes pluies le soin de la transformer en limonite ; ils achèvent son œuvre après.

Il semble qu'à cause de ces richesses ferriques si considérables on pourrait créer dans l'Afrique centrale de grands établissements métallurgiques.

Mais la houille manque. Les indigènes se servent de charbon de bois, et si la grande industrie voulait exploiter la limonite-magnétite du Congo, elle ne ferait de la grande forêt équatoriale elle-même qu'une bouchée.

Cuivre. — Les indigènes exploitent aussi les quelques minerais de cuivre qui se trouvent sur les terrains de

l'État indépendant, rive gauche du M'Bomou, beaucoup moins considérables d'ailleurs à la surface que dans le Katanga. Ils sont, dans le bassin congolais, mélangés à la limonite et forment la pyrite cuivreuse, dite en France chalcopyrite. C'est là, paraît-il, que, d'après les Belges, les A'Zandès s'alimentent de ce métal, qui leur sert tout à la fois d'ornement et de monnaie. Mais ici, comme partout dans le centre africain, la houille manque et le minerai de cuivre ne peut être réduit. Le charbon de bois ne permet qu'une exploitation très limitée.

Or. — Au-dessus du grès rouge de la cuvette, vers le sud surtout, se trouve une couche de grès blanc qui, dans le Katanga, passe par-dessus les monts Mitumba et pénètre dans les cuvettes zamzébienne et orangiste, jusqu'à la triple terrasse au pied de laquelle est assise Cape Town, ce qui pourrait conduire à conclure avec quelque vraisemblance que les veines aurifères du Transvaal se prolongent en dessous des couches ferrugineuses jusqu'à l'Ouellé-M'Bomou, sous la Mitumba. Au sud, la violence des soulèvements aurait porté la pluie d'or, plus lourde que le fer, jusqu'à la surface; tandis qu'au nord, dans la cuve congolaise, spécialement vers l'Oubanghi-M'Bomou, elle serait recouverte par le minerai ferrugineux. Seules des fouilles assez profondes permettraient de confirmer ou d'infirmer cette conjecture. Cependant, les échantillons d'or trouvés entre les mains des habitants du Katanga seraient plutôt de nature à lui donner, sinon une certitude morale, du moins une probabilité sérieuse (1). Si elle se réalise, les chemins de fer jailliront du sol, et la prospérité du centre de

(1) Le commandant Lemaire nous a appris depuis qu'il ne faut pas compter sur l'or du Katanga.

l'Afrique et de la région de l'Oubanghi-M'Bomou, actuellement si fort compromise par l'absence de charbon et les moyens de transport, pourra devenir une réalité.

Platine. — Schweinfürt a signalé l'existence du platine dans la région du haut Ouellé. Il est probable que dans les minerais magnétiques si rapprochés du M'Bomou il serait possible d'en découvrir des gisements.

Étain. — Quoi qu'on ait dit, il ne doit pas exister d'étain dans la région Oubanghi-M'Bomou; les objets qui ont paru confectionnés avec ce métal sont fabriqués avec de l'antimoine plus ou moins pur.

L'étain dont on a parlé est apporté de Tripoli ou de l'Égypte par les commerçants du Darfour ou du Ouaddaï. Les indigènes en sont très amateurs.

Blocs erratiques. — Dans le nord du pays de Semio, sur la ligne de partage des eaux du M'Bomou et du Bahr-el-Ghazal, aux sources du Chinko, ou bien encore dans la haute Kotto, en arrivant dans le Chari, on rencontre dans les plaines ou sur les flancs des collines des roches considérables de couleur grise, plutôt violacée, mordorée, suivant l'expression de Schweinfürt, contenant, par conséquent, soit du manganèse, soit des traces de houilles schisteuses, misérables représentants des terrains carbonifères jusque-la découverts en Afrique.

FLORE

Quand on étudie la végétation des hauts plateaux du Congo, spécialement ceux de l'Oubanghi-M'Bomou, il faut partir de ce principe qu'ils sont de même nature géologique que ceux du fond de la cuvette congolaise, c'est-à-dire constitués par le terrain primaire argilo-

schisteux, mais surtout ferrugineux. Il y a pourtant cette différence que les hauteurs des monts de Cristal, bien inférieures à celle de la Mitumba, ont empêché les hauts plateaux de la cuvette nord-est, de l'Oubanghi-M'Bomou en particulier, de faire partie du grand lac primitif. C'est pourquoi le fond de la cuvette congolaise est rempli d'un humus sédimentaire considérable qui lui a permis de produire la formidable végétation de la forêt équatoriale, laquelle, par la chute de ses feuillages, de ses branches et de ses troncs, se réduisant perpétuellement en humus, lui donnera une fécondité illimitée. C'est pourquoi les hauts plateaux du M'Bomou comme ceux du Katanga n'arriveront jamais à une végétation comparable à celle du bord des rivières, chargé d'humus par les dépôts des crues. Aussi, là seulement peut se produire la végétation tropicale, qui donne lieu au phénomène des « galeries forestières », prolongements naturels de la forêt équatoriale vers les hauts plateaux. D'ailleurs, dans les grandes crues, les eaux sont refoulées jusque sur les plateaux inférieurs, à une distance assez considérable du lit du fleuve. La largeur de la bande d'humus en est donc augmentée, et par conséquent la largeur de la bande forestière.

Aussi les bords des cours d'eau, d'ailleurs fort rapprochés les uns des autres dans la région des sultans, possèdent-ils une puissante végétation d'arbres enchevêtrés de lianes, atteignant jusqu'à vingt et trente mètres d'élévation, et qui forment ce que nous avons appelé le système des « galeries forestières ».

La galerie ressemble, d'après Schweinfürt (et nous avons pu nous rendre compte de l'exactitude de ses observations), à une immense cathédrale de verdure,

avec nef principale aux piliers de troncs puissants, avec bas côtés soutenus par des pilastres moins élevés, mais non moins touffus et non moins verts. Rien ne manque dans ce temple de la nature, pas même l'harmonie, fournie par le bruissement des feuillages, qu'on dirait parsemés de harpes éoliennes. Les escaliers des nefs sont formés par les racines nues et saillantes des arbres, qui retiennent l'humus spongieux et fécondateur.

Malgré le nombre des rivières, il existe dans l'intervalle de leur cours, selon que nous l'avons dit, des plateaux ferrugineux et par conséquent stériles. D'ailleurs, à partir du 5e degré, qui suit parallèlement le M'Bomou, on sait que la saison sèche alterne à peu près immédiatement avec la saison des pluies, et par conséquent l'humidité nécessaire au développement des plantes n'est pas persistante. Aussi la région du M'Bomou est-elle par excellence la région de la brousse et des savanes.

La brousse se développe sous forme de steppes herbeuses ou semées d'arbres souffreteux : cassia, bouhinia, ériodendron, euphorbus, etc., dont la croissance est chaque année arrêtée par des incendies périodiques. L'herbe est représentée par des graminées de trois à quatre mètres de hauteur, à gaine tranchante, et rendant fort difficile la marche dans les plaines, où elles s'étendent à perte de vue et qu'elles recouvrent dans la saison sèche d'une énorme couche uniformément jaune et fort désagréable à l'œil. Chaque année les indigènes mettent le feu à ces foyers presque allumés déjà par le soleil. L'incendie chasse avec la rapidité d'un cheval au galop les quadrupèdes et les serpents. Rien n'est plus curieux que de voir au-dessus de ce brasier le vol des oiseaux insectivores ou de grands rapaces, fondant à

travers la flamme sur leur proie, insectes ou animaux.

Ce procédé barbare a un double avantage : celui d'assainir le pays par la destruction des êtres nuisibles, spécialement des reptiles, et de faciliter la chasse, en refoulant le gibier à des issues connues par les chasseurs ; — et un inconvénient, celui de dénuder le sol, par conséquent de donner aux pluies la possibilité d'enlever la couche d'humus et par là supprimer tout reboisement.

La région du M'Bomou se trouve dans la savane dite septentrionale. La savane a un aspect remarquable.

« Vue de loin, dit très bien Wauters, la savane ressemble à un verger planté de noyers et de pommiers. »

La végétation ligneuse y est représentée par des petits arbustes à cime arrondie de 5 à 6 mètres de haut, qui se dépouillent de leurs feuilles à la saison sèche ; la végétation herbacée, par des euphorbes de grande taille, et notamment par des orchidées à tiges chargées de fleurs violettes ou des aroïdées dont la feuille, surgissant d'une tige élancée, s'étale en un immense parapluie.

Dans les terrains marécageux, on trouve des sagittaires, des nénuphars, des pistias et des algues.

Le caoutchouc croît en grande abondance, surtout dans les galeries le long des rivières. Il est représenté par les espèces les plus différentes : lianes grimpantes, telles que la *Landolphia owariensis* et le *Vehea*, ou rampantes, comme la *Lunda ;* des arbres de la taille du *Kikxia africana,* dit l'ireh, dont la hauteur atteint plus de 20 mètres et donne 10 à 15 livres de caoutchouc par dix-huit mois, et de nombreuses espèces arborescentes qui n'ont pu encore être complètement étudiées.

En résumé, tout le caoutchouc fourni actuellement par le centre africain l'est presque entièrement par les lianes; cependant, il existe une grande quantité de ligneux, d'arbres considérables même, insuffisamment connus, qui pourraient le fournir en quantités insoupçonnées.

Et ce fait très important changera totalement la cote des transactions. Car les lianes pourront, dans un avenir plus ou moins rapproché, disparaître avec l'exploitation des galeries forestières, tandis que les arbres se soutiennent d'eux-mêmes et que la culture pourra créer des forêts d'exploitation.

Nous avons rencontré des essences arborescentes absolument semblables au Palakium, qui doit être le *Bassia Parkii* découvert par Schweinfürt, et dont le latex fournit une résine identique à la gutta. J'en ai rapporté plusieurs échantillons qui sont au Muséum. Ces arbres de 2 mètres de circonférence et, comme l'ireh, d'environ 20 mètres de hauteur, sont d'une puissante végétation : ce qui permettra, si le nombre n'est pas suffisant, d'obtenir, comme pour l'ireh, d'importantes forêts. L'exploitation de la gutta-percha deviendrait alors, concurremment avec celle de l'ivoire et du caoutchouc, l'une des plus fructueuses du centre africain.

On trouve également chez les sultans la gomme arabique, fournie par l'*Acacia ethica*, et le copal, fourni par le *Trichylobium Hornemannium*.

Le palmier y est aussi largement représenté. Les principales essences sont : le *Rafia vinifera;* qui, comme l'indique son nom, sert à fabriquer le vin de palme, et dont les fibres textiles sont utilisées pour construire des paniers, boucliers, etc., et le palmier bambou, qui sert à la construction des huttes.

L'arbre à coton pousse fort bien autour des cases des indigènes, mais l'arbre le plus répandu et le plus soigné par les populations, c'est l'arbre à étoffe : l'*Urostigma Vogelii*, de Schweinfürt. Les habitants du pays en battent l'écorce, dont les plaques atteignent 1 m. 50 de large sur 2 mètres de haut, et en obtiennent ainsi l'étoffe couleur amadou, matière première employée pour la confection des vêtements des populations pauvres.

Le café pousse à l'état sauvage sous les galeries forestières. Il a le grain petit du moka, mais ne paraît pas devoir être plus tard l'objet d'une culture intensive.

L'arbre à chanvre y est cultivé, et les indigènes s'en servent pour la confection de leurs cordes.

La vanille s'y rencontre, mais rarement ; le poivre également.

L'indigo se trouve chez les Krieschs et dans les régions du Ziber et du Mangayat. Les indigènes et les Sénégalais qui occupaient Dem-Ziber s'en servaient pour teindre leurs vêtements. Le pays produit encore différentes plantes tinctoriales, notamment l'orseille. Il sera difficile, à cause de leur prix modique et du coût du transport, d'en retirer grand profit.

FAUNE

Comme la végétation dépend de la nature des terrains le long des rivières ou sur les plateaux, de même la faune africaine dépend de la nature de la végétation aux mêmes lieux.

Les incendies périodiques dépeuplent la brousse et la savane, autant que la traite et plusieurs autres causes dépeuplent le pays. Aussi la faune y est-elle relati-

vement peu abondante, tout en étant peu variée.

Par contre, les galeries forestières, lieux de délassement et de tranquillité, ont une faune beaucoup plus riche : mammifères, oiseaux, reptiles, batraciens, poissons et insectes y sont plus nombreux. Chez les indigènes, on trouve beaucoup d'animaux domestiques.

§ 1er. — MAMMIFÈRES

L'Éléphant. — Le premier et le plus grand des mammifères — le mammifère pour ainsi dire autochtone de l'Afrique — est l'éléphant; curieux contraste! le nain est aussi le plus ancien et le plus incontestable autochtone du continent africain. Aux premiers temps, l'éléphant occupait l'Afrique entière, de l'Atlas au Cap, du Sénégal au Nil; les nains, répandus dans une grande partie du centre, furent ses premiers destructeurs; encore aujourd'hui, dénués d'armes à feu, avec leurs flèches empoisonnées et leurs épieux rudimentaires, ils sont toujours ses ennemis les plus acharnés.

Mais vint l'ère des hommes plus grands, des Chamites, des Nigritiens, des Bantus, des Nubas, plus civilisés, par conséquent plus meurtriers; et nains et éléphants ont été obligés de céder la place et de reculer derrière la protection des grandes forêts, au Niger, au Zambèze et spécialement dans la cuve congolaise où croît la forêt équatoriale.

Aussi, si l'on ne constitue pas des territoires « réservés » aux éléphants, comme en Amérique on a constitué des territoires réservés aux Indiens, la cupidité européenne et la voracité des natifs, favorisée par l'armement de jour en jour plus perfectionné que leur apportent les Européens, aura bientôt fait d'en réduire

et peut-être d'en supprimer la race, qui a fourni la matière précieuse dans laquelle Phidias a su sculpter ses immortels chefs-d'œuvre du Jupiter Olympien et de la Minerve Promachos.

L'éléphant africain se nourrit de certaines herbes des brousses et des figues venues sur les arbres des savanes. Il vit en troupeaux de cinq à vingt individus, quelquefois davantage. Le mâle le plus vieux est le plus considéré. On lui ouvre le passage et si, par hasard, la troupe est attaquée, les plus jeunes le protègent et lui font un rempart de leurs corps, jusqu'à ce qu'il soit hors de tout danger. Les indigènes racontent que le chef de la troupe porte quelquefois quatre défenses. Alors la considération de la tribu augmente, elle lui fournit perpétuellement un nombreux cortège, lui réserve la primeur des fruits dans les plantations qu'elle dévaste, et ne mange qu'après lui.

Les éléphants d'Afrique, ceux du moins que nous avons rencontrés sur les bords du M'Bomou et de l'Oubanghi, sont de très grande taille et à défenses très puissantes. Dans le bassin du Tchad et du Bahr-el-Ghazal, les défenses sont beaucoup plus courtes et souvent brisées à leur extrémité. Car, au M'Bomou et sur l'Oubanghi, le terrain est le plus humide et le plus tendre et les défenses en sont moins détériorées, tandis qu'au Bahr-el-Ghazal, et au Dar-Banda et Dar-Rouna, etc., le terrain est plus rocheux et sa dureté abîme la pointe des défenses. Mais le grain de l'ivoire est plus serré et les creux sont moins grands.

Nous le répétons, dans ces diverses régions l'éléphant est encore représenté par de nombreux individus.

Les multiples et larges sentiers créés partout dans les forêts par leur passage turbulent, des villages et des

champs entiers dévastés par ces hôtes plutôt désagréables, de nombreux troupeaux aperçus par les voyageurs dans les plaines, à la lisière des forêts, en sont la preuve.

Malgré la destruction annuelle qu'en font les indigènes et les Européens, on pourrait, ce me semble, en empêcher la disparition par une domestication rationnelle.

Ainsi, il serait facile, chaque année, d'obtenir des sultans de jeunes éléphants qui s'apprivoiseraient très aisément. Pour mon compte, j'en ai vu, venant du sultan de Bangassou, un jeune qui, au bout de quelques semaines, connaissait son écurie, ses heures de repas, de promenade et de repos.

On raconte depuis fort longtemps que les éléphants devenus vieux se réunissent pour mourir ensemble dans un endroit déterminé. Cette poétique légende remonterait même jusqu'au naturaliste Aristote et à l'historien Hérodote. Qu'y a-t-il de vrai dans cette légende, à laquelle Samuel Baker ajoute foi, puisqu'il explique ainsi l'origine d'un stock considérable d'ivoire qu'il a rencontré dans ses voyages? Je ne veux ni ne peux trancher la question, mais je puis affirmer que Bangassou, Rafaï et Semio surtout, qui est certainement le sultan par les mains duquel il a passé le plus d'ivoire depuis le commencement du siècle, m'ont dit que rien de semblable n'avait jamais existé, qu'il y avait eu méprise.

Voilà l'explication rationnelle que m'a donnée Semio de l'existence de ces prétendus cimetières.

On sait qu'à la fin de la saison sèche les indigènes incendient la brousse; c'est naturellement l'époque des grandes chasses organisées par les sultans et auxquelles

prennent part plusieurs centaines de guerriers. En dirigeant bien l'incendie, on réussit à acculer les animaux, comme nous l'avons déjà dit, en des réduits bien connus des chasseurs, et ils succombent soit asphyxiés par la fumée, soit accablés sous les coups Semio m'a affirmé qu'en une seule battue il succombait parfois vingt-cinq et même quelquefois cinquante éléphants, chiffre vraiment énorme et qui ne laisse pas d'inquiéter pour l'avenir du commerce de l'ivoire!

C'est le moment de la curée. La fumée a disparu; les indigènes, comme les chiens à l'hallali, se précipitent avec leurs couteaux, entaillent les victimes et les dépècent. Le sultan se réserve la moitié de la chair de l'éléphant, que l'on fait fumer sur place et que l'on conserve, outre la trompe et les pieds, à cause de la graisse, et, bien entendu, les défenses.

On laisse la carcasse, tous les os sur place, et si le sultan n'a pas, au préalable, donné l'ordre de lui apporter les pointes, on creuse des fosses près du marigot le plus voisin et on enterre le tout, os et défenses, souvent non détachées de la tête. Vient la saison des pluies. Leur action dissolvante et l'inondation affouillent le sol et découvrent les débris osseux. C'est même la particularité de ces squelettes trouvés presque entiers qui a donné naissance à la légende des cimetières d'éléphants âgés se donnant rendez-vous pour mourir en un lieu écarté, loin de tout regard humain, loin même du regard d'un animal quelconque!

La vérité est que ces cimetières d'éléphants sont le pendant des grottes antédiluviennes où s'amoncelaient de siècle en siècle les os des animaux dévorés par les grands carnassiers.

Il en est de même de cet amas d'os d'éléphants; les nègres qui, au début, ne tuaient l'éléphant que pour sa chair, ont laissé s'amonceler à plusieurs reprises les os de ces pachydermes dont ils avaient dévoré les dépouilles.

C'est là, d'après Semio, la seule explication plausible de l'existence des fameux cimetières d'éléphants.

L'Hippopotame. — L'éléphant vit habituellement en famille. On y respecte le chef; c'est le protecteur, le gardien, le guide de la tribu dans la savane, la brousse ou la forêt. C'est le régime patriarcal ou monarchique.

Son émule, le cheval géant des fleuves, l'hippopotame, vit plutôt en démocratie. On ne voit pas de chef. Il vit en troupes considérables, qui peuvent atteindre jusqu'à deux cents individus : il se tient dans les larges ouvertures des fleuves ou des étangs parsemés d'îles, où il prend ses ébats mêlé aux caïmans qui infestent les fleuves, et souvent, autrefois, il a pu être un véritable obstacle à la navigation.

Au point de vue comestible, l'hippopotame est plutôt le bœuf de l'Afrique. Ses deux mille kilos de bonne viande en font une ressource plus précieuse pour les indigènes que pour les Européens, pour lesquels il est vraiment une « trop grosse viande de boucherie ».

Le Rhinocéros. — Le rhinocéros africain a deux cornes, et l'une d'elles, celle de devant, atteint jusqu'à 70 centimètres. Il devient rare au M'Bomou. Il en est de même de la girafe; on en trouve encore cependant d'assez nombreux représentants au Bahr-el-Ghazal et surtout vers le Darfour et le Ouaddaï, mais ils tendent de plus en plus à disparaître.

Nous ne dirons qu'un mot des autres espèces de mammifères, qui ne peuvent guère être utiles, au

moins actuellement, ni à l'industrie, ni au commerce.

Le Lion. — Le lion paraît être en exil au centre de l'Afrique. On ne le rencontre qu'à partir de la ligne de partage des eaux du M'Bomou et du Bahr-el-Ghazal.

Il n'a pas de crinière comme son congénère de l'Atlas. Pourtant, il est de taille forte et très robuste, si nous en jugeons par les dépouilles que possèdent quelques indigènes. Car, n'étaient ces dépouilles et de fréquents rugissements rompant de temps en temps le silence de la nuit, il serait bien difficile de soupçonner son existence.

Le Léopard. — Le vrai lion d'Afrique est le léopard, la grande panthère du continent noir. Il fréquente les bords de l'Ouellé-M'Bomou et du Bahr-el-Ghazal, où il fait dans les troupeaux d'antilopes des ravages considérables. Il est même un réel danger pour les habitants.

Le Singe. — Le singe est l'hôte le plus nombreux des galeries forestières, où il aime à se balancer d'arbre en arbre et passer d'une rive à l'autre. Les principales espèces sont : les collobes, les cercopithèques et les chimpanzés, qui disparaissent de plus en plus et méritent une mention spéciale.

Le Buffle, ou mieux encore bœuf sauvage, est fort dangereux et se promène en bandes assez considérables.

Le Phacochère ou cochon sauvage abonde; sa chair est une nourriture recherchée par les habitants de l'Oubangui-M'Bomou.

Le Chien, surtout le chien comestible, dédaigné du chien européen, mais dont la chair est un aliment très apprécié par les indigènes.

La Civette, qui produit le musc et qui pourrait être domestiquée.

L'Antilope, dont les innombrables troupeaux sont une grande ressource dans ces contrées.

En somme, beaucoup d'éléphants, beaucoup d'hippopotames, peu de rhinocéros, traces de lions, beaucoup de léopards et d'antilopes, une multitude de singes, voilà les principaux représentants de la faune dans l'Oubangui-M'Bomou.

§ 2. — LES OISEAUX

Parmi les innombrables espèces d'oiseaux de ces régions, seuls méritent une mention, à cause de la valeur commerciale de leurs plumes : l'autruche, la foliotocole, les aigrettes et les marabouts ; la pintade, la tourterelle et la perdrix grise ou rouge, à cause de leur valeur comestible.

L'autruche se montre à l'état sauvage vers Ziber et Fort-Desaix ; les petits se domestiquent très facilement et les sultans en possèdent plusieurs dans leurs habitations.

§ 3. — LES REPTILES ET BATRACIENS

L'iguane, le crocodile, les tortues de terre et d'eau douce, quelques serpents, des grenouilles et crapauds innombrables, au coassement fort désagréable, sont les principaux reptiles et batraciens de ces régions.

§ 4. — LES INSECTES

Les principales espèces sont : d'abord les sauterelles, dont les ravages sont connus, mais que l'indigène consomme. Les fourmis rouges et noires, dont la piqûre est très venimeuse, et les blanches qui dévorent tout, s'introduisent dans les murs des maisons, qui souvent s'écroulent par suite des dégâts intérieurs qu'elles y

ont causés. Mais elles ne sont pourtant pas que nuisibles : on en tire une huile blanche fort appréciée des A'Zandès.

Je n'ai jamais vu la mouche tzetzé, si funeste dans le sud aux troupeaux de bêtes à cornes. En revanche, dans certaines régions abondent les moustiques, qui communiquent le germe des fièvres africaines.

§ 5. — LES POISSONS

Les plus répandus sont le cat-fish, énorme poisson dont la chair constitue une bonne partie de la nourriture indigène, et les mormorides ou poissons à trompe.

§ 6. — LES ANIMAUX DOMESTIQUES

Le cheval n'est pas une race du pays ; il a été importé par les Arabes du Darfour, du Dar-Rhouna et du Ouaddaï. Celui des deux premières régions est petit et râblé; le cheval du Ouaddaï, au contraire, est grand, mince, étriqué d'encolure, a le nez busqué. Ces deux espèces vivent parfaitement au M'Bomou, à la condition qu'on mélange du sel à leur nourriture. Ils rendent d'ailleurs de sérieux services.

Le bœuf y est rare; il provient d'échanges avec les Arabes du nord. Dès qu'ils le possèdent, les sultans le consomment et n'en font pas l'élevage. Cependant les tentatives faites dernièrement par l'administration ont parfaitement réussi.

Le mouton vient du pays des Djenkès; il possède une toison analogue à celle de la chèvre. Chez le mâle, le poil de l'encolure et d'une partie des épaules est particulièrement long.

La chèvre est peu répandue dans les territoires de Semio et de Rafaï. Par contre, elle forme de nombreux troupeaux au pays de Bangassou et dans le Yakoma.

La poule indigène est une grande ressource comestible; elle est de taille moyenne. Cependant, les Arabes ont importé une espèce de poule plus grande et très haute sur pattes. Elle a réussi d'ailleurs parfaitement.

Tels sont les principaux représentants de la faune de l'Oubanghi-M'Bomou-Bahr-el-Ghazal.

IMPORTATION ET EXPORTATION

D'après nos idées qu'il n'y a pas d'autre monnaie que l'or, l'argent et le billon, les marchandises exportées ou importées constituent un échange en nature. Nous examinerons plus loin cette question des monnaies. Entrons directement dans notre sujet.

§ Ier — MARCHANDISES D'IMPORTATION OU D'ÉCHANGE

On doit emporter avec soi pour l'échange des marchandises nombreuses et de plusieurs catégories : 1° celles qui servent à l'achat de l'ivoire; 2° celles qui servent à l'achat du caoutchouc et des autres produits ordinaires; 3° celles qui servent pour les salaires et au paiement du portage, du pagayage et de la main-d'œuvre indigène louée sous une forme quelconque; 4° enfin celles qu'on pourrait appeler de complaisance, et qui sont précisément réservées aux sultans pour les remercier des services rendus, activer leur zèle et les amener à augmenter encore leurs services pour l'avenir.

Les trois premières ont une valeur commerciale bien déterminée, suivant les contrées et les cours. La quatrième catégorie, dite de cadeaux, n'a pas de valeur commerciale proprement dite; comme les bijoux européens, elle vaut ce qu'on estime. Elle peut être commercialement nulle et avoir beaucoup de valeur aux yeux de celui qui la reçoit, et réciproquement. Cette coutume de distribuer des cadeaux aux sultans et autres chefs est fort ancienne. On voit que, déjà au temps de Schweinfürt, les Nubiens, en dehors du prix d'achat, étaient tenus d'offrir un cadeau représentant le prix des vivres fournis aux voyageurs, et comme gage des bonnes relations que l'on désirait entretenir.

Nous devons dire que pour acheter de l'ivoire, dont les indigènes connaissent depuis longtemps la valeur que nous y attachons, il faut absolument leur donner en échange l'objet précieux par excellence et qui personnifie chez eux la puissance souveraine, le fusil; et s'il s'agit de grands chefs, par exemple Semio, le fusil à tir rapide. C'est une monnaie somptuaire dont seuls les chefs peuvent disposer.

Il va de soi qu'avec le fusil à piston ou à tir rapide, la poudre fine, les capsules, le plomb et les cartouches sont demandés. Cette habitude des transactions par le fusil-monnaie est très ancienne. Elle provient, nous l'avons dit déjà d'ailleurs, des Ghellabas, traitants du Darfour et du Ouaddaï, qui en donnèrent aux chefs du Dar-Fer-tit, à Mofio et aux sultans du M'Bomou pour faire la chasse aux esclaves dans leur pays. Les Khartoumiens avaient fini par introduire cette marchandise et Gessi et Lupton, ayant le monopole du commerce de l'ivoire, confiaient des fusils à Rafaï et à Semio pour tuer l'éléphant et ramasser l'ivoire jusqu'à l'Ouellé. Les Belges

suivirent leurs traces, soit dans un but politique, soit dans un but commercial. Ainsi, pour récompenser Semio de l'avoir accompagné dans son expédition au Bahr-el-Djebel, le major Feivez lui fit don de 500 chassepots et de plusieurs caisses de cartouches. Cet usage est maintenant tellement bien établi qu'il serait difficile de le supprimer d'un seul coup, et on ne le supprimera plus jamais; le fusil deviendra de plus en plus nombreux dans ces régions.

On sait qu'à la chute de Khartoum, 20,000 fusils avec leurs munitions tombèrent entre les mains des derviches, et que les troupes de Karmallah, qui commandait dans le Bahr-el-Ghazal, furent défaites par les Djenkès chez qui elles étaient venues faire des razzias. De ce fait, il tomba entre leurs mains une grande quantité de fusils Remington. Semio, en politique habile, qui connaissait le mépris des Djenkès pour les armes à feu et leur amour pour les perles baiakas blanches, profita de cet engouement pour leur racheter le stock entier au prix d'un quart de perles (500 grammes) par fusil. Ceci contribua encore à sa puissance.

Les fusils les plus prisés sont les fusils à tir rapide, Albini, Remington, Gras, etc., excepté le mousqueton, le fusil à piston modèle 1842 avec baïonnette; enfin le fusil de rempart des calibres 8 et 4 surtout, du poids de 7 kilos, est excessivement rare, et c'est le seul que les cavaraniers du Ouaddaï rapportent chez eux quand ils peuvent en obtenir des Belges ou des sultans.

Il faut en prendre son parti, l'ère de la prohibition du fusil est finie du fait même des Européens, et les nègres s'aligneront bientôt en bataille, tous armés de fusils à tir rapide.

Dans le haut Oubanghi, j'ai essayé d'acheter du

caoutchouc avec des tissus, des perles, des vêtements et de la bimbeloterie. J'avoue n'avoir eu qu'un médiocre succès, pour cette raison que les Belges de l'autre côté du M'Bomou achètent le caoutchouc avec le fusil à piston, et bien que le prix demandé soit assez onéreux pour les indigènes (200 kilos pour un fusil), ils préfèrent encore le fusil aux perles et aux étoffes que nous pourrions leur offrir. Du reste, nous l'avons dit, la transaction est plus avantageuse. Toutefois l'étoffe de très bonne qualité blanche et bleue, les chapeaux, mous de préférence, les chéchias de grande taille, les costumes confectionnés, de modèle européen ou de forme turque et non arabe, les souliers, les clairons et les tambours de troupe, pourront servir de monnaie d'achat.

Pour le paiement du portage, pagayage et l'achat des vivres, les indigènes se contentent de perles baiakas blanches et rouges, à l'heure actuelle presque exclusiment rouges, originaires d'Italie ou d'Anvers, de perles bapterosses bleu foncé et blanches, et d'étoffes de médiocre qualité, même de chapeaux et de menus articles énumérés ci-dessus; du cuivre rouge et du laiton, uniquement dans la région de l'Oubanghi à Brazzaville.

On est obligé de donner aux sultans des cadeaux. Les plus beaux présents qu'on puisse leur faire sont d'abord le fusil le plus perfectionné; le revolver; la balle la plus explosive et la plus expansive; des képis, chapeaux de feutre à larges bords, uniformes brillants, médailles coloniales, vêtements de drap ou de toile, lingerie, selles modèle français, service de table, cafetières, théières, outils d'armurerie pour faire eux-mêmes leurs cartouches et réparer leurs fusils, instru-

ments de construction; meubles tels que lit, table, chaise, photophores, lampes; montres, bagues, horloges et caisses de popotte ou de médicaments et flacons d'odeurs. Et puis, pour plusieurs, des caisses de cognac et liqueurs, et pour d'autres, du champagne et des conserves fines.

Pour le commerce avec les Arabes, en dehors des marchandises ci-dessus, il faut ajouter des étoffes de soie et de velours, méprisées par les habitants du M'Bomou, mais fort appréciées des Arabes, des chapelets coptes, des ceintures et écheveaux de soie, des burnous, caftans, gilets et pantalons arabes, pagnes indiens, des imitations de corail, de l'ambre de première grosseur, du safran, du camphre et quelques cartouches de Winchester et de Remington, armes préférées au Ouaddaï.

D'après les caravaniers de Tripoli, ces différentes marchandises, converties en thalaris, sont échangées à raison de 4 thalaris le kilo d'ivoire, de 12 à 20 thalaris le kilo de belles plumes blanches, de 10 à 15 thalaris le kilo de belles plumes noires.

Prix des marchandises d'échange en Europe

Il est précieux pour le commerçant de connaître le prix de cette monnaie d'échange en Europe, et son prix aux limites extrêmes des sultanats; le voici :

Tissus et confections

Étoffe blanche, calicot..	300 mètres en ballots par pièces de 10 mètres.	2.80 à 3.50
— coton écru.....		2.50 à 3.20
— rouge, andrinople.		2.90 à 3.50
— bleue, guinée.....		3.90 à 5 »
— rayée.....		2.75 à 3.25
Costumes en toile	Par 20	5.50

Costumes en drap	18		17 » à 25 »
Chemises en coton	25		1 30 à 1 80
Couvertures en coton	20		3 10 à 5 »
Tricots marins	25		1 15 à 1 50
Foulards			» 80 à 1 10
Mouchoirs		*La douzaine.*	3 30 à 4 20
Chapeaux			1 20
Casquettes			» 55
Fez		*La grosse.*	8 » à 11 »
Emballage par ballots goudronnés d'un poids brut de 30 kil., coût			6 »
Emballage, par ballots imperméables d'un poids brut de 30 kil., coût			9 »

Verroteries

Perles baiakas blanches	*Le kilo*	» 85
— — rouges	—	1 85
— — bleues	—	1 35
— bapterosse	—	1 30
— orientales rondes dorées	—	5 75
— — ovales	—	4 50
Emballage en caisse zinc et bois 30 kilos brut, 25 net	—	1 75

Marchandises diverses

Fusils à piston, 8 à 10 francs; par paquets de 6; emballage		3 »
Poudre, 1 franc le kilo; par boîtes de 0 kil. 500 et caisses de 20 kilos, net		2 »
Capsules, par boîtes soudées	*Le cent.*	» 10
Fil de cuivre	suivant cours.	
Fil de laiton	suivant cours.	
Étain en baguettes	suivant cours.	
Emballage sous toile par 30 kilos, net		» 50
Couteaux	*La douzaine.*	1 30
Miroirs	*La grosse.*	8 » à 15 »
Fil	*Le cent.*	3 »
Aiguilles	*Le mille.*	3 25
Boutons en verre	*La grosse.*	» 95
Emballage en caisses zinc et bois ou en malles en fer.		
Chaussures en toile	Emballage par ballots goudronnés.	1 75
— en cuir		4 » à 6.50
Clairons		6 »
Tambours		4 »

Droits de douane : Bassin conventionnel du Congo, 10 pour 100 *ad valorem*.

Transport : 80 fr. la tonne Bordeaux-Matadi.
— 1,000 fr. la tonne Matadi au Pool.
— 500 fr. la tonne Pool à Banghi.

Manutention, environ 10 fr. la tonne.

Transport par pirogue, 1 fr. 50 par kilo et par charge.
— par porteurs, 2 fr. 50 — —

Emballage. — Une des premières conditions à exiger des fournisseurs est l'emballage qui assure l'arrivée en bon état des marchandises destinées à ces pays lointains.

1° Perles : caisses bois et zinc ;

2° Étoffes : ballots imperméables ;

3° Poudres et capsules : en boîtes de 500 gr. à 1 kilo enfermées dans des caisses zinguées.

Les autres marchandises, en tonnelets Conza.

La plus-value pour emballage peut être évaluée à 10 pour 100.

Les frais de douane à l'entrée sont de 10 pour 100 *ad valorem*.

Les frais de transport de France à Banghi sont de 138 pour 100 environ.

Les frais de transport de Banghi au point extrême dans le Bahr-el-Ghazal s'élèvent à 0 fr. 60 le kilo.

§ 2. — MARCHANDISES D'EXPORTATION

Elles sont, par ordre d'importance, d'abord : 1° l'ivoire, la marchandise de luxe ; 2° le caoutchouc, marchandise d'utilité, dont l'Europe fait actuellement une consommation énorme, pour les véhicules surtout, et qui ira sans cesse en augmentant, ce qui assure l'avenir de

l'Afrique, à l'encontre de l'ivoire, qui n'est pas renouvelable; 3° les plumes d'autruche et d'oiseaux rares qui pourraient prendre de l'extension si on élève l'autruche; 4° le musc de civette, et enfin les produits multiples, copal, indigo, résine et le reste, dont l'étude insuffisante des essences africaines ne permet pas encore de prévoir clairement l'avenir.

L'Afrique est le pays de l'ivoire par excellence, en attendant qu'elle devienne le pays du caoutchouc, ce qui sera pour elle la source de la richesse et de la civilisation. L'ivoire exige une chasse qui ne se sépare guère de la chasse à l'esclave; le caoutchouc exige un travail agricole qui, lui, au contraire, supprime la traite, l'anthropophagie et la polygamie en fondant la famille, et permet le repeuplement du pays.

Étudions l'ivoire, sa valeur intrinsèque et commerciale, la manière dont on l'achète chez les sultans, le prix de revient et de vente.

Nous n'étudierons pas l'ivoire au point de vue scientifique et de son développement physiologique. Nous le prendrons tel qu'il est dans la défense de l'éléphant. Disons seulement qu'une pointe (c'est le nom commercial de la défense) se compose de trois parties : le cœur, qui en est la partie centrale; l'ouverture, le creux. La pointe donne son nom à la pièce entière.

Or, la valeur d'une dent dépend précisément de sa structure moléculaire, de sa forme, de la grandeur du creux ou évidemment et naturellement de ses maladies et défectuosités.

Le poids de l'ivoire varie suivant la longueur de la dent, la densité de son tissu, la petitesse du creux et sa spongiosité.

Les grosses pointes sont de 25 kilos et au-dessus.

Les moyennes, de 18 à 25 kilos.

Les petites, au-dessous de 18 kilos.

Les pointes à bangles caractérisées par des creux assez prononcés pour qu'on y puisse tailler des bracelets exportés surtout dans l'Inde, et des ronds de serviette.

Les pointes à billes, par contre, caractérisées par un diamètre et une longueur du cœur suffisants pour qu'on puisse tailler plusieurs billes de billard en une seule dent.

Enfin les escravelles ou petites pointes, de 3 à 4 kilos, employées surtout pour manches de couteaux, touches de piano et menus objets d'art ou d'utilité.

D'après sa forme, on divise l'ivoire en deux groupes :

1° L'ivoire dit du Congo : la dent ou pointe en est assez droite, élancée, et peut atteindre jusqu'à 2 m. 50 de longueur; nous en avons rapporté qui pesaient jusqu'à 70 kilos. Les creux, malheureusement, sont assez profonds et atteignent presque le tiers de la dent. La pointe est presque toujours intacte; le sol étant humide, elle ne s'abîme pas lorsque les éléphants le fouillent. De là aussi elle contient une grande humidité, ce qui lui donne une structure moléculaire relativement spongieuse, et il n'est pas rare, après un long séjour au magasin, de la voir diminuer de 1 à 2 kilos. Cette humidité provient d'une double cause : d'abord, nous venons de le voir, de ce que les éléphants habitent les régions humides et marécageuses du M'Bomou ou du Congo, humidité entretenue par les galeries forestières et la grande forêt, et ensuite de ce que les sultans, dès que l'ivoire leur parvient, se gardent bien, quoi qu'on ait pu dire, de le mettre en magasin, mais l'enterrent dans des fosses où, à l'abri de l'incendie, il conserve son poids et son humidité.

A ce propos, remarquons que les artistes grecs, notamment le plus grand de tous, qui porta l'art de la sculpture chryséléphantine à un sommet où elle n'est jamais remontée, Phidias, avait découvert cette particularité de l'ivoire. Plusieurs de ses premières statues d'ivoire se fendillaient et menaçaient ruine; il en découvrit la cause dans la sécheresse, et, avec son génie, il trouva un moyen bien simple d'y remédier : il fit creuser sous le piédestal de ses statues un souterrain qui entretenait une humidité salutaire.

2° L'ivoire du bassin du Tchad expédié par de Béhagle, et du Bahr-el-Ghazal que nous avons rapporté, est tout à fait différent de l'ivoire dit du Congo. L'éléphant y est de plus grande taille. Le capitaine Roulet et M. Foureau m'ont raconté que, l'un chez les Djenkès-Aggar, l'autre près du Tchad, en avaient vu d'immenses, qui pourtant avaient des défenses plus petites que les pachydermes moindres du Congo. La pointe en est courte, ramassée, recourbée, souvent cassée ou fendillée à cause des terrains secs, rocailleux ou rocheux sur lesquels les éléphants se frottent les dents, soit pour les nettoyer, soit pour cause de démangeaison ou de maladie interne. J'ai remarqué des caries et déformations de pointes sur plus de trois mille dents. Quoi qu'il en soit, par suite de la sécheresse du sol, la dent est plus sèche, le grain plus dense et par conséquent moins spongieux, moins distendu et plus petit. Cette variété est appelée ivoire tendre.

La valeur commerciale de l'ivoire dépend de sa structure intérieure, de sa forme extérieure et de ses défauts.

1° *Structure intérieure.* — Plus le grain est serré, plus l'ivoire est apprécié.

2° *Forme extérieure.* — Plus une dent est droite,

plus grand est son diamètre, moindre est le creux, qui ne doit pas se prolonger à plus d'un quart de la longueur totale, meilleure aussi est la dent. La forme courbe rend la dent difficilement utilisable.

3° *Défauts ou défectuosités.* — Les principaux sont les crevasses ou fentes, les gerçures, les coutures et les côtes ou déformations intérieures ou extérieures de la dent, les anneaux et, en un mot, toutes les détériorations causées par des causes extérieures : coup de feu, coup de corde, etc.

Les prix moyens de vente à Anvers et à Liverpool diffèrent énormément suivant la grandeur, la conformation des dents et la qualité de l'ivoire. L'ivoire que nous avons rapporté a été vendu de 18 à 20 francs le kilo pour les pointes grandes et moyennes, de 13 à 15 francs pour les petites.

Voir ci-contre le tableau des cours.

TABLEAU

du prix du kilogramme d'ivoire sur le marché d'Anvers en 1897.

DÉSIGNATION	PRIX MOYEN DU KILO suivant la dimension ou la qualité.	OBSERVATIONS
Grandes dents de 25 kilos et au delà		Les dents peuvent être plates sans perdre sensiblement de leur valeur.
Saines ou presque saines	20 » à 25 »	
Plus ou moins défectueuses	15 » à 20 »	
Très défectueuses	10 » à 15 »	
Moyennes, de 18 à 25 kilos.		
Saines ou presque saines	15 » à 20 »	
Plus ou moins défectueuses	14 » à 16 »	
Très défectueuses	10 » à 14 »	
Petites dents au-dessous de 18 kilos		
Saines ou presque saines	14 » à 16 »	
Plus ou moins défectueuses	12 » à 15 »	
Très défectueuses	7 » à 10 »	
Escravelles, généralement au-dessous de 4 kilos.		Les escravelles creuses, défectueuses ou plates de 1 kil. ne valent pas leurs frais de réalisation.
Saines ou presque saines	10 » à 13 »	
Saines et creuses ou plates	5 » à 10 »	
Creuses et défectueuses	4 » à 7 »	
Dents à billes.		Cet ivoire n'a généralement que de faibles dimensions et ne pèse que de 3 à 12 kil.
Dents de 3 c/m à 3 1/4 de diamètre	25 » à 28 »	
— de 2 1/8 à 2 3/8 —	18 » à 24 »	
Escravelles de 2 a 2 1/8 —	18 » à 20 »	
Bangles ou bracelets.		
Bangles dépassant 4 c/m de diam. et rondes.	17 » à 20 »	
— plates ou défectueuses	12 » à 17 »	
Bangles de 1re espèce.		
Bangles saines et rondes	18 » à 23 »	
— plates ou légèrement défectueuses.	15 » à 18 »	
— très défectueuses	9 » à 15 »	
Bangles de 2e espèce.		Les bangles n'ont généralement que le poids de 4 à 15 kilos.
Bangles saines et rondes	16 » à 20 »	
— plates et légèrement défectueuses	10 » à 15 »	
— très défectueuses	9 » à 10 »	

NOTA : L'ivoire ne doit pas revenir à plus de 5 fr. le kilo dans le haut Congo.

Il est intéressant de se rendre compte comment se fait l'achat de l'ivoire chez les sultans et les chefs du M'Bomou et du Bar-el-Ghazal.

L'Européen qui désire traiter avec les sultans ou avec certains chefs noirs doit se bien pénétrer de quelques principes nécessaires au succès de ses négociations : d'abord, respect de la parole donnée ; temporisation constante et patience inlassable avec les chefs ; domination morale de son propre personnel et par le respect de sa propre dignité, sa diplomatie, sa douceur et sa justice ; en imposer aux chefs avec lesquels il traite. La force n'y fera rien : l'escorte n'est là que pour faire ressortir la puissance morale de celui qui commande. Et maintenant, voyons la manière d'appliquer ces principes.

Cela se passe à peu près ainsi chez Bangassou :

Le sultan vous fait dire qu'il a de l'ivoire. Vous allez au rendez-vous. Les pointes sont disposées devant la m'banga, ou elles sont dans une case ronde ordinaire. Vous les soupesez pour vous rendre compte du poids (avec un peu d'habitude on se trompe peu), et vous lui proposez deux ou trois fusils, tant de poudre et de capsules ; vous établissez le prix au-dessus de la valeur de votre marchandise d'échange. Bangassou accepte ; parfois, après avoir consulté ses hommes de confiance, il dit : « Ceci est petit. » Alors vous refaites le prix d'après le tarif ordinaire, et sans plus de récriminations l'affaire est conclue. Le soir, il vous envoie les pointes, et toujours à la nuit, pour ne pas exciter l'avidité de ses sujets, et vous lui faites parvenir le montant de l'achat. Il demande toujours des fusils et de la poudre, dont il fait une très grande consommation ; mais rien n'est plus utile pour activer et réussir une grosse affaire qu'une

caisse de cognac ou d'absinthe, pour lesquels il a une véritable passion.

On peut aussi acheter l'ivoire à ses chefs ; les transactions se font la nuit et à l'insu du sultan.

La scène est un peu différente chez Rafaï, qui vous reçoit toujours couché, sous la véranda de sa maison d'habitation. Il faut arriver de grand matin pour le trouver l'esprit libre. Dès le début, nous convînmes avec lui d'un tarif fixe, qui ne varia guère qu'à l'arrivée de nos concurrents hollandais. Rafaï ne discuta plus jamais ; c'était convenu tant, c'était tant. L'ivoire était pesé sur la romaine, qu'il connaissait parfaitement, et payé devant tout le monde. Son fils Ethman s'occupait spécialement des affaires et avait toute la confiance de son père.

Semio, nous l'avons déjà dit, est très méticuleux en politique et il aime à tout faire par lui-même. Il ne l'est pas moins dans les affaires commerciales, où il se rend compte des plus petites choses. Il pèse lui-même ou fait peser l'ivoire devant lui par son « faki », dont il se sert souvent pour les achats. Il a établi, comme avec les Belges, un tarif fixe ; j'avais pu, avant d'arriver à Banghi, obtenir communication de ces prix, et j'ai unifié les miens sur les leurs.

Voilà comment il procède : ou il vous demande de venir chez lui avec votre balance, ou il vous envoie son faki avec les pointes. Quand le sultan prend en échange des perles, des étoffes ou autres articles, ces objets lui sont envoyés très exactement le jour même et distribués immédiatement à ses chefs. Pour les armes et les munitions, comme Bangassou, il les envoie chercher la nuit secrètement. Semio est un grand seigneur, il n'acceptera jamais un fusil à piston ; sur ce point, il

est inflexible. Mais si vous voulez vous attirer ses bonnes grâces, rien ne lui est plus agréable que le champagne, les parfums, les vêtements européens élégants et quelques conserves fines.

Semio laisse à ses chefs la moitié du prix de leur chasse et Rinda est certainement celui qui, après lui, peut disposer de plus d'ivoire. Mais ce chef ne connaît ni la balance ni le prix fixe, et tout se traite d'après sa fantaisie. Il en va de même avec son fils Beddoué.

Dois-je dire qu'en m'inspirant des principes que j'ai tracés plus haut, qu'en usant de diplomatie amicale, j'ai pu acheter de Semio près de 20 tonnes d'ivoire?

Chez Tamboura, l'achat se fait de la même façon que chez les autres sultans ; inutile de nous répéter.

C'est par 100, 200 et 300 kilos que les trois grands sultans Bangassou, Rafaï et Semio vous envoient l'ivoire, tandis que les indigènes ou les chefs indigènes, suivant leur importance, l'apportent seulement par 15, 20, 50 et rarement 100 kilos.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit plusieurs fois, que l'ivoire est la richesse présente de l'Afrique et le caoutchouc celle de l'avenir, mais à la condition d'avoir une main-d'œuvre plus considérable et des procédés industriels supérieurs.

Pour le moment, les indigènes le préparent sous forme de fusée, le reçoivent et le roulent avec la main sur la poitrine, où il se coagule. Les Belges le préparent également par l'eau chaude et sous forme de petites galettes. Ils ont appris cette méthode aux hommes de Bangassou, qui l'emploient actuellement avec assez de succès.

Chez Rafaï et chez Semio, il est ramassé par fusées et boules beaucoup plus volumineuses.

A l'arrivée des Européens, les indigènes s'en servaient pour attacher leurs flèches, pour les boules des baguettes de tam-tam ou dans la construction des instruments de musique.

Autant que j'ai pu en juger, chez Bangassou, le caoutchouc y est de bonne qualité; celui vendu par les Belges, provenant de la région du Yakoma, a été payé à Anvers, ces temps derniers, jusqu'à 9 francs le kilo. Il n'en serait pas de même de celui de Rafaï et de Semio, qui contient beaucoup d'impuretés par suite de la préparation et quoiqu'il provienne exclusivement du landolphia.

DE LA GOMME ARABIQUE, DU COPAL ET DE LA RÉSINE

Nous n'en parlerons que pour mention. Il y en a pourtant dans ces régions des quantités considérables; mais à cause de leur peu de valeur commerciale, les prix de la main-d'œuvre et des transports y relatifs y sont trop considérables. Ce ne sont que des produits d'avenir. Il en est de même de la gutta-percha, dont nous avons cru constater l'existence dans le haut Oubanghi et dont nous avons rapporté des échantillons non encore complètement vérifiés. Elle sera probablement plus tard un gros élément de richesse, mais l'exploitation n'en a pas encore été tentée.

Je me suis occupé de ramasser des plumes d'autruche dans le haut Banghi. Semio avait mis à ma disposition Rabeh lui-même. Je lui confiai des marchandises et j'installai un de nos gradés sénégalais à Buko, dans le nord de Ziber. Il y resta quelques mois, mais ne fit que peu d'affaires. Les plumes d'autruche qu'il m'apporta étaient de qualité très médiocre; elles

furent achetées, il est vrai, dans de bonnes conditions. Il me raconta que toutes les plumes de grandes taille, blanches ou noires, étaient portées dans le Ouaddaï à destination de Benghasi et Tripoli. C'était presque une espèce de razzia, semblable à celle de l'ivoire de première qualité, faite par les Arabes dans le haut Oubanghi. Les belles plumes blanches, grosses, soyeuses, bien coiffées, première qualité, étaient vendues environ 50 francs le kilo au Soudan, soit 1 fr. 25 la plume; il y a environ 40 plumes au kilo, et chaque pièce pèse 35 grammes. A Paris le kilo de mêmes plumes se vend en gros 400 à 450 francs, soit huit ou neuf fois plus cher, soit environ 10 à 11 fr. 25 la pièce.

Les plumes noires de première qualité coûtent moitié de ce prix et sont vendues proportionnellement de même sur le marché de Paris.

Les plumes rapportées par mon envoyé étaient de qualité très inférieure, noires, grises et blanches et en mauvais état. N'eût été le précieux renseignement rapporté, elles ne valaient pas la peine du déplacement.

Les belles plumes blanches ou noires se font de plus en plus rares. Il n'en est pas de ce produit de luxe comme de l'ivoire ; en détruisant inconsidérément l'éléphant, on tarit la source et des pointes et des belles pointes; en arrachant prématurément les plumes à l'autruche, on n'obtient plus que de petites plumes, mais on ne tarit pas la source des belles plumes. Car il y a cette différence que l'éléphant s'en va et l'ivoire du même coup, tandis que l'autruche, d'après le témoignage des Arabes, pullule au Ouaddaï, et qu'il suffira d'un peu de patience pour retrouver les belles plumes.

Pour finir, mon envoyé me dit qu'il avait pu acheter

dans les régions de Buko du musc de civette et de l'indigo, mais en petite quantité.

RÉSULTATS DE NOTRE MISSION COMMERCIALE

Telle est, dans ses grandes lignes, la conduite à tenir pour l'achat, la vente ou mieux l'échange des marchandises d'importation et d'exportation, et c'est en suivant cette méthode que nous avons réussi, pendant une période commerciale qui a duré treize mois, à acheter 36,300 kilos d'ivoire et quelques échantillons de valeur, entre autres environ une tonne de caoutchouc. En plus, la mission de Béhagle a fait parvenir 5,000 kilos d'ivoire et une tonne de caoutchouc provenant des régions du haut Gribinghi et de chez Snoussi ; nous avons passé avec les sultans Bangassou, Rafaï, Semio et Tamboura des traités de commerce en bonne et due forme, rédigés en langues arabe et française, par lesquels ils me réservaient le monopole du commerce dans les sultanats. Les traités avec Rafaï, Semio et Tamboura sont revêtus de leur sceau, ce qui constituait de leur part un engagement formel, auquel, d'ailleurs, je dois le dire, ils ont été fidèles pendant toute la durée de mon séjour : la preuve en est dans le peu de succès de nos concurrents durant la même période.

LES VOIES DE COMMUNICATION

L'organisation des transports est partout une question de la plus haute importance pour le commerce et par conséquent pour l'industrie et l'agriculture. Là où il n'y a pas écoulement de produits, il n'y a pas de

production. Mais en Afrique, cette question est bien autrement capitale et est restée jusqu'ici un obstacle presque insurmontable.

Avant l'arrivée des Européens dans le centre de l'Afrique, les indigènes possédaient déjà les pistes dans la brousse, qui relient entre eux les groupes de cases et, entre elles, les différentes tribus. Ces pistes, de 60 centimètres de largeur environ, sont fréquemment coupées, entre-croisées, anastomosées avec des sentiers frayés par de gros animaux, les buffles, surtout les éléphants, qui se rendent à leurs pâturages ou à leur point d'eau, précieuse indication pour les chasseurs. Ces pistes pratiquées naturellement suivant la ligne de moindre résistance à travers la brousse, la savane ou la forêt, vont en zigzag, doublent et parfois triplent la distance. D'ailleurs, l'apathie du noir est telle qu'il agit de la même manière et suit, lui aussi, la ligne du moindre effort; rencontre-il devant lui un arbre tombé, au lieu de l'enlever, ce qui exigerait un certain travail, il préfère le contourner et allonger ainsi démesurément la longueur du chemin.

On comprend que ces sentiers soient insuffisants à l'Européen pour exporter les produits indigènes : tracés sans discernement à travers la brousse, la savane, les galeries forestières, escaladant au hasard les escarpements des terrasses qui sont la caractéristique du continent noir, ils sont d'une difficulté extrême.

Il faut dire qu'à côté de ces moyens sommaires de transport, se trouve un réseau fluvial, un éventail de rivières fort remarquable. Le Congo en est l'artère principale et la voie pratique par excellence, mais malheureusement, il ne longe les territoires français

que sur un parcours trop restreint. Ses tributaires, il est vrai, sont considérables. Pour ne parler ici que de ceux qui nous intéressent, l'Oubanghi, le M'Bomou, l'Ouellé, peu de nos fleuves de l'Europe pourraient leur être comparés. Même leurs affluents, la Kemo, le Kouango, la Banghi, la Kotto, la Bali, le Chinko, le Ouarra, sont déjà d'un débit considérable.

Mais tous les cours d'eau africains ont le même inconvénient, les cataractes ou les rapides qui se sont produits lorsque les lacs des plateaux ont brisé leurs terrassements et se sont transformés dans le système de rivières actuel. Il est difficile et même presque toujours impossible de les remonter. Aussi, pour supprimer l'obstacle, il n'y a que deux solutions, les canaliser ou les tourner. La première solution, qui serait naturellement la meilleure, exigerait trop de travaux d'art et des capitaux énormes. La seconde est préférable. Or elle peut être satisfaite, elle aussi, de deux manières : par une route ou par une voie ferrée.

En principe, une route coûte aussi cher qu'un chemin de fer. Elle exige à peu près les mêmes travaux d'art, de plus grands frais de réparation, et les transports y sont moins rapides. La voie ferrée consolide plutôt le sol et se dégrade moins, pour la raison que les véhicules sont confinés sur les rails et ne défoncent pas le reste de la voie.

C'est pourquoi les Belges ont été amenés à tourner les rapides par des chemins de fer. Mais, là aussi, la difficulté a été considérable et les frais énormes. Le premier chemin de fer construit dans l'Afrique équatoriale fut celui de Matadi à Léopoldville. Les neuf premiers kilomètres coûtèrent 11 millions et demi : le Syndicat faillit succomber dans un krach financier.

De 1890 à 1893, la voie put atteindre le col de Palabala : elle n'était encore que de 16 kilomètres. Maintenant elle est terminée, au prix de quels sacrifices, on le voit aisément. Si nous avons cité le cas particulier de ce chemin de fer belge, c'est pour montrer les difficultés de tous genres que nous allons rencontrer dans la construction des voies ferrées le long du haut Oubanghi et de ses tributaires, soit qu'on aille dans la direction du Nil, soit qu'on remonte vers le Tchad par le Chari ; car, en Afrique, l'obstacle des rapides est partout le même.

Il n'en reste pas moins ce fait que, de Matadi à Brazzaville, grâce au chemin de fer si coûteusement construit, les transports sont aussi faciles qu'en Europe. Mais les tarifs de la Compagnie concessionnaire sont si onéreux qu'ils arrêtent l'exploitation de tous les produits qui ne sont pas dits riches.

A partir de Léopoldville, le fret devient particulièrement cher. Le port de Léopoldville est à N'Dolo. Là, il faut décharger les marchandises du train et les recharger sur des chalands appropriés à cet usage, qui traversent le Pool jusqu'à Brazzaville, où elles sont déchargées à nouveau et mises à l'entrepôt, et c'est de là seulement qu'elles sont encore une fois « rechargées » et dirigées sur Banghi, le Tchad et le M'Bomou. Ajoutez à cela qu'à N'Dolo, la reconnaissance des colis est chose délicate et les douanes si compliquées qu'il est nécessaire d'affecter un agent à ce service : de là des frais.

I

DE BRAZZAVILLE A BANGHI

De Brazzaville à Banghi, le service est fait par de vapeurs dits de rivière, à fond plat. La chaudière est sur le devant et la machinerie à l'arrière, les roues sont à aubes : l'hélice serait sujette à trop d'accidents, difficilement réparables dans ces régions. Deux types de bateaux peuvent être adoptés : 1° le vapeur jaugeant environ 20 tonnes, avec trois cabines placées sur le pont; sur la susperstructure, il ne doit y avoir que la cabine du capitaine et la timonerie; 2° le vapeur de 40 tonnes, dont la superstructure contient cinq grandes cabines pouvant loger dix personnes, une salle à manger et la partie réservée au capitaine.

Actuellement, une grave question est celle de l'alimentation des vapeurs; car plusieurs grandes Sociétés concessionnaires, croyant à la navigabilité des biefs du haut Oubanghi et du M'Bomou, ont l'intention d'y installer des bateaux à vapeur petit modèle. Le gouvernement a donné le droit de faire du bois jusqu'à une distance d'un kilomètre à partir des rives, avec obligation de respecter les essences utiles. Nous ferons remarquer que cette mesure sera à peu près illusoire à cause de l'immense étendue du territoire qui rendra toute surveillance impossible : elle amènera fatalement la destruction des galeries forestières, dont les lianes caoutchoutières ne seront plus supportées par les arbres destinés aux chaufferies et, par conséquent, ces lieux exploitables seront condamnés à

la stérilité dans le haut Oubanghi, le M'Bomou et, pour la même raison, dans le bassin du Tchad.

Voilà pour les vapeurs. Venons à la rivière.

L'Oubanghi n'est vraiment navigable jusqu'à Banghi que cinq mois de l'année, de fin juin à fin décembre. Le reste du temps, la navigation est coupée au rapide de Zinga, ou plus exactement de Bantaga, d'après les indigènes. C'est le seul obstacle sérieux qui empêche de gagner Banghi à toute époque de l'année. Il aurait dû disparaître depuis longtemps, car il ne serait pas impossible d'améliorer la passe existante en faisant sauter les roches qui l'endiguent et obligent les vapeurs à décrire des sinuosités dangereuses dans ce seuil de 3 kilomètres d'étendue. On m'a objecté que ce balisage augmenterait la vitesse du courant. Évidemment; mais la suppression des obstacles permettra d'augmenter le tonnage du vapeur et par conséquent la puissance de ses machines. Il n'y aura qu'à étudier la vitesse du courant de la nouvelle passe pour connaître le nombre de chevaux-vapeur dont il faudra munir les nouvelles machines. Et le service ne sera plus arrêté. Ainsi serait rendu possible en tout temps le transport de Brazzaville à Banghi à travers les passes rectifiées de Zinga, et l'on supprimerait le voyage dangereux par boats ou pirogues, conduites fort bien, il est vrai, par les indigènes riverains, adroits mais très peu sûrs et qui n'hésitent guère, quand ils y voient leur profit, à faire chavirer pirogues, Européens et marchandises, certains de se tirer d'affaire eux-mêmes et de reprendre au fleuve les charges qu'ils lui ont confiées. D'ailleurs ces peuplades sont encore anthropophages : tels les Balloïs, les Bandjos, les Salangas, M'Baggas, Bouzérous, etc.

Banghi se trouve juste placé à cheval sur le plateau d'où s'échappe le fleuve par la passe de Zongo. Le tourbillonnement des flots forme une espèce de Charybde ou de Maëlstrom où des pièces de bois considérables, à l'époque des eaux montantes, roulent dans le gouffre des journées entières, avant de trouver un débouché. Aussi peut-on dire qu'à Banghi cesse vraiment la navigation à vapeur.

II

DE BANGHI A LA KEMO

Là commencent les difficultés sans nombre de la montée, qui sont à peu près insurmontables, soit que l'on aille au Tchad, soit que l'on se dirige vers Bangassou.

Dans le premier cas, on a à franchir jusqu'à la Kemo au moins six rapides, dont trois fort dangereux, les rapides de Belli, de l'Éléphant et de Mokouangué.

Dans le deuxième cas, il faut en outre affronter, de Banghi au M'Bomou, vingt-cinq rapides, dont quelques-uns très périlleux et dont le dernier est un seuil considérable d'environ 40 kilomètres, allant de Ouengo jusqu'à l'embouchure de la Bali. Les Belges, nos devanciers, eurent un vapeur, *l'Avant-Garde,* qui faisait le service entre Mokouangué et le Yakoma et avait franchi les passes de Zongo. Mais à l'époque des basses et moyennes eaux, c'est-à-dire pendant trois mois de l'année, il était condamné à l'immobilité. Ils durent renoncer à s'en servir ainsi que des boats qu'ils utilisaient habituellement.

Nous avons eu d'ailleurs nous-mêmes plusieurs vapeurs dans ce bief : *le Ballay,* qui se perdit aux rapides de Mobaï en 1891 ; *le Faidherbe* et *le d'Uzès,* qui est actuellement encore à l'attache de Mobaï. Le premier vapeur qui ait franchi les passes fut, en 1887, *le Peace,* du R. Greenfell, qui ne fit que monter et descendre, et, comme les autres, ne put sérieusement fonctionner.

Aujourd'hui, pour leurs transports sur le haut Oubanghi, le M'Bili, l'Ouellé et le M'Bomou, les Belges n'ont plus que des pirogues modèle Yakoma, de 12 mètres de long sur 0m,80 de large et 0m,80 de profondeur, pouvant porter environ une tonne et demie avec 12 à 15 pagayeurs, suivant qu'il s'agit de monter ou de descendre. Or, il est très difficile de se procurer cette pirogue : elle est creusée dans de très grands arbres en bois dur; il n'en existe plus guère sur le bord des fleuves. De plus, ce qu'il existait de ce genre d'embarcations a été vite usé par les nombreux et soudains transports européens, ou bien acheté par les Belges et récemment les Hollandais, de sorte qu'à l'heure actuelle, ce moyen de transport est devenu impossible. Aux Sociétés commerciales qui veulent remonter le haut Oubanghi, et au gouvernement français qui veut organiser le bassin du Tchad, et pour cela pousser la navigation de la Kemo-Toumi jusqu'à Krebedjé, point terminus vers le lac saharien dans le bassin de l'Oubanghi, il faudra d'ici peu trouver un mode d'embarcation pratique et sûr pour ces régions, en se modelant naturellement sur la pirogue des indigènes. Ils l'ont créée lentement durant de longs siècles, l'ont expérimentée aux endroits les plus dangereux et ont fini par lui donner la forme qui offre le plus de sécurité et d'avan-

tages pratiques sur ces fleuves à obstacles perpétuels.

Il est entendu qu'il n'y a plus dans le voisinage des rivières d'arbres assez puissants pour y creuser cette pirogue; il faut remplacer cette matière première, comme en Europe, par le fer ou la tôle d'acier, modeler la nouvelle embarcation sur l'ancienne du Yakoma et la rendre susceptible d'être traînée sur les roches, sans trop de dégâts et avec la moindre somme d'efforts possible. La coque serait donc en tôle d'acier, le boat aurait une semelle en bois, pour être facilement remplaçable sur les lieux mêmes; elle la coifferait presque tout entière, sous le fond surtout et les côtés, à une assez grande hauteur (parce que ce sont là les parties les plus exposées), par $1^{m},10$ de large sur environ 1 mètre de haut. L'expérience fixera cette dernière dimension : le tonnage serait d'environ 3 tonnes. En attendant la construction des chemins de fer dont nous parlerons, ce mode de locomotion et transports certainement suffirait. Avant sa réalisation, ou y suppléera par ce qui reste de pirogues indigènes de Yakoma ou autres, dont la capacité serait au moins d'une tonne. On comprend que même avec ce tonnage, le commerce nécessitera un nombre considérable de ces embarcations et qu'il sera nécessaire de hâter la construction des « boats-semelles ».

III

ORGANISATION DES ÉQUIPES

Ici, nous retombons encore dans cette éternelle question de la main-d'œuvre, qui est tout pour

l'Afrique, qu'il s'agisse de culture, de commerce, de transport. L'industrie seule pourrait s'en passer, la main habile de l'Européen pourrait y être suffisamment rémunérée pour n'avoir pas besoin de la main-d'œuvre indigène.

Mais il s'agit ici de transports par pirogues ou boats-semelles. Nous avons indiqué le type embarcation, cherchons-en l'équipe. Elle devra évidemment, à cause des périls de ces rivières si accidentées, avoir l'habitude de leur navigation. Comme nous avons déjà dit que pour le repeuplement, il fallait parquer les travailleurs dans des zones bien déterminées, il faudra chercher cette équipe parmi les riverains ayant l'habitude du régime du fleuve, et ne jamais les sortir de la région qu'ils connaissent. Les premiers que l'on trouvera à partir de Banghi sont les Bagbas, les Bouzerous, les Boboya, sur lesquels on ne devra pas trop compter ; puis les Banziris, les Bourakas, les Sangos, qui sont des pagayeurs émérites et qui assureront la navigation de Kouengo jusqu'à Mobaï, où l'on trouvera un poste de relai et d'où les Yakomas transporteront les charges sur les pirogues, qui seront celles des Sociétés du gouvernement, jusque dans le territoire de Bangasso. Chacune de ces peuplades, arrivée à la limite de son parcours, passera ses embarcations à la suivante et rentrera, dans sa contrée et sa famille, cultiver ses terres.

Au commencement, il sera bon de ne louer ces hommes d'équipe qu'au mois ; il sera de plus nécessaire d'avoir ou de s'assurer d'avance, à des prix sérieux, des pilotes expérimentés pour leur apprendre, s'ils ne la connaissent déjà, la rivière avec ses difficultés en toute saison, à placer, à déplacer les charges

dans l'embarcation, à les en sortir, et, une fois le tri fait, amener les meilleurs, par des primes sérieuses, à continuer l'engagement et rendre les autres à l'agriculture, tout en les utilisant de temps en temps pour les transports. L'émulation, surtout s'il y a du bien-être en perspective, permettra vite d'en faire des équipes d'élite.

On voit quelle sera l'amélioration des convois : des équipes *fixes* qu'on aura sous la main et qui pourront pourtant, dans les saisons impraticables, toujours être rattachées à la culture, et des équipes *mobiles* et temporaires qui seront toujours destinées à l'exploitation du sol et pourront temporairement l'être au transport. Socialement, il se fera entre elles une fusion de permutation qui favorisera le repeuplement de cette région si ravagée, soit en créant de nouvelles familles, soit en créant de nouveaux villages semblables à nos villages de marins de Normandie et surtout de Bretagne, qui vont risquer leur vie aux « rapides », aux lames si autrement redoutables du Gulf-Stream de Terre-Neuve ou d'Islande.

On comprend maintenant pourquoi il n'y a pas de sécurité pour le gouvernement français à s'attarder au système actuel qui consiste à confier ses convois, non à des équipes attitrées, mais à des chefs de villages plus ou moins loyaux et à des indigènes à coup sûr chapardeurs, sinon voleurs par profession : ce qui occasionne naturellement des pertes considérables de marchandises par chavirement intéressé. Une factorerie doit en effet pouvoir toujours disposer de moyens continus d'action et ne se servir qu'occasionnellement d'hommes qu'elle ne connaît pas ou qu'elle connaît mal. Pour obvier à cet inconvénient, elle devra fixer aux chefs de convoi ou de

pirogue la durée en amont et en aval, et *vice versa*, du voyage, et il sera soit infligé des punitions, soit décerné des récompenses.

On sait qu'à de très rares exceptions près, tous les accidents, pertes d'hommes ou de marchandises, sont imputables à la négligence ou au mauvais vouloir des indigènes. Aussi faut-il, dans le début du moins, être impitoyable à leur égard et les frapper d'amendes d'autant plus fortes que leur culpabilité aura été plus nettement établie. D'ailleurs, la peine sera facile à appliquer, puisque, à cause du « parquage » qu'on en aura fait, il sera facile de retrouver leurs demeures. A la rigueur, une fois l'esprit de famille établi, on pourrait faire retomber modérément sur la famille l'amende du délinquant fugitif.

Par contre, — et ce moyen est plus humain et serait certainement plus efficace chez des peuples enfants comme le sont les indigènes, — il serait bon de leur accorder des primes, d'abord légères pour chaque voyage, puis croissant proportionnellement pour la longueur du temps et l'importance des convois où il n'y aurait pas eu d'accidents.

D'ailleurs, il faut tout prévoir. Il est des passes fort dangereuses dont nous avons déjà dit un mot : celles de Belli, de l'Eléphant, de Moukouangé, de Banghi à la Kemo et plusieurs autres, notamment de Guélorget et la terrasse de Ouengo-Bali. En attendant que la dynamite ait eu raison des moins revêches de ces rapides, il serait bon d'entretenir le long de ces passes, navigables en toute saison mais dangereuses, des équipes chargées d'en surveiller constamment le régime, de renseigner les convois et, au besoin, de les piloter. Quant aux rapides qui nécessiteraient des écluses, par conséquent

toujours infranchissables, il sera moins dispendieux de les contourner par des pistes, des routes et surtout des chemins de fer.

Mais quoi qu'on fasse, il y a la mauvaise saison, le temps des tempêtes et des tornades qui ont lieu de septembre à décembre, juste au moment où la navigation est particulièrement facile de Brazzaville à Banghi. C'est précisément parce qu'on veut profiter de cette facilité momentanée qu'on essaie de faire parvenir dans le haut Oubanghi les ravitaillements si impatiemment attendus. Mais à cette époque les rapides sont très dangereux, les tornades transforment en quelques secondes le fleuve en une véritable mer secouée de lames furieuses, et c'est alors que se produit la perte ou l'avariation des marchandises. Aussi faudrait-il créer à Banghi, où elles arrivent avec une facilité relative, des magasins généraux où elles séjourneraient pendant cette période dangereuse, et aussitôt qu'elle serait terminée, c'est-à-dire à partir de janvier, les expédier à destination par des convois judicieusement échelonnés. Il ne faut pas qu'un convoi comprenne plus de vingt pirogues, si l'on veut qu'il soit convenablement surveillé. Les Belges, qui ont déjà acquis une expérience sérieuse, font partir de quinze en quinze jours seulement de petits convois de dix pirogues : système qui évite l'encombrement aux différents postes et rend la surveillance plus facile. Il est bien entendu qu'en outre des hommes d'équipe, il est indispensable, pour les protéger et au besoin les surveiller, d'avoir quelques miliciens parfaitement armés.

Une fois les rapides de Zongo franchis, on peut aller de Banghi jusqu'à l'embouchure de la Kemo en quatre jours et revenir à Banghi en deux jours et demi, naturellement si le fleuve est favorable.

Si l'on se dirige vers le Tchad, toujours dans les mêmes conditions de bonne navigabilité, on peut arriver, avec les deux tronçons de la Kemo et de la Tomi, à Kredebjé en quatre jours.

Si l'on va dans la direction des sultanats, on arrive de la Kemo à Mobaï après huit jours de navigation, après avoir franchi dix rapides, dont un dangereux, celui de Zanga. A Mobaï, il faut changer d'équipe et les Yakomas nous amèneront aux Abiras en six jours, et d'Abiras à Ouengo eu deux jours. Dans ce parcours on compte neuf rapides, dont le plus dangereux est celui de Guelorget ou Cettema, qui nécessite aussi le transbordement des marchandises.

A mon avis, il serait préférable de quitter la voie d'eau aux Abiras et d'organiser des transports avec des animaux de bât, jusqu'au confluent de la Bali. Car le bas M'Bomou, ainsi que le M'Bili, est obstrué jusqu'à son embouchure avec la Bali par une série de seuils très considérables qui nécessitent au moins deux transbordements successifs et inévitables, le premier entre Ouengo et Gozobanghi (11 kilomètres de transport par terre), l'autre (3 kilomètres) entre Irikassa et Bozéghi.

Étant donné qu'à Bangassou on peut avoir facilement des ânes et des bœufs, et qu'entre Bangassou et les Abiras, la route et les terrains traversés sont fertiles, rien ne serait plus facile que d'y installer un service d'animaux de bât, bourricots et bœufs porteurs, ce qui aurait un double avantage : aider au ravitaillement d'abord et rendre le transport plus facile et moins coûteux, l'âne portant deux charges et le bœuf facilement quatre, puis, au lieu de mobiliser les habitants pour le portage, de les laisser au travail de la terre, particulièrement à la proximité des rivières où croissent les galeries forestières.

Arrivé à la Bali, on pourra, dans la direction nord, remonter, par son lit très navigable, jusqu'à Basso et peut-être plus haut.

Dans la direction, il serait possible de se servir aussi de la voie du M'Bomou et d'aller jusqu'à Bangassou, puis à Dramani, situé sur le territoire de Rafaï, mais ceci seulement pendant trois mois de l'année et encore avec de bien grands désagréments. Car il se rencontre dans le lit du fleuve de nombreux amoncellements de roches, ce qui faisait dire à Strobant, officier belge : « O mes amis, quel voyage ! quelle rivière ! quels rapides ! quels écueils ! quels chaos ! » N'empêche que des Français, venus après lui, ont déclaré malgré cela que cette rivière était absolument navigable parce qu'ils avaient eu la chance de la remonter à l'époque des grandes eaux pendant les trois mois où elle est à peu près utilisable.

Voilà pour les moyens de transport et les équipes : voyons approximativement le nombre des charges qu'il faudra convoyer et par conséquent le nombre exact d'hommes nécessaires à ce service.

Il arrive à Brazzaville par an, pour Banghi, environ :

1°	Pour le Gouvernement français :		
	Pour l'Oubanghi.....	5.000	charges.
	Pour le Tchad.....	12.000	—
2°	Pour la Société des Sultanats.....	3.000	—
3°	Pour la Société de la Kotto.....	2.000	—
4°	Pour la Société de Mobaï.....	1.000	—
5°	Pour la Société de Kouango.....	2.000	—
6°	Pour la Société de la rivière Banghi..	1.000	—
7°	Pour la Société hollandaise.....	3.000	—
8°	Pour la Société Ombella.....	2.000	—
	Au total.....	31.000	charges.

ce qui fait environ une moyenne mensuelle de

2,600 charges à destination de Banghi, d'après mon évaluation personnelle. Il doit en rester à ce poste environ 200. Il en repart pour la rivière, le Tchad et le M'Bomou environ 2,400. Si l'on compte qu'il faut un pagayeur pour deux charges et une pirogue pour 40 charges, il est facile de voir qu'il faudra recruter 120 pirogues et de 3,600 à 4,800 pagayeurs entre Banghi et Mobaï, et ceci, je le répète, chaque mois.

Comme il y aura toujours sur le fleuve deux équipes, l'une montante, l'autre descendante, et une troisième toujours en préparation pour parer aux besoins urgents, il sera nécessaire de pouvoir disposer de 3,600 à 4,000 pagayeurs et d'un personnel européen en même temps que milicien proportionnel, pour maintenir le bon ordre dans ces populations changeantes. Nous avons donné des chiffres ronds qui sont absolument exacts à 7 charges près sur 2,400, ce qui est, dans le calcul des « probabilités » appliqué au commerce, le maximum d'évaluation approximative.

Or, il est absolument impossible d'obtenir une quantité aussi considérable de pagayeurs. Même en le réduisant de moitié, ce nombre serait encore introuvable dans ces régions si dépeuplées. Ainsi le docteur Cureau, alors qu'il était commissaire du gouvernement dans le haut Oubanghi, dans un rapport adressé au gouverneur du Congo français, avait calculé que le transport mensuel de 800 charges à partir de Banghi jusqu'à Mobaï exigeait de 1,200 à 1,500 pagayeurs, et déjà il jugeait impossible de les recruter sur les rives de l'Oubanghi. Or le nombre des charges augmente, non celui de la population. Et les Bagbas, les Bouzerous, les Banziris, les Bourakas, les Sangos, peu habitués au travail, déserteront la rive droite et passeront chez les Belges à

la rive gauche, où les conditions de la vie leur seront moins pénibles, parce qu'avec la réglementation du travail elles trouveront la sécurité et le bien-être, impossibles à obtenir actuellement au Congo français, à cause du surmenage provenant de la nécessité de transporter les charges du gouvernement et des Sociétés concessionnaires.

C'est là un des points noirs de la question des transports, et l'on ne voit pas qu'il soit possible de la résoudre autrement que par la construction de chemins de fer allant de Banghi à Gribinghi et vers les Sultanats.

IV

DE LA BALI A BANGASSOU ET AU BAHR-EL-GHAZAL

Nous avons vu qu'à cause des rapides il faut, des Abiras à la Bali, abandonner la voie tout à la fois fluviale et terrestre pour se servir uniquement de la voie de terre, et le portage à dos d'hommes que l'on remplace par les animaux de bât que l'on se procurera par les Arabes du Ouaddaï et du Dar-Rouna. On laissera ainsi à la culture de la terre, pour laquelle elles ont un certain goût, ces populations laborieuses. Pourtant, pendant quelque temps, jusqu'à la construction d'une piste praticable aux bêtes de somme, il faudra bien leur demander des porteurs, mais le moins possible. Pour le commerce local, il est facile de se servir des voies d'eau, le M'Bomou, la Bali, le Chinko, le Ouarra, le Bokou, etc., et concurremment, construire une grande voie terrestre qui puisse être, contrai-

rement à ces rivières, utilisable pour le grand commerce en toute saison. Elle existe à l'état embryonnaire, créée par le passage des hommes et des bêtes, avec deux bifurcations, l'une vers le bassin du Chari, l'autre vers le Bahr-el-Ghazal, mais avec les sinuosités déraisonnées et innombrables qui rendent impraticables presque toutes les routes ou plutôt les sentiers d'Afrique. Il faut noter encore que chez Rafaï et Semio, la population est moins dense que chez Bangassou, et par conséquent le recrutement des porteurs bien plus difficile. Pour le moment il faudra se servir d'animaux de bât, et dans quelques régions faciles de voitures. Mais la question se complique pour l'avenir, ici comme ailleurs, d'une route carrossable fort coûteuse; il vaut donc mieux en venir de suite à la construction d'une voie ferrée, moins dispendieuse, plus facile à entretenir, plus rapide, et à laquelle il faudra bien un jour ou l'autre arriver.

En résumé, on peut considérer pour l'Afrique ce que je pourrais appeler l'avenir d'aujourd'hui et l'avenir de demain.

L'avenir d'aujourd'hui, nous venons d'en parler, c'est l'amélioration de la navigation par le balisage des passes, où il est possible; la création de pistes latérales aux passes infranchissables pour le transbordement des charges en amont et en aval; l'établissement d'équipes à côté des quatre ou cinq rapides très dangereux de l'Oubanghi, qui auront pour mission de piloter les convois dans ces traversées difficiles; la création d'une population attachée à la terre et pouvant, dans un parcours déterminé, fournir les porteurs nécessaires.

Et par conséquent, pour les convois par terre, c'est

rectifier et améliorer les pistes, créer des gîtes d'étapes tous les 25 ou 30 kilomètres, fonder des fermes et des pâturages destinés à la nourriture des hommes et des animaux de bât. Car il faut avant tout diminuer la consommation des forces humaines et animales. C'est tout ce que l'on peut faire pour l'avenir d'aujourd'hui.

Quant à l'avenir de demain, c'est, nous ne saurions trop le répéter, le chemin de fer.

Nous allons en parler.

Tout l'avenir est au chemin de fer et les peuples se hâtent, avec une sorte de fièvre, vers leur construction. C'est à qui en fera le plus et donnera au transit la plus grande rapidité possible. Car c'est le commerçant qui arrive le premier et le plus vite qui enlève les affaires. De là ces chemins de fer gigantesques qui traversent les continents et joignent les océans entre eux. Les États-Unis se lancèrent les premiers dans cette vaste opération et relièrent New-York à San-Francisco, l'océan Atlantique au Pacifique, par un ruban de 6,000 kilomètres; les Anglais les imitèrent et créèrent parallèlement le transcanadien, qui leur permet d'être indépendants de leurs rivaux. D'ailleurs, c'est la tactique anglaise de ne dépendre de personne pour ses communications : pour aller chez elle, elle ne veut passer que chez elle; pour communiquer avec ses colonies, elle veut le faire elle-même, sans intermédiaire, par ses câbles, pour lesquels elle a dépensé des centaines de millions ; mais ils lui ont rapporté des milliards financièrement, et politiquement ils lui ont permis de tenir, sauf la Russie, le monde entier dans ses mains et de ne lui apprendre que ce qu'elle veut bien lui apprendre.

Elle a construit dans ce sens son transindien, de l'embouchure de l'Indus à celle du Gange, qu'elle veut prolonger, à travers la fertile vallée du Yan-tsé-Kiang, jusqu'à Canton, pour absorber ces Indes chinoises; et par une sage prévoyance, au cas où ses Indes et les Indes chinoises lui échapperaient, elle construit son transafricain du Caire au Cap, qui lui donnera de nouvelles Indes, les Indes africaines.

Ce transafricain, qui sera pour toute l'Afrique d'une capitale importance, nous ramène naturellement à nos sultanats. Car il passera en plein Bahr-el-Ghazal et sera, par conséquent, à portée des régions de l'Ouellé, du M'Bomou, et même de l'Oubanghi, dont il pourra drainer les richesses s'il n'existe pas d'autres débouchés, d'autre transafricain. Mais il existera, tel le transsaharien. Alors ces pays pourront écouler leurs produits par trois voies différentes : le Congo et le chemin de fer belge jusqu'à Matadi ; le Bahr-el-Ghazal et le transafricain jusqu'au Caire; le Chari et le transsaharien jusqu'à Alger ou Philippeville. Pour cela, il faudra amorcer des chemins de fer dans cette triple direction, car jamais, malgré tous les travaux qui pourront être exécutés, ni l'Oubanghi, ni le M'Bomou ne pourront devenir des voies continuellement navigables. Il faudrait faire partir la voie ferrée de Banghi et la conduire à la Kemo en contournant le fleuve de fort loin ; car si on le serrait de trop près, il faudrait des travaux d'art, soit à cause des derniers contreforts de la Mitumba et des monts de Cristal qui barrent la route et donnent naissance à cet endroit aux rapides du fleuve, soit à cause des marais qui longent l'Oubanghi jusqu'à la Kemo. A un point à fixer sur la Kemo ou la Toumi, entre 5° et 6° de

latitude nord, on construirait la grande gare de démarcation entre les trois bassins du Nil, du Tchad et du Chari. Le chemin de fer du Tchad irait de la Kemo au poste de Gribinghi, sur le Gribinghi, et se relierait, par la voie toujours navigable du Chari et du Tchad, au transsaharien, en attendant que dans un avenir plus ou moins lointain un chemin de fer remplace la voie mobile du Chari. La bifurcation vers le Nil devra se rendre par la voie de plus courte distance et qui est à étudier, de la Kemo jusqu'au transafricain, voie que l'on reliera aux centres principaux du M'Bomou, Bangassou, Rafaï, Semio et Tamboura. D'ailleurs, il est évident que quand ce transcontinental africain sera construit, les centres de population se déplaceront et, du bord du fleuve difficile, se transporteront sur la voie plus rapide du chemin de fer, la voie ferrée ayant toujours été un centre d'attraction pour les populations et le rendez-vous des travailleurs et des commerçants.

Avant de se lancer dans des combinaisons considérables, il serait bon de construire des petits chemins de fer d'intérêt local à voie étroite, qui desserviraient dès maintenant les points les plus rapprochés ou faciliteraient le transport là ou doivent avoir lieu les transbordements, parallèlement aux rapides. Les principaux seraient :

1° Un Decauville entre les postes de Krébedgé sur la Toumi et le poste de Gribinghi sur la rivière du même nom, soit environ 200 kilomètres de voie sur une route facile et déjà bien entretenue par les soins de l'administration. C'est là d'ailleurs que devra passer la grande voie qui doit relier le Congo au transsaharien et qui ne sera pas, à cause des plaines du Chari, d'un prix de revient considérable;

2° Un Decauville entre les Abiras et la Bali pour tourner les rapides totalement infranchissables du bas M'Bomou.

3° Enfin, pour faire communiquer les bassins Congo-Nil, on pourrait reprendre l'idée belge et relier le M'Bomou à l'Adda soit par la Bali, soit par le Chinko. Ce point de l'ancien poste de l'Adda est très important, étant donné que sous l'occupation égyptienne, des vapeurs de 12 mètres, remorquant une flottille de canots, ont pu remonter jusque-là. Ce serait une solution « provisoire » du problème de la communication des deux bassins. La longueur de ce chemin de fer serait d'environ 300 à 360 kilomètres.

On pourrait également se servir dans ce but de l'itinéraire Marchand et utiliser tous les biefs navigables (mais combien difficilement) du M'Bomou, pour gagner le Soueh et de là le Nil.

Mais ces différentes combinaisons, qui absorberaient des capitaux considérables, sont peut-être moins pratiques et plus dispendieuses que la construction définitive des chemins de fer se raccordant au transafricain et au transsaharien. De plus, actuellement on va commencer le chemin de fer de la Sangha à Libreville, qui donnera ainsi aux marchandises du centre de l'Afrique, sur les mers, un triple débouché. En attendant, il faut obtenir de l'État indépendant les réductions les plus considérables avec un contrat de durée aussi réduite que possible, pour ne pas, au moment de l'exploitation des nouveaux chemins de fer français, nous trouver dans l'obligation de laisser la masse des transports à la Compagnie belge.

Et pour compléter ces services, il est nécessaire d'installer un service postal indépendant et rapide,

partant de Brazzaville et poussant jusqu'aux dernières limites de notre territoire du haut Oubanghi et du Chari, avec communication télégraphique, cela s'entend. Le gouvernement a laissé le soin de ces constructions télégraphiques aux Compagnies concessionnaires du Congo français qui doivent assurer également le service postal. Je crois qu'il aura bien de la peine à obtenir en temps voulu l'achèvement de ces lignes et assurer de cette façon des communications postales et télégraphiques régulières. Je me permets d'appeler spécialement son attention sur ces deux services, si importants à cause de notre influence dans tout le bassin du Tchad.

On le voit, le service des transports est loin encore d'être organisé au Congo français, mais il peut s'organiser assez vite, soit par les voies fluviales en balisant un certain nombre de passes, soit par la construction de chemins de fer d'intérêt local, soit enfin par un réseau combiné de chemins de fer s'amorçant sur les grands transcontinentaux africains. Un service postal rapide et régulier, un service télégraphique le compléteraient et, pour arriver à la perfection nécessaire, il serait posé un câble à Libreville, qui relierait tous les ports de nos possessions africaines entre eux et avec la métropole, et nous rendrait ainsi complètement indépendants dans nos relations intercontinentales.

. . . . . .

CONCLUSION

Notre mission avait été surtout commerciale. Subventionnés et encouragés par deux ministères, nous n'avions qu'à poursuivre directement le but que nous nous étions d'abord proposé et qui était celui même du gouvernement : l'étude de la mise en valeur de nos colonies. Notre grand désir est que la France devienne de plus en plus grande (c'est là l'objectif des missions armées qui préparent les autres); mais nous voulons qu'elle le devienne surtout par la mise en valeur de ses nouvelles acquisitions et, si je puis m'exprimer ainsi, par la mise aussi en valeur de leurs habitants, soit par le repeuplement, soit en les amenant par tous les moyens possibles au travail. Le travail, même matériel, s'il est intelligemment conduit, produit la réflexion, incite l'esprit à rechercher le mode d'exploitation le plus simple et le plus productif, crée et perfectionne l'industrie, conduit peu à peu à l'indépendance celui qui s'y livre, et le mène donc graduellement à la liberté. C'est là, avant tout, le terme où doivent aboutir les efforts de tout gouvernement soucieux du développement de ses colonies et de tous ceux qui, comme nous, tiennent à s'associer à son œuvre; la libération du territoire et des esprits ne se fera que par la libération matérielle et morale des habitants, laquelle, en supprimant la traite, l'anthropophagie et la polygamie exagérée, leur permettra, avec des stimulants extérieurs, de se livrer au travail, au repeuplement et à l'œuvre de leur propre régénération.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 1

CHAPITRE PREMIER

Constitution de la mission. — Voyage en mer. — Madère. — Sierra-Leone. — Monrovia et la république nègre de Libéria. — Aventure du président 1

CHAPITRE II

L'embouchure du Congo. — Banane. — La maison hollandaise. — Boma. — Éducation sentimentale. — Matadi. — Le chemin de fer. — Aventure. — Passage du Pool. — Brazzaville 12

CHAPITRE III

Les maisons de commerce à Brazzaville en 1898. — L'évêque. — La flottille. — Les Batekés. — Les sœurs de Cluny. — Chasse à l'hippopotame 21

CHAPITRE IV

De Brazzaville à Bonga. — La navigation fluviale. — Mœurs bongas. — Bœkoabéka. — Les chasses de Ch. Pierre. — Le vin de palme. — Le 14 juillet chez les Hollandais.. 34

CHAPITRE V

Une chasse au buffle. — Nous quittons Bonga. — Arrivée à Banghi 45

CHAPITRE VI

Le poste de Banghi. — Le peuple N'Dy 54

CHAPITRE VII

La résidence de Banghi. — Organisation des convois. — Je pars pour Ouadda. — Visites nombreuses. — Je vais reconnaître l'intérieur. — L'Ombella 70

CHAPITRE VIII

De Mobaye à Bangassou. — Le cercle de Ouengo. — Les Yakomas. — Les Boubous. — Les Dendis. — Traces du passage de Marchand 85

CHAPITRE IX

BANGASSOU

Généralités. — Visite à Bangassou. — Les femmes du sultan. — Visite du sultan. — Nouvelles de France. — Bangassou déjeune avec nous. — Le docteur Pujol. — Les fêtes à la mort de Ringo. — Curieuse manière d'obtenir le silence de ses épouses employée par le sultan. — Peu d'autorité du sultan. — Les Boubous. — Impressions 94

CHAPITRE X

De Bangassou à Rafaï. — Chez M'Gombé. — Intempérance de Rafaï. — Visite d'Ethman Rafaï. — Les A'Zandès ou Niams-Niams. — Intrusion des musulmans. — Un combat à Fachoda. — Je pars pour Semio et le

Bahr-el-Ghazal. — Le village d'Ali. — Arrivée à Semio. — Le sultan. — Exécutions sommaires. — Les A'Karès. — Le palais du gouvernement..... 112

CHAPITRE XI

Tamboura. — Yapati. — L'autruche. — Journées difficiles. — M'Bima. — Le poste du fort Hossinger. — Le lieutenant Gouly. — La tornade..... 149

CHAPITRE XII

Tamboura. — La savane. — Visite au sultan. — Nous manquons de vivres. — Les chats et les rats. — Un beau serpent. — Rikita et M'Bio. — Une tête de veau. — Les chanteurs ambulants. — Comment on trait les vaches. — La nouvelle de l'occupation de Fachoda par les Anglais. — La question de la dépopulation et de la main-d'œuvre..... 163

CHAPITRE XIII

Les Djenkès ou Dinkas. — Djiours et Golos. — Je revieus à Rafaï. — L'avenir économique de l'Oubanghi. — Ses ressources. — Difficultés des transports..... 185

CHAPITRE XIV

Je m'installe à Rafaï. — Mes relations avec Ethman. — On me vole. — Cruauté du sultan. — Le voyage de Charles Pierre. — La mort de de Béhagle. — Massacre de la mission Bretonnet. — Les panthères et la hyène tigrée. — Départ pour Bangassou..... 204

CHAPITRE XV

A Bandougou. — Attaque nocturne. — Rencontre de Ch. Pierre. — Je tue un éléphant. — Mauvaises nouvelles de France. — L'installation de Bourgeau à Bangassou. —

Maladie de M. Martel. — Je séjourne à Ouengo. — Je pars pour Banghi. — Rencontre de MM. Bobichon et Gentil. — La victoire de Kouno. — Séjour à Banghi. — M. de Lamothe. — Nous partons en pirogue pour Brazzaville..... 221

CHAPITRE XVI

DE BANGHI A BRAZZAVILLE

Journal de route. — Difficultés de la descente. — Nous trouvons un vapeur à Bolobo. — Rencontre de Mgr Augouard. — Embarquement à Matadi. — La guerre du Transvaal. — Arrivée en France. — Les concessions du Congo..... 236

Annexes..... 259

Conclusion..... 321

LE HAUT OUBANGUI ET LES SULTANATS
CARTE
pour servir à l'intelligence
de la
MISSION BONNEL DE MÉZIÈRES
Mission Bonnel de Mezieres, itinéraire Charles Pierre
Territoires indépendants
Concession accordée
Anciens postes Belges
Points à occuper commercialement
Points de transit
Points à visiter
Echelle au 1:3,000,000e
0 10 50 100 150 Kilom.
DAR ROUNGA
DAR FOUR
N'Dellé Cheik Sénoussi
Mt Abtalbaré
Mt Djalla
Frontière du 21 Mars 1899
Mt Paller
Mt Galla
Mt Rafaï
Dem Ziber
Ft Desaix
Gribingui
Basso
Rafaï
Sémio
Bangassou
Ouengo
Abiras
Bangui
DAR BANDA
SULTANAT DE BANGASSOU
SULTANAT DE RAFAÏ
SULTANAT DE SÉMIO
SULTANAT DE DAR FERTIT
SULTANAT DE EL GHAZAL
Brousse inhabitée
SULTANAT DE TAMBOURA
SULTANAT DE SASSA
SULTANAT DE N'DORUMA
Dessiné et Gravé par R. Hesserman.

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

6 # 8 4 1 B

L 005 116 610 6

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

A 000 613 792 1